

91/14



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE
GÉOGRAPHIE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
CHARLES BIERMANN
PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE HUMAINE A L'UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL

TOME XLIII
1934

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
BELLEVAUX, 25
NEUCHATEL
1934

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE GÉOGRAPHIE

NEUCHÂTEL — IMPRIMERIE PAUL ATTINGER S. A.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE
DE
GÉOGRAPHIE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

CHARLES BIERMANN

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE HUMAINE A L'UNIVERSITÉ DE NEUCHATEL

x x
TOME XLIII
1934
x x

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

BELLEVAUX, 25

NEUCHATEL

1934

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LODZ

LE MANCHESTER POLONAIS¹

NOTE DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET ÉCONOMIQUE

PAR LE

D^R LÉON FELDE

« Niech sobie Gange, Sorrento, Krym
Pod niebo inni wynoszą.
A ja Łódź wolę! Jej brud i dym
Szczęściem mi są i rozkoszą! »

Juljan TUWIM.

« Que Gange, Sorrente, la Crimée
Soient exaltés jusqu'au ciel.
Moi, j'aime mieux Lodz; sa saleté, sa fumée
Me sont bonheur, joie, pur miel! »

*Traduction d'un vers du
grand poète polonais contemporain
Julien Tuwim.*

AVANT-PROPOS

Singulière impression que celle que j'ai eue lorsque, il y a cinq ans, je suis venu pour la première fois à Lodz. Grande ville industrielle, très populeuse, la seconde en Pologne par le chiffre de ses habitants, très animée, occupant un espace de presque 6000 ha. Mais combien laide, démontrant dès le premier coup d'œil, l'absence de tout plan d'urbanisme moderne,² manquant avant tout du premier élément d'hygiène urbaine, celui des égouts,³ comme aussi celui du service de distribution des eaux.⁴ C'est un exemple frappant d'une agglomération qui s'est

¹ L'exacte dénomination de la ville en polonais — Łódź — se lirait, très approximativement, en français : « Loudje », ou, mieux encore, « Woudje », en prononçant la lettre w à la manière anglaise. Le nom de « Lodz », sous lequel la ville est désignée dans la plupart des langues européennes, n'est absolument pas exact, et provient de l'impossibilité de traduire avec précision sa prononciation polonaise.

² En plein centre, rue Piotrkowska, à côté d'un palais monumental — Lodz est une Babel de styles — l'on trouve de pauvres bâtisses, voire des baraques ; un joli petit hôtel qui rappelle Florence de la Renaissance, est flanqué d'une fabrique style caserne ; ou bien encore la seconde cour de cet hôtel florentin cache une grosse fabrique, tandis que déjà le rez-de-chaussée n'est qu'un dépôt de marchandises.

³ Depuis, en 1926, la ville a fait de grandes dépenses pour obvier à ce défaut, tout au moins, au centre de la ville.

⁴ A Lodz, chaque maison, plus ou moins grande, possède un puits travaillant à moteur. Actuellement, l'on creuse de grands puits artésiens pour alimenter l'ensemble de la ville.

développée avec une vitesse extraordinaire, anormale, et qui, en même temps, porte des traces, à un degré éminent, de la négligence voulue, souvent calculée, de ses autorités d'occupation, au cours de son histoire ; des faits d'ordre psychologique ont également créé peut-être une certaine malveillance pour cette ville de la part du reste de la Pologne.¹ « Ville de nos langueurs », comme l'appelle un talentueux publiciste lodzien, Ville-martyre qui n'avait jamais connu la douceur de vivre, même au cours de ses périodes les plus florissantes, mais en même temps ville de dynamique puissante n'ayant jamais eu l'occasion de somnoler, ville de fort vouloir, ayant démontré, au cours des vicissitudes de son



Phot. J. Warszawski.

LODZ
ville de cheminées.

histoire, une volonté déterminée de vivre. Cette ville, capitale d'un palatinat étroitement lié au chef-lieu et qui ne forme qu'un bloc, qu'une grande agglomération spécialisée surtout dans l'industrie textile et portant pour cela le surnom, absolument mérité, de Manchester polonais, attend, et attendra de longs lustres encore son constructeur, son Haussmann ; certes, des citoyens de goût ne lui manquent pas, parmi ses enfants il y a beaucoup d'artistes de renom ; mais Lodz est en train de cicatriser encore les plaies de la guerre, de reconstruire son outillage technique et économique, elle lutte, au milieu d'une crise mondiale sans précédent, pour la vie, et elle vaincra.

¹ Fait caractéristique, d'ailleurs : l'on observe le même phénomène en Angleterre pour Manchester, en France pour Lyon, etc.

Au cours de nombreux voyages que j'ai faits dans la suite à Lodz, en étudiant les éléments de son passé et de son présent, dans des conversations avec de nombreux représentants de différentes formes de son activité, j'ai acquis pour cette « ville de cheminées »¹ la plus grande estime ; en y arrivant, l'on sent immédiatement que c'est une ville de travail dans le sens exact de ce mot, et que le pouls y bat fortement, quelles que soient les douleurs du moment.

Cette ville des plus curieuses et intéressantes mériterait bien une ample monographie. Dans l'impossibilité de l'écrire actuellement, je me bornerai à présenter une courte analyse du Manchester polonais à travers son histoire, en espérant que cette note sera de nature à intéresser le lecteur.

Qu'il me soit encore permis de remercier ici, pour les documents qu'ils ont bien voulu me fournir et pour leurs précieuses indications, MM. le Prof. Joseph Raciborski, historien, Directeur des Archives de la Ville de Lodz et rédacteur d'une publication de grande valeur, *L'Annuaire de Lodz*, le Directeur Stanisław Iżycki, ex-Commissaire d'État, le Consul de Belgique Kazimierz Monitz, le Dr Charles Borst, Secrétaire de l'« Union de l'Industrie Textile dans l'État polonais », et le Directeur Stanisław Gutman.

Varsovie, mai 1934.

¹ En polonais « Kominogród », autre surnom de Lodz.

LE MANCHESTER POLONAIS

La ville de Lodz est située à 51°46'45" lat. N. et 19°27'44" long. E. dans le bassin du Ner, affluent de la Warta, à proximité des sources de cette dernière et du fleuve Bzura, affluent celui-ci de la Wisła (Vistule), et précisément au bord de deux petites rivières, toutes deux affluents du Ner : la Łódka qui passe, avec son affluent Bałutka, au Nord de la ville, et la Jasien qui baigne sa partie méridionale. L'altitude de Lodz, à la Place Wolności (de la Liberté) est de 210,2 m. au-dessus de la mer Baltique.

La ville de Lodz se trouve dans la partie centrale-orientale de son Palatinat (Voïvodie). Ce dernier qui est composé des anciens Palatinats — d'avant le partage de la Pologne de 1793 — de Sieradz,¹ Łęczyca,² et de la partie orientale de celui de Kalisz,³ occupe un espace de 19,034 km carrés⁴ et est limité au Nord par la Cujavie (Kujawy),⁵ au Sud par le plateau élevé de Cracovie-Silésie, par la Pilica, affluent de la Vistule, au Sud-Est, et par la Prosna, affluent de la Warta, au Sud-Ouest. Les altitudes moyennes du Palatinat sont de 100 m. au Nord et de 200 m. au Sud. Le plateau proprement dit de Lodz a un sol peu fertile ; de même, la partie septentrionale du Palatinat, typiquement basse, est caractérisée par des sols humides, perméables, et peu féconds ; par contre sa partie Sud-Est, soit la transition de la vallée de Mazovie (Pologne Basse) au haut-pays de Varsovie-Lodz-Radom, est composée de formations morainiques, en partie assez fertiles. 65,6 % de la superficie du Palatinat sont occupés (en dépit de ses sol et climat pauvres dans leur complexe, presque négatifs) par des terres labourables, 7,3 % par des prairies,

¹ Actuellement, Sieradz est une simple ville de district du Palatinat de Lodz, comptant 9284 habitants ; au moyen âge, Sieradz était une des plus importantes villes princières de la Pologne.

² De même Łęczyca (pron. à peu près Lintchitza) dont la population est actuellement de 10,267 habitants, a un passé historique intéressant comme centre d'une tribu dans les temps très reculés, et comme ville princière importante à partir du XIII^e siècle.

³ Kalisz (pron. Káliche) est une des plus vieilles villes polonaises. Claude Ptolémée en faisant déjà mention, sous le nom de Kalisia, au II^e siècle après J.-C. dans sa célèbre « Géographie » ; elle fut une des plus grandes et importantes villes princières polonaises ; actuellement, elle compte 44,613 habitants et est un centre industriel important, tout particulièrement pour l'industrie des dentelles.

⁴ A titre de comparaison, la superficie de la Suisse est de 41,298 km², de la Belgique de 30,447 km².

⁵ Région historique, considérée comme berceau de la Pologne, son centre Kruszwica ayant été au XI^e siècle la capitale de l'important Évêché de Kujawy, et dans les temps reculés de l'histoire, la première capitale de la tribu slave occidentale des Polanes, ancêtres des Polonais d'aujourd'hui. La région de Cujavie (Kujawy) est limitée par la Vistule, le lac de Gopło et le fleuve Noteć, et est surtout caractérisée par de nombreux lacs.

5,6 % par des pâturages, 13,5 % par des forêts, et 8 % sont destinés à d'autres buts. Le Palatinat est baigné par la Warta avec ses affluents Prosna et Ner, et par les affluents de la Vistule, la Bzura et la Pilica. La population du Palatinat de Lodz qui est de 2 252 769 habitants, soit 118,4 par km carrés,¹ s'occupe de l'agriculture (53,8 %), de l'industrie (24,6%), du commerce (8,3 %), des transports (2,7 %), des services publics et des professions libérales (2,7 %). Le Palatinat ne possède point de richesses minérales.

Les deux principales stations ferroviaires de Lodz, la Łódź-Fabryczna (Lodz Manufacturière) et Łódź-Kaliska (Lodz-Kalisz), la relie, la première avec la grande ligne de chemin de fer Varsovie-Częstochowa²-Kattowice-Vienne, et Częstochowa²-Cracovie, de même que avec la ligne Koluszki³-Skarzysko-Rozwadów-Lwów (Léopol), la seconde avec la grande ligne Varsovie-Lowicz-Lodz-Kalisz-Ostrow-Poznań-Berlin ; les lignes d'importance locale, comme Lodz-Zgierz-Kutno, la relie aux autres centres de sa région ; enfin, par la Zdunska Wola, elle a atteint la ligne récemment construite, dite « magistrale charbonnière » et sera donc bientôt en communication commode avec le jeune et déjà si important port polonais de Gdynia. Les lignes de tramways la mettent en communication avec divers centres de sa région : Konstantynów, Aleksandrów, Zgierz et Ozorków.

Lodz est donc un important nœud de chemins de fer ; elle se trouve à 132 km. de Varsovie par Koluszki et à 140 km. par Lowicz, et à 113 km. de Kalisz.

Par contre, toute communication fluviale directe fait défaut complet. En général — et ici j'ouvre une parenthèse aussi importante que caractéristique — le régime de la navigation intérieure (fleuves et canaux) est le talon d'Achille de l'économie polonaise. Cela n'est d'ailleurs point un reproche : les autorités d'occupation, particulièrement dans la Pologne du Congrès, ne donnèrent jamais aux Polonais la faculté ni les moyens de régulariser cette navigation ; d'autre part, après le 11 novembre 1918, la Pologne a eu à résoudre tant de problèmes d'intérêt vital, en y faisant de véritables miracles, que force lui a été de remettre ce problème à plus tard. Toujours est-il que d'après l'Ing. Tillinger, à l'heure actuelle, malgré les excellentes conditions physiques et économiques des fleuves polonais, la participation des voies navigables dans le travail de transports — tonnes-kilomètres — du réseau total de communications, soit chemins de fer et voies navigables, n'atteint pas en Pologne 1 %, alors qu'elle dépasse 40 % en Russie, est de 25-30 % en Allemagne et de 18-20 % en France. Et même, si nous comprenons bien l'Ing. Prokopowicz, la proportion diminua fortement en Pologne dans l'après-guerre, puisque avant la guerre cette proportion, dans l'ensemble des territoires qui forment la Pologne moderne, était de 6 % ; toutefois, il ne faut pas perdre de vue certains facteurs qui sont actuellement défavorables au

¹ A comparer avec la densité moyenne de la Pologne entière qui est de 86,9 habitants par km², avec celle de la Suisse, de 98,5, et celle de la Belgique, de 251,3 habitants par km².

² Pron. à peu près Tchinstokhowa.

³ Pron. Koluchki.

développement de la navigation intérieure, comme la faiblesse de la flotte et du matériel flottant fluviaux, l'insuffisance des ports intérieurs, des installations de déchargement et de transbordement, des routes d'accès aux fleuves, de la jonction avec les chemins de fer, etc.¹

L'on note la pauvreté de la ville même de Lodz en eaux, cette ville n'en possédant pas dans la proximité. Autrefois elle possédait des eaux souterraines en abondance. Mais la quantité d'eau consommée par la région, dépassant fortement celle des précipitations atmosphériques — phénomène caractéristique — les réserves souterraines s'épuisent peu à peu et la région devient toujours plus sèche.

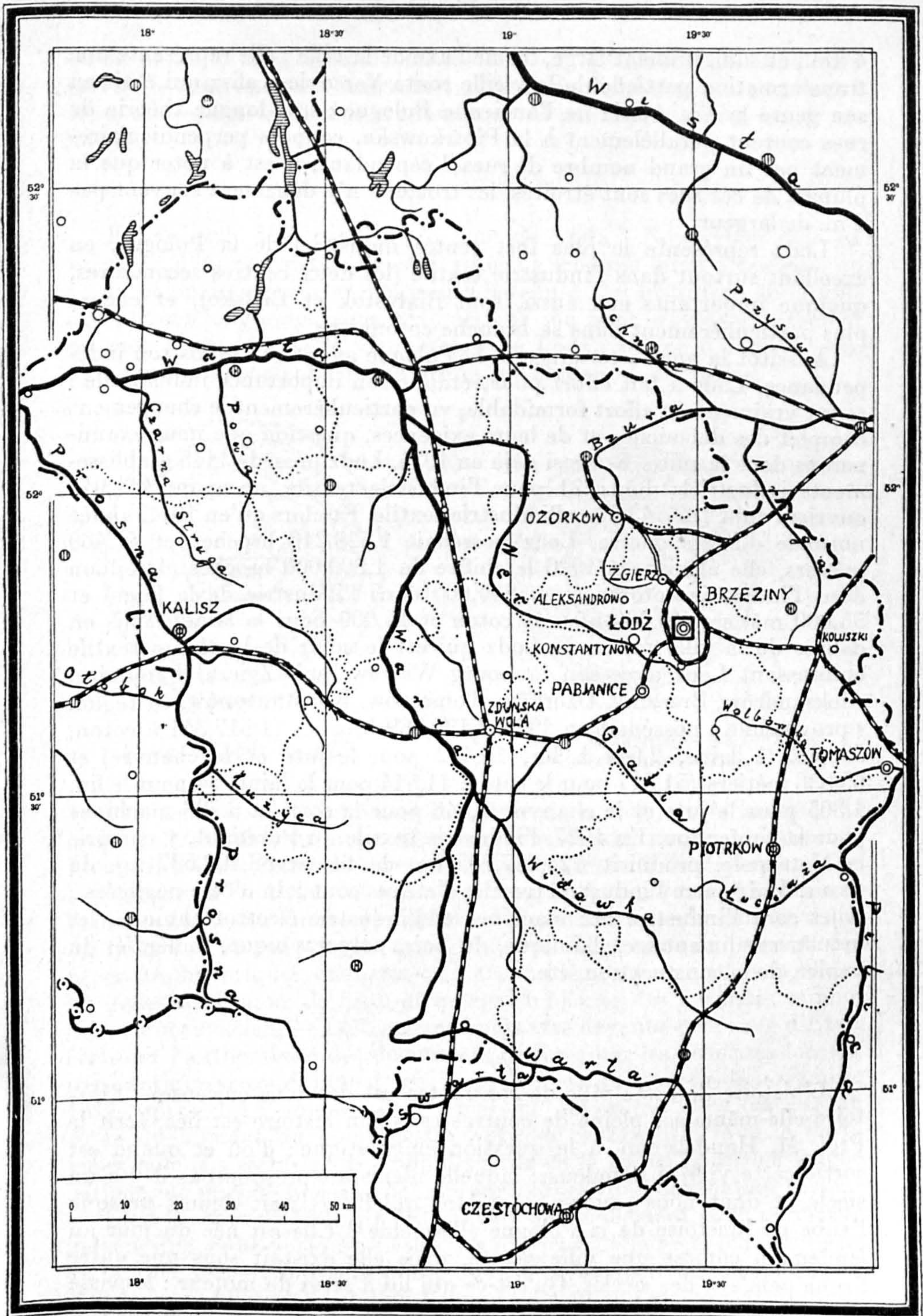
Les observations de la température au cours de vingt années, 1904 à 1923, nous fournissent les données moyennes suivantes : de 18,0° C. en juillet jusqu'à — 2,3° C. en janvier, soit une amplitude de 20,3° C. ; les températures extrêmes observées au cours de la même période furent de + 37,0° C. à — 23,5° C. Toutefois celui qui écrit ces lignes se rappelle le froid de — 36° C. à la fin de février 1929.

La ville et les faubourgs occupent une superficie de 5875 ha., dont les terrains bâtis représentent 1877 ha., soit 31,9 %, les places publiques et les rues 459 ha. ou 7,8 %, les parcs et jardins publics 206 ha., soit 3,5 %.

La population de Lodz avec ses faubourgs : Bałuty, Brus, Chojny, Karolew, Radogoszcz, Rokicie, Stoki, Widzew, Zarzeń, Zabienice et Zubardz a été, au recensement du 9 décembre 1931, de 605,165 habitants, soit de 9204 habitants par km² ; c'est la population la plus dense de toute la Pologne. Notons en passant qu'au 30 septembre 1921, le recensement donna le chiffre de 451,974 habitants ; toutefois, avant la guerre, sur une superficie bien plus réduite, puisque de 3811 ha., la population dépassait 500,000 habitants. C'est dire qu'après 1921, la ville a repris son accroissement formidable de population. M. Rosset, directeur du Bureau de statistique de la ville de Lodz, relève qu'en étudiant l'accroissement des plus importantes villes d'Europe, entre 1800 et 1910, soit dans l'espace de 110 ans, la population de Leipzig s'est accrue de 20 fois, celle de Budapest de 16 fois, de Berlin de 12 fois, de Bruxelles, Glasgow et Cologne de 10 fois, de 22 autres villes comptant en 1910 plus de 500,000 habitants, moins de 10 fois ; tandis que, au cours de la même période, la population de Lodz s'est accrue de 600 fois.

Nous avons fait mention dans l'avant-propos de la grande laideur que présente l'aspect de Lodz. Mais en examinant le plan de la ville, l'on comprend immédiatement que, vieille agglomération, elle a eu, à un moment donné, et cela à une époque relativement récente, un sursaut dans son évolution ; elle n'a pas eu le temps et était empêchée par beaucoup d'obstacles de veiller à son esthétique, mais le plan de la ville subissait déjà jusqu'à un certain point l'influence des idées modernes : la partie centrale de Lodz qui est très éparsée, représente une espèce d'échiquier ; la rue principale de Lodz, la rue Piotrkowska, longue de

¹ En 1935, durant l'Exposition Mondiale de Bruxelles, le Congrès International de la Navigation Intérieure y tiendra ses assises. Il est à supposer que la Pologne n'y sera guère absente et alors sans doute elle saura bien tirer profit des enseignements de cette réunion des nations.



L. Felde

PALATINAT OU VOÏVODIE DE LODZ.

4 km., et suffisamment large, forme l'axe de la ville ; elle représente une transformation partielle de la vieille route Varsovie-Kalisz qui était en son genre la Via Appia de l'ancienne Pologne ; une longue théorie de rues courent parallèlement à la Piotrkowska, coupées perpendiculairement par un grand nombre de rues ;¹ cependant, il est à noter que la plupart de ces rues sont étroites, les trottoirs n'y dépassent souvent pas 1 m. de largeur.

Lodz représente le plus fort centre industriel de la Pologne, en excellant surtout dans l'industrie textile (les deux centres secondaires, quoique importants eux aussi, sont Białystok et Bielsko), et encore plus particulièrement dans sa branche cotonnière.

Aussitôt la guerre terminée et la Pologne ayant reconquis son indépendance, Lodz a fait effort pour rétablir son importance industrielle : ce fut vraiment un effort formidable, vu particulièrement le changement complet des débouchés et de leurs exigences, question que nous examinerons dans la suite. Et ainsi déjà en 1924, Lodz possède 1145 établissements industriels dont 831 pour l'industrie textile, occupant 111,949 ouvriers dont 102,143 dans l'industrie textile. Et alors qu'en 1911, année normale d'avant guerre, Lodz possédait 1,528.216 broches et 41,460 métiers, elle atteint en 1926 le chiffre de 1,800,000 broches (1 million dans l'industrie cotonnière et 800,000 dans l'industrie de la laine) et 55,000 métiers (40,000 pour le coton et 15,000 pour la laine). Mais en dehors de la ville même de Lodz qui est le cœur de la région textile embrassant Lodz avec son faubourg Widzew, puis Zgierz, Pabjanice, Aleksandrów, Brzeziny, Ozorków, Tomaszów, Konstantynów, sa région « provinciale » possédait en 1927 2,139,869 broches (1,517,341 à coton, 598,452 à laine, 2,644 à lin, 19,432 pour le jute et le chanvre) et 65,936 métiers (51,517 pour le coton, 11,514 pour la laine, 54 pour le lin, 1,305 pour le jute et le chanvre, 1,546 pour la soie) et 6,728 machines pour la confection. En 1927, l'industrie textile du Palatinat, y compris la Métropole, produisit 122,247,705 kg. de fils et 88,409,537 kg. de tissus. Mais outre l'industrie textile, d'autres sont loin d'être négligées ; telles sont l'industrie des machines et l'industrie électrotechnique, les industries alimentaire, chimique, du bois, polygraphique, minérale, du papier, de la construction, etc.

* * *

L'histoire de cette ville de contrastes est des plus curieuses : l'histoire elle-même est pleine de contrastes. « Son histoire est liée, écrit le Prof. M. Handelsman, à la question énigmatique : d'où et quand est sortie cette ville si populeuse, laquelle n'existait presque pas il y a un siècle et dont nous savons cependant qu'elle existait depuis presque l'aube de l'histoire de la Pologne elle-même ? Elle est née du jour au lendemain comme une ville géante, mais elle existait sous une autre forme pendant des siècles. Qu'est-ce qui lui a servi de moteur : le passé

¹ La longueur totale des rues de Lodz atteint 357 km., dont 125 ne sont pas pavées.

Mais, au fait, comment un endroit situé au milieu de conditions hydrographiques pauvres à outrance et qui, même aux temps reculés où le village de « Lodzia » apparaissait, ne possédait aucun courant pouvant être appelé fleuve, tirait-il son nom du mot « bateau ? » Ce n'est que dernièrement que les historiens prêtèrent leur attention à ce paradoxe. Les sources historiques manquant complètement, les investigateurs s'adressèrent à l'héraldique, à la topographie, à la linguistique. Le Prof. Kochanowski, en se basant sur des prémisses héraldiques, arrive à la conclusion que le nom du village « Lodzia » provient des armes « Lodzia » qui appartenaient à l'évêque de Cujavie Gerward (commencement du XIV^e s.) et suppose même celui-ci fondateur de ce village Lodzia ; toutefois, savant très consciencieux, il ne se montre pas absolument convaincu de sa propre thèse, les arguments contraires ne manquant pas, et il appelle même l'évêque Gerward « Łodzic¹ prétendu ».

Un autre historien, M. André Zand, affirme que le nom de « Lodz » et sa vieille forme « Lodzia » représentent un terme géographique, soit que le mot Lodzia était identique avec le mot « łoża », espèce de saule, qui poussait, paraît-il, en abondance sur le territoire de la vieille Lodz.²

Enfin, les recherches et conclusions de M. Max. Baruch sont d'ordre philologique. Il suppose qu'autrefois le village appartenait à un nommé Włodzisław, qu'on appelait ce village *włodzia własność* (*własność* = propriété, *włodzia* = włodzislavienne) et que plus tard le nom a perdu la lettre initiale de « w » ; en effet, les documents des XI^e-XIII^e s. comportent le nom de Włodzisław sous la forme latine de Ladislaus, ce qui fait traduire en français aujourd'hui le nom de Władysław comme Ladislas.

* * *

Nous abordons donc les vicissitudes historiques du Manchester polonais.

L'on ne possède pas de données exactes au sujet de la Lodz préhistorique, pour employer le terme du D^r J. Siemięcki (qui n'a rien de scientifique, ce terme se rapportant simplement à une époque imprécise, précédant la date du premier document qui fait mention de Lodz). L'on suppose seulement, par méthode déductive, que le village fut fondé par

¹ Quelque chose comme « Lodzien ».

² Une sorte d'analogie renversée, pour ainsi dire, me fait penser à un autre contraste frappant historico-géographique : j'ai en vue la petite ville de Provins, chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Marne (France), située sur la Voulzie, affluent de la Seine. C'est précisément aux habitants de Provins que l'empereur romain Dioclétien interdit de cultiver le saule. Charlemagne y fonda un hôtel de monnaies qui battait les « sous de Provins » connus des numismates. C'est au XIII^e siècle, sous la domination des ducs de Champagne, que la ville a connu sa splendeur ; elle comptait alors 80,000 habitants et possédait 5000 métiers à tisser ; par son importance, c'était la troisième ville de France, après Paris et Rouen ; la ville était en étroites relations d'affaires avec la ligue hanséatique, la puissance commerciale de l'époque. Aujourd'hui, Provins ne compte que 8000 habitants, c'est un charmant coin de France, caractéristique par ses jardins de roses et de fruits, par ses vestiges de l'époque romaine et du moyen âge, par la « maison du bourreau » qui était habitée par l'historique Samson qui guillotina Louis XVI. Mais point d'industrie, et surtout pas même une trace de la florissante industrie textile d'antan.

l'évêque Gerward qui résidait en Cujavie (Kujawy) de 1300 à 1323 ; mais il se pourrait bien qu'il existât déjà auparavant.

Le document que je viens de mentionner date de 1332 ; le prince Władysław de Łęczyca y donne un privilège aux évêques de Cujavie (Kujawy), pour diverses propriétés, y compris la *Lodz*.

L'on ne sait exactement jusqu'à quelle date exista ce village et quand, à sa proximité immédiate (et non pas à l'endroit même du village) a surgi le bourg de Lodz. Mais on sait par un document qu'en 1433 existait déjà *Lodz-ville épiscopale*, cela par le privilège émis par le Roi polonais Jagiello ; il se pourrait toutefois que déjà auparavant Lodz fût montée au rang de ville. Lodz devient déjà un centre industriel et commercial pour la contrée qui est uniquement agricole. C'est tout ce qu'on sait de Łodz ou Łódź à l'époque de la vieille Rzeczpospolita¹ (République polonaise). On n'en trouve dans la suite point de documents.

Sous le Royaume de Prusse, Lodz n'a pour ainsi dire point d'histoire. Les chercheurs constatent qu'au troisième partage de la Pologne (1795), cette ville passa sous l'occupation prussienne, mais elle reste encore propriété des évêques de Cujavie ; en 1806, elle devient propriété de l'État.

Au cours de l'existence du Grand-Duché de Varsovie (1807-1814), Lodz est encore sans histoire marquante.

* * *

Mais nous voici aux premières années *du Royaume du Congrès* ; Lodz est toujours morne, sans vie ; par contre, comme le dit Oscar Flatt dans son livre *Opis Miasta Łodzi* (« Description de la ville de Lodz »),² « un laps de quelques années à peine devait compenser avec usure l'abandon pendant des siècles ».

Dans un document intitulé « *Opisanie Historyczne oraz Topograficzno-statystyczne Miasta Łódź* » (« Description historique et topographico-statistique de la ville de Lodz ») de 1820, rédigé par le Bourgmestre de l'époque, Czarkowski, nous observons que, quant à la topographie, Lodz se trouve située au-dessus de la Łódka, presque entièrement entourée de forêts ; le terrain est fertile, ici et là sont des sables ; la rubrique « fabriques et manufactures » porte la mention laconique « point » ; Lodz possède alors une population de 767 habitants ; la rubrique « occupation des habitants » contient un seul mot de réponse « agriculture » ; à noter une curieuse observation du Bourgmestre : « La ville est en progrès par suite de bonnes foires » ; la ville semble être aussi en progrès par la comparaison des budgets de 1800 et de 1820, ce dernier étant de trois fois supérieur au premier.

L'économie du Grand-Duché de Varsovie, créé en 1807 par le Traité de Tilsit, fut complètement épuisée par les guerres napoléoniennes. La

¹ Pron. Jetchpospólita.

² Édité en 1853 à Varsovie, cet intéressant petit ouvrage est une véritable rareté bibliographique ; les Lodziens l'appellent « biały kruk » — merle blanc.

constitution accordée par Alexandre I^{er} au Royaume du Congrès, sorti du Congrès de Vienne, fut, dans ses commencements, sincère, et le gouvernement du Royaume s'occupe, dès 1817, à réaliser « quelque chose », comme le dit le D^r J. Staszewski, « dans le genre d'une nouvelle colonisation, comme au moyen âge et après les guerres suédoises, en faisant immigrer en Pologne une série de travailleurs d'industrie, et avant tout, des tisserands, pour inaugurer la production nationale ».

C'est ainsi que à peu près vers 1820 Lodz perd son caractère de ville agricole et que les premiers efforts sont faits, pour la transformer en une ville industrielle. « Les esprits éclairés des hommes qui dirigeaient alors les destinées du Pays », raconte Oskar Flatt, « le Prince Zajaczek,¹ vice-roi de l'époque, MM. Lubecki, Mostowski ... réveillèrent la nouvelle corde, jusque-là endormie, de la prospérité du peuple, animèrent l'industrie, ouvrirent les portes aux manufactures et fabriques, et les résultats dépassèrent sans doute les espoirs les plus audacieux d'alors. La situation favorable de Lodz attira l'attention du Gouvernement : région riche en forêts, coupée par des ruisseaux sortant de la rivière Łódka, les sources découvertes dans le nouveau parc, tout cela représentait des facilités promettant le succès aux manufactures et fabriques établies ici. Et, en effet, sur la base du décret du vice-roi du 18 septembre 1820, les autorités classèrent déjà l'année suivante la ville de Lodz dans la catégorie des villes de fabriques. Cet acte fut pour Lodz le gage de sa future prospérité.» Il convient d'ajouter aux facteurs favorables de Lodz le fait de s'être trouvé à mi-chemin entre Varsovie et Kalisz. Le président de la Commission de la Voïvodie de Mazovie, Raymond Rembeliński, qui est le véritable père spirituel de la Lodz industrielle, fait à cette époque l'inspection de la région de Łęczyca jusqu'à Piotrków, en passant par la route publique construite deux ans auparavant, par Ozorków, Zgierz et Lodz, et, dans son rapport, il explique qu'il s'agit d'une région montueuse et, dans sa plus grande partie, sablonneuse, faisant encore, « au premier coup d'œil, l'impression de nature sauvage »... « L'aménagement », dit-il, « d'une route publique dans cette partie obscure du district de Łęczyca était nécessaire non seulement pour ouvrir une communication entre Piotrków et Włocławek, très difficile avant cette entreprise, mais aussi pour ranimer cet endroit où, par suite du bon marché des bois de construction et de la facilité de fondation de fouleries, *beaucoup de fabricants de draps s'établissent.* »²

Le gouvernement du Royaume du Congrès veille à ce que le développement de l'industrie naissante s'effectue avec méthode. Les étrangers qui étaient d'abord, de 1821 à 1823, des fabricants de draps et de produits de coton, puis des tisserands de coton et enfin ceux de lin, sont, aussitôt arrivés, dirigés vers les endroits industriels indiqués par les autorités, et, sous peine de renvoi immédiat en Allemagne, il leur est

¹ Pron. Zaïontchek.

² Comparer avec l'impulsion donnée, dès 1821, au développement de l'industrie textile lodzienne par les immigrants étrangers, surtout allemands et tchèques, l'arrivée en Angleterre et en France, quelques siècles plus tôt, au moyen âge, de négociants italiens qui contribuèrent largement à l'épanouissement de l'industrie de la soie, surtout en France.

interdit de changer de lieu d'établissement. Et c'est déjà à cette époque-là que, parmi toutes les autres villes de la région industrielle naissante, Lodz démontre une belle force de vie et les fabricants d'autres villes s'efforcent de s'y faire transférer. Il est à noter qu'en octroyant les licences d'installation, le gouvernement fait la politique de protection de la culture du lin, mais déjà en 1828-1829, il constate que ses efforts dans ce sens restent infructueux.

Ce mouvement d'immigration des fabricants allemands dans le Royaume n'a pas l'air de plaire aux autorités allemandes, et, en 1821, le consul de Prusse à Varsovie se plaint, dans une lettre adressée au vice-roi, que ce mouvement provienne des invitations formelles des autorités polonaises locales, adressées aux fabricants étrangers. L'on prépare donc un projet d'instructions prohibitives aux autorités locales, mais le brouillon contient une annotation de l'employé : « Annulé par suite du refus de la signature de la part du Prince Vice-roi. »

Le Ministre Stanisław Staszic,¹ célèbre homme d'État et savant polonais, dont le Pays conserve un pieux souvenir, visite à cette époque-là, en 1825, Lodz, Zgierz et autres centres industriels de la région, en étudie soigneusement les conditions physico-géographiques, les possibilités et les nécessités économiques, et il laisse un mémoire où il se montre un véritable prophète de l'avenir de ce palatinat.

Une commission spéciale est nommée en 1839 par le gouvernement civil de Varsovie à la suite d'une vague toujours grandissante de fabricants immigrants depuis 1826, de sorte que dans les vieilles limites de la ville, il n'y a plus de places libres; plus précisément il n'y a plus de ces jardins qu'on octroyait aux fabricants pour y cultiver du lin et des plantes potagères. Dans son rapport, la Commission appelle déjà Lodz « Ville de fabriques ». Les autorités accordent alors aux fabricants nouveau venus un accueil favorable, les protègent, leur consentent des crédits à long terme, leur reconnaissent à titre gratuit du bois de construction correspondant au territoire à eux octroyé.

Une lettre de la Commission pour les Affaires Intérieures, datée de décembre 1840, dit : « la ville de Lodz qui n'était autrefois qu'un petit bourg habité par quelques pauvres agriculteurs, qui appartenait d'abord aux Évêques de Cujavie et qui fut incorporée en 1806 à l'État prussien, se composait avant 1820 de 106 mauvaises bâtisses en bois et comptait 767 habitants. Après l'établissement sur son territoire, par le décret X du vice-roi du 18 septembre 1820, de colonies et d'établissements de fabriques, la ville fut élevée en 1821 au rang de ville de fabriques, et ensuite, après la visite du pays par Alexandre I^{er}, en 1825, par la volonté de ce monarque, fut fondée une colonie de fabriques, de tisserands, nommée Łódka... » « Aujourd'hui, Lodz possédant plus de 800 maisons en pierre et en bois, et une population fixe de 15,000 âmes, doit être reconnue comme la première et la plus notable ville après Varsovie ». C'est donc en 1821 qu'est né à proprement parler le Manchester polonais.

C'est la lune de miel, qui dure plusieurs lustres, grâce à la protection

¹ Pron. Stáchitz.

de Lodz par les autorités russes, c'est presque « l'âge d'or ». L'on dote la ville d'un lycée (gymnase) « germano-russe » (!), l'on projette d'organiser une école polytechnique, sans d'ailleurs jamais réaliser ce projet, l'on dote la ville également d'un fort corps de police et de gendarmes russes ! Et l'adoration des autorités de Saint-Pétersbourg pour Lodz va jusqu'au point de proposer, en 1846, de changer le nom de Lodz en celui de « Mikołajew » (en russe « Nicolaïew »), en l'honneur du tzar Nicolas I^{er}, « créateur » de Lodz ; une seule objection, d'ailleurs faible, fut émise par le gouverneur de Varsovie, qu'au sud de la Russie existait déjà une ville de Nicolaïew et que le changement projeté pourrait causer des malentendus... dans l'expédition des paquets de poste. L'on allait se mettre d'accord sur le nom, qui semblait sonore, de Nowo-Nicolaïew, lorsque le principal intéressé, le « Créateur », Nicolas I^{er}, « ne daigna pas exaucer la prière des citoyens de Lodz » et ainsi Lodz ne resta que Lodz...

Ce ne sont pas seulement les autorités qui ont contribué, au cours du XIX^e siècle, au développement du nouveau Manchester ; un établissement financier, la « Bank Polski », fondé à Varsovie en 1828, octroya dès sa création et jusqu'en 1850, de larges crédits à court terme aux industriels lodziens, surtout aux fabricants de drap, comme aussi des crédits à long terme, au maximum de 12 ans et cela jusqu'en 1870, année où les autorités russes l'obligèrent à liquider sa section de crédit.

Il est à noter encore que si, depuis 1830, l'autorité pour Lodz, comme d'ailleurs pour toute la Pologne du Congrès, était concentrée aux mains du vice-roi, représentant du Tzar russe, après l'Insurrection de 1863, et plus précisément, à partir de 1868, la ville passa directement sous le régime du Ministère de l'Intérieur à Saint-Pétersbourg ou de celui du gouverneur de Piotrków.

Au fur et à mesure qu'avance le XIX^e siècle, le développement de Lodz va si bon train que, comme le remarque le D^r Konarski, il devient toujours plus difficile de saisir synthétiquement la croissance impétueuse de cet organisme-métropole.

En 1850, le tzar Nicolas I^{er} réalisant son désir d'incorporer politiquement et intégralement la Pologne du Congrès dans l'agglomération de « toutes les Russies », abolit la frontière douanière entre Russie et Pologne. Aussitôt Lodz prend en quelque sorte sa revanche sur le terrain économique. Elle étudie aussi rapidement que profondément les besoins des consommateurs russes, le Lodzien-industriel secondé par le Lodzien-commerçant, fins et habiles tous les deux, s'adaptent intégralement aux besoins de l'immense marché russe s'étendant sur 450,000 km², le gagnent et le dominant, jusqu'à la guerre mondiale, malgré tous les efforts du gouvernement russe pour étouffer cette domination. Il est vrai que, malheureusement, dans la suite, après la guerre et avec la disparition du marché russe, le Lodzien-vainqueur de la Russie d'antan regrettait amèrement et regrette jusqu'à présent d'avoir organisé sa production d'avant-guerre si irrationnellement, en la faisant dépendre uniquement du moment politique, et d'avoir oublié et son propre marché, celui de la Pologne même, et la nécessité de veiller à son expansion dans d'autres

pays, dans le monde entier. Là aussi, après une période de souffrances, due à la nécessité de renaître techniquement, Lodz s'est encore montrée organisme fort, vivant, et elle en est à nouveau sortie victorieuse. Mais nous reviendrons encore à ce sujet dans la suite.

C'est vers 1840 que le travail à la main commence à céder la place à la machine. Il existe déjà toute une série d'établissements, ceux de Geyer, de Scheibler, de Grohman, qui devaient dans la suite avoir une si brillante carrière, d'autres encore, où la production mécanique est déjà très sérieuse. Ayant décidé et commencé la construction d'une grande filature de coton, un des premiers pionniers de l'industrie de Lodz, Louis Geyer, signe le 11 novembre 1836 et le 1^{er} avril 1837 des contrats d'achat de machines à filer et à tisser avec les célèbres usines belges John Cocquerill à Seraing-lez-Liège, déjà à cette époque-là les plus importantes sur le continent ; ces machines devaient être fournies par la « route postale », plus tard, la route maritime fut préférée. Il est intéressant de suivre les voies et les prix de transport de ces fournitures et la durée du parcours : déjà le 30 août 1837, les usines Cocquerill communiquent que les machines sont prêtes et, dès le 28 août, la maison d'expédition A. Simonet & Corten à Anvers fait expédier les commandes, à intervalles de quelques semaines, sur les bateaux « Fanny », « Dorothea » et « Iduna », le tout à l'ordre de la maison C. A. Pantzer à Danzig, pour compte de Geyer ; l'« Iduna », parti d'Anvers le 23 octobre 1837, arrive à Danzig le 22 janvier 1838. De Danzig, les transports s'effectuent par la Vistule jusqu'à Nieszawa (actuellement, district de Cujavie), de là par des chariots jusqu'à Lodz. La valeur de la fourniture s'éleva à francs français 307,394 ou Zloty polonais (de l'époque) 516,421, et le transport coûta : de Seraing jusqu'à Anvers (en chariots) Zl. 16,466, d'Anvers jusqu'à Danzig, Tallers 6300 ou Zloty 37,800, de Danzig jusqu'à Nieszawa, Zl. 32,000, de Nieszawa à Lodz, Zl. 14,000, soit au total Zl. 100,266 ou Fr. fr. 59,682. La trop rapide exécution de la commande et la nécessité de la régler mirent la maison Geyer en un sérieux embarras. D'autre part, l'innovation de Geyer — pour ce qui concerne les machines à tisser (au nombre de 180) — se heurta à des protestations des tisserands à la main qui considérèrent leur existence même menacée. Le statisticien Rosset calcule que la valeur de la production des tisserands à la main représentait encore en 1860, 44,1 % de la production totale, mais que cette production ne pouvait déjà plus lutter longtemps contre son concurrent dangereux, le tissage mécanique. Peu à peu les petits établissements à main disparurent.

Le mouvement croissant de l'industrie subit encore un ralentissement pendant l'insurrection polonaise de 1863. La situation économique devient difficile. Les industriels les plus importants comme Louis Geyer, ensuite Henschel, Krusche, puis toute une série de commerçants, divers propriétaires, etc., émettent, par suite du manque de la monnaie de circulation, des bons-monnaie particuliers ; mais de fortes quantités de faux bons-monnaie apparaissent, ce qui aggrave encore la situation, et la fabrique-nestor lodzienne, celle de Louis Geyer, subit surtout de grandes pertes.

Dans les années qui suivent l'insurrection, toute une série d'événements permettent à l'industrie de Lodz de reprendre son mouvement ascendant : l'affranchissement des paysans (1864), la construction du chemin de fer Lodz-Koluszki (1866), qui la relie à l'artère ferroviaire de Varsovie, la mise en vigueur du nouveau tarif douanier (1868) protégeant l'industrie ; les propriétaires fonciers se voient obligés d'acheter les produits fabriqués, au lieu d'employer des tissus autrefois faits par les paysans-serfs ; les paysans affranchis, possesseurs de l'argent, deviennent eux-mêmes consommateurs des articles de fabrique ; les capitaux étrangers affluent, surtout allemands et tchèques ; l'on constate en 1870 l'installation de la fabrique française Léon Allard, comme plus tard, en 1888, celle de Paul Desurmont ; les capitalistes belges s'intéressent, dès 1865, aux spécialités dans lesquelles ils excellent, celle des chemins de fer, et participent à l'entreprise du chemin de fer dit « Manufacturier » Lodz-Koluszki, comme plus tard, en 1886, à la Compagnie d'Électricité de Lodz, associés à des capitalistes suisses et français. Les fabriques se reconstruisent, s'améliorent, s'agrandissent. Celle de Scheibler emploie déjà en 1869 700 ouvriers, Geyer — la plus éprouvée pendant l'insurrection — 620. De nouveaux établissements importants se fondent ; ceux d'Eisert, de Schweikert (350 ouvriers), Henschel, Heintzel, Krusche (200 ouvriers), Peters, Markus Cohn. M. Rosset donne l'intéressant tableau qui suit, caractéristique au point de vue de la mécanisation, du développement de l'industrie textile, en n'y citant que les entreprises d'une certaine importance et comptant au moins quatre ateliers :

Année	Nombre d'établissements	Nombre d'ouvriers	Valeur de la production en Roubles
1860	149	8512	4,181,285
1870	284	7668	8,217,148

Voici un autre tableau intéressant du même auteur concernant la production textile dans tout le Royaume du Congrès :

Année	Valeur de la production en Roubles	
	Industrie cotonnière	Industrie lainière
1850	2,500,000	2,500,000
1870	10,000,000	4,000,000

La production de Lodz représentait à ce moment-là environ 65 % de la production totale polonaise. C'est en 1850 que fut abolie la barrière douanière entre la Russie et le Royaume (créée en 1831 pour limiter l'exportation des draps en Russie), et l'industrie lainière commence à revivre ; la production s'accroît surtout en 1868, quand le tarif protectionniste fixe à Rb. 4,5 par poud le droit de douane pour les fils de laine venant de l'étranger.

Les chiffres cités plus haut démontrent l'évolution ininterrompue de l'industrie textile, ascension qui, malgré les énormes difficultés de tout genre contre lesquelles Lodz devait lutter, ne devait plus s'arrêter jusqu'au delà d'août 1914.



L. Felde

CHEMINS DE FER POLONAIS
desservant Lodz et sa région.

La seconde insurrection de la Pologne qui éclata le 22 janvier 1863, correspondit avec la seconde période de la guerre de Sécession en Amérique ; l'on connaît les suites désastreuses de cette guerre pour la production du coton et pour l'industrie textile dans les pays qui puisaient la matière première en Amérique ; une crise cotonnière sans précédent, dite famine de coton, ne tarda pas à se répercuter sur l'industrie lodzienne. Le pays se tourna par force vers le coton russe, celui de Boukhara, de qualité cependant si inférieure que d'emblée le fabricant devait compter avec une perte de 30 % en comparaison avec la fabrication des cotons américains. D'autre part, en dépit de la qualité inférieure, Lodz devait subir une ascension incroyable des prix des cotons de Boukhara : 1860, 4 à 5 Rb. le poud ; 1861, 7,75 Rb. ; 1862, 12-13 Rb. ; 1863, 22-23 Rb. Et malgré cela, l'industrie se ressaisit vite, démonstration certaine de ses bases saines et de l'esprit fort et entreprenant des Lodziens.

Dans la suite de son histoire, Lodz, à de nombreuses occasions, fut en prises avec des crises de tout genre. Malgré cela, elle mit à son profit tous les facteurs favorables à son évolution, et, en premier lieu, la construction des chemins de fer : après l'embranchement que nous avons déjà cité, Lodz-Koluszki, mettant en rapport Lodz avec la ligne Varsovie-bassin houiller de Dąbrowa¹-Vienne, fut achevée en 1862 la ligne ferroviaire Varsovie-Alexandrowo qui la reliait avec Brême, soit avec la métropole d'importation des cotons ; de nouvelles constructions de chemins de fer la mettaient en communication plus étroite, directe et facile avec le marché russe : en 1866, avec la Wolynie, la Russie-Blanche et la Podolie ; 1870, avec Moscou ; 1871, avec Kiev ; 1877, avec la Russie méridionale ; plus tard, en 1902, l'achèvement de la ligne Varsovie-Kalisz-Allemagne lui fut très utile.

En 1877, l'introduction de la base d'or dans le système douanier russe, système devenu hautement protectionniste, donna une nouvelle impulsion à l'évolution de l'industrie textile de la Pologne.

Déjà en 1878, la Foire de Nijni-Novgorod, ce fameux baromètre de la vie économique russe d'avant-guerre, démontra la prospérité économique et sans précédent du marché : la demande des marchandises dépassa de loin l'offre, les paiements s'effectuaient au comptant, les engagements précédents étaient exactement honorés. Les sociétés anonymes russes de cette époque payaient 40-50, voire même 70 % de dividende. Les bénéfices de l'industrie lodzienne s'élevaient au même degré. De vieilles et importantes entreprises privées se transforment en sociétés anonymes (entre autres, en 1881, celle de l'un des pionniers de l'industrie lodzienne, Charles Scheibler), de nouveaux fabricants étrangers, particulièrement allemands, viennent s'établir à Lodz ; il s'agissait surtout des fabricants silésiens et saxons qui travaillaient déjà pour le marché russe et auxquels la loi douanière de 1877 ne laissait guère d'autre choix que celui de liquider leurs entreprises et de se transplanter sur le territoire voisin de la Pologne du Congrès ; ils y étaient favorisés non seulement par la politique protectionniste russe, mais aussi par le bon marché de la

¹ Pron. Dombrowa.

main-d'œuvre et du bois de chauffage ; ces deux derniers facteurs faisaient préférer à de nombreux parmi les nouveaux arrivés la région de Sosnowiec (centre du célèbre bassin houiller de Dąbrowa), surtout Zawiercie (pron. Zaviertchie) et Częstochowa, situées toutes les deux sur les bords de la Warta, affluent principal de l'Odra (Oder), et sur la ligne du chemin de fer Varsovie-Vienne ; quinze ans plus tard, l'industrie textile de ces dernières régions fera même à la « vieille » Lodz une sérieuse concurrence. L'on admirera encore une fois à cette occasion la puissance vitale de Lodz qui, malgré l'insuffisance des facteurs naturels favorables, sortait toujours victorieuse de la lutte avec n'importe qui et n'importe quoi.

Cette période est particulièrement caractérisée par l'établissement de la grande industrie, soit par la centralisation de la production auprès d'un nombre restreint de fabriques importantes et par la disparition des petits fabricants. On le relèvera du tableau comparatif suivant touchant l'industrie textile de la Pologne du Congrès, dressé par le D^r Fuchs :

	1871	1880	1891
Nombre de fabriques	10,499	3,881	163
Nombre d'ouvriers	19,894	19,576	26,307
Production en millions de Rb.	10,4	30,8	47,6
Ouvriers par fabrique.....	1,9	5	162
Production par fabrique en Rb....	994	7,950	291,736

L'intéressante idée de l'évolution de l'industrie textile polonaise est donnée par le même D^r Fuchs dans les nombres suivants de broches :

1836	7,300 broches.	1875	385,500 broches.
1840	27,300 »	1879	449,600 »
1850	61,300 »	1862	467,600 »
1863	116,200 »	1880	600,000 »
1870	289,500 »		

Le même auteur remarque encore que, de 1877 à 1886, le nombre des broches monta de 216,640 à 505,622, soit subit une augmentation de 134 %, tandis qu'en Russie, pendant la même période, il n'augmenta que de 32 %, en Angleterre de 8 %, aux États-Unis (1881-1891) de 30 %.

Vient donc une surproduction et une forte crise qui dure de 1881 jusqu'en 1885. Cette année-là, les produits lodziens commencent à gagner le marché d'Asie, et Lodz recommence à respirer, bien que non pas à pleins poumons, jusqu'en 1887. Une nouvelle crise, à la suite surtout de la famine en Russie, éclate en 1887 et dure jusqu'en 1892, année de la mort d'Alexandre III et du commencement du règne de Nicolas II et cela, malgré l'installation en 1891 des tarifs prohibitifs douaniers ; seulement, cette fois-ci, les tarifs protégeaient la matière première de Boukhara, tandis qu'ils portaient atteinte à la filature.

L'époque de 1892-1897 est signalée par une nouvelle prospérité qui était due surtout au développement constant du réseau ferroviaire

russe. La moyenne de production de Rb. 292,024 par fabrique en 1891, monte à Rb. 792,347 en 1895, et après une descente à Rb. 336,138 en 1896, remonte à Rb. 824,239 en 1897, et à Rb. 1,135,188 en 1900.

L'on a un autre tableau de la concentration de l'industrie et des résultats de la mécanisation dans les chiffres d'ouvriers : en 1870, 34 ouvriers par fabrique ; en 1884, 952 ; en 1890, 213 ; en 1895, 456 ; en 1900, 700 ; en 1870, 13,605 ouvriers furent employés dans l'industrie ; en 1884, 22,858 ; en 1895, 34,223 ; en 1900, 48,810. Enfin, la production même de l'industrie cotonnière monta de Rb. 10,221,000 en 1870, à Rb. 41,075,000 en 1884, Rb. 59,426,000 en 1895 et à Rb. 76,705,000 en 1900.

En 1898, éclata la guerre entre les États-Unis et l'Espagne, la restriction du marché monétaire des États-Unis s'ensuivit, ce qui ne tarda pas d'avoir sa répercussion immédiate sur le marché polonais, directement dépendant, lui, du marché cotonnier américain ; une tension entre la France et l'Angleterre survint également qui ralentit le placement des capitaux étrangers en Pologne ; en 1899, une panique éclata à la Bourse des Fonds de Saint-Petersbourg. De mauvaises récoltes qui, surtout dans des pays essentiellement agricoles comme étaient la Russie et la Pologne de l'époque, ont une influence immédiate et directe sur le consommateur ; la hausse des prix du coton grège (en septembre 1899, la Bourse de coton de Liverpool cotait pour l'« America middling » $3 \frac{9}{16}$ d., une année plus tard $7 \frac{3}{8}$ d.) et, en même temps, l'impossibilité de faire marcher de pair les prix des produits fabriqués, par suite de la surproduction et de la demande réduite, achevèrent de créer le malaise qui dura jusqu'en 1903.

La guerre russo-japonaise et la révolution russe de 1905, malgré la nouvelle hausse des cotons américains, ne portèrent pas atteinte à l'industrie textile lodzienne. Au contraire, la direction des démarcheurs lodziens tend vers l'Extrême-Orient, et le résultat se traduit par une légère augmentation de la production. Mais les années 1905-1907, années de révolution, des grèves, des sabotages, des émeutes, ébranlent à nouveau Lodz.

Aussitôt sortie des années révolutionnaires, Lodz se heurte à une nouvelle crise mondiale et à une nouvelle hausse de cotons américains, mais la bonne récolte en Russie et en Pologne lui aident à surmonter la situation. Puis une nouvelle stagnation à cause des prix prohibitifs de coton, joints à une mauvaise récolte et surtout à un nouveau facteur hostile : à l'inondation de la Pologne en 1912 et 1913 par les filés de coton autrichiens, facilités par un jeu de primes à l'exportation servies par l'Union autrichienne des filateurs. Mais à la fin de 1913, le travail reprit et marcha sans obstacles jusqu'au commencement de la guerre mondiale. Il est intéressant de noter que, quant à la ville même de Lodz, elle occupait, déjà en 1909, la troisième place au monde par le nombre des broches, avec son chiffre de 911,190, après Saint-Petersbourg, 1,643,700, et Gand, 1,129,483 broches ; ses plus grosses industries à cette époque-là furent celles de Scheibler avec 222,573 broches et J. K. Poznański avec 136,466 broches.

Et voici qu'en août 1914, la bombe mondiale éclate. Lodz devient le lieu de passage des armées. Son épopée est encore fraîche dans la mémoire des vivants. Le 17 novembre commence la célèbre bataille, dite « Bataille de Lodz », qui dure jusqu'au 5 décembre ; Hindenbourg ou, plus précisément, Mackensen sous les ordres du précédent, fait sa fameuse offensive, perce le front russe, et le grand-duc Nicolas, généralissime des armées russes, abandonne Lodz pour n'y jamais plus rentrer. Le 6 décembre l'armée allemande entre et l'administration est assumée par l'autorité allemande d'occupation.

Et alors commence le calvaire de cette ville, qui ne doit finir que le 11 novembre 1918 et dont pareil n'a été vécu qu'en Belgique et au Nord de la France ; il dura jusqu'au moment où tout le pays eût retrouvé son indépendance après un siècle et demi d'asservissement.

Voici comment M. Koltonski résume ces années de martyre de Lodz :

« L'action destructive des autorités d'occupation fut brutale et sans égards. Les Allemands se rendaient parfaitement compte qu'en cas de victoire des puissances centrales, l'industrie lodzienne pourrait devenir un concurrent dangereux pour l'industrie textile allemande. C'est bien ainsi que le politicien allemand connu Dr Naumann, élève de Frédéric List, et créateur de la fameuse conception de « Mitteleuropa », comprit les rapports de l'économie allemande avec Lodz, lorsqu'il étudia soigneusement sur place l'évolution imposante d'avant-guerre de ce centre industriel. Le régime spoliateur des occupants se traduisit par l'exportation de Lodz de tout ce qu'on pouvait exporter. Les Allemands exportèrent 1300 kilomètres de courroies en cuir de fabriques, plus de 1000 tonnes de cuivre et de laiton, enlevés des machines qu'ils cassèrent, plus de 1000 moteurs électriques, plusieurs dizaines de millions de mètres de tissus, plusieurs dizaines de millions de kilos de coton, de laine et des filés.

« Les Allemands dépouillèrent Lodz littéralement de tout : le défaut de déclaration des marchandises était passible de prison jusqu'à 5 ans. Un rapport officiel du gouverneur-général de Varsovie, général Beseler, de septembre 1918, constate que la centrale des matières premières militaires exporta en Allemagne, du 15 avril 1915 jusqu'au 30 juin 1918, 153,497,268 kg. de matières premières de tout genre, fer, produits chimiques, etc.

« Une contribution curieuse à l'histoire de ces destructions de guerre consiste dans les publications de la section de la politique économique auprès du Ministère de l'Industrie et du Commerce. Le tome XXI de ces publications de sources (pp. 134-173) constate que les réquisitions illégales allemandes touchèrent en première ligne la grande industrie textile, cette industrie d'exportation qui, par un certain système de relations et de conjonctures, aurait pu devenir un concurrent important pour l'industrie textile allemande.

« Ainsi ces réquisitions allemandes touchèrent 238 entreprises de la grosse industrie, 69 fabriques de l'industrie moyenne et 20 fabriques de la petite industrie. Un rapport de l'entreprise de Louis Geyer atteste que la réquisition se fit brutalement, par l'introduction dans la fabrique de

postes de soldats, par le percement des toits et des planchers, et fut accompagnée de l'emprisonnement de M. Robert Geyer et de l'imposition d'une amende pécuniaire de Mk. 150,000. »

Dans son émouvant ouvrage *Lodz au cours de la grande guerre*, M. M. Hertz mentionne le compte rendu du général Beseler au Kaiser, dans lequel le gouverneur militaire de Lodz déclare que, pour satisfaire aux besoins de l'industrie allemande, la « Centrale des matières premières de guerre » envoya de Lodz, d'avril 1915 au 30 juin 1918, les quantités suivantes de marchandises (en kilogrammes) :

coton, fils et déchets	5,142,026
chanvre et fils de chanvre	1,707,131
filés et tissus	12,161,721
laine crue	9,476,347
fils de laine	2,650,677
chiffons	5,851,719

D'après les données de la Chambre d'Industrie et de Commerce de Lodz, les pertes directes subies par l'industrie textile lodzienne au cours de la guerre mondiale, et pour lesquelles elle n'a jamais reçu de dédommagement, s'élèvent à :

Rb. d'or 186,345,803 — valeurs des biens réquisitionnés et
 » » 200,000,000 — pertes subies en Russie,

soit, en monnaie polonaise actuelle, Zl. 1,800,000,000 (Fr. suisses 1,045,000,000). A cela doivent être ajoutées les pertes indirectes, soit les dépôts en banques, les actions et obligations, etc., de l'industrie textile qui sont estimées à un million de Zloty (Fr. s. 580 millions).

La population de Lodz qui comptait en 1913 506,000 habitants, descendit déjà en 1915 à 342,000, subissant donc une réduction de 30 %, due d'abord à la mobilisation imposée par les Russes en retraite, ensuite au recrutement de bataillons civils ouvriers, réalisé sans égards par les Allemands, enfin au courant d'émigration vers la campagne des couches pauvres de la population. Lorsqu'en 1918, le Bureau Statistique de Lodz récemment libérée procéda au recensement de la population, l'on releva que la population adulte, de vingt et un à cinquante-cinq ans, était composée pour 63 % par les femmes et 37 % par les hommes. 17,5 % des familles restèrent sans chefs. La famine, la misère, les maladies, et particulièrement la tuberculose, dominèrent la ville malheureuse.

* * *

La ville, et son industrie déjà glorieuse avant la guerre, étaient complètement ruinées au moment où le pays retrouva son indépendance. Mais ni le tableau désolant de la ville ni le fait d'avoir perdu le marché russe, de loin son marché principal, presque unique, avec sa population de 180,000,000 d'âmes, n'ébranlèrent la vieille énergie, si souvent

prouvée des Lodziens. Et comme toute la Pologne se met, au milieu des batailles alors que le canon partout ailleurs s'est enfin tu, au travail constructif économique et administratif, entend vaincre des difficultés innombrables sur tous les terrains de sa nouvelle vie et s'en rend en peu d'années si étonnement triomphante, de cette même manière son principal centre industriel, cette ville qui plus que jamais mérite son surnom de Manchester polonais, entreprend fiévreusement sa renaissance, presque sa nouvelle naissance. Car il s'agit de reconstruire son industrie pour l'adapter aux exigences d'un marché nouveau pour elle, celui de la population polonaise comptant 30 millions d'habitants, et aux exigences des marchés étrangers qu'aussitôt elle se met systématiquement à trouver et qu'elle trouve. Le travail bout partout dans les fabriques, dans les organisations industrielles, et déjà au printemps 1919 la production recommence. C'est un effort digne d'une haute admiration que celui qui permet à cette industrie de revivre pleinement quelques mois à peine après sa résurrection de l'état latent de mort. Et quelle puissante démonstration d'initiative, d'énergie, que le fait que Lodz, ville aux conceptions toujours jaillissantes, continue à inspirer confiance à ses fournisseurs en machines et en matières premières d'avant-guerre, qui lui accordent aussitôt de nouvelles fournitures à crédit, lui permettant de revivre et de s'adapter aux exigences de ses nouveaux débouchés.

Aussitôt réorganisé son système technique ou plutôt parallèlement à cette réorganisation, car l'un était étroitement lié à l'autre, Lodz a dû procéder à la réorganisation profonde de cet autre facteur important que nous appellerons sa dynamique géographique, c'est-à-dire la direction vers les nouveaux débouchés : comme nous venons de le mentionner, en 1918, le pays ayant regagné son indépendance, Lodz s'est trouvée devant le mur oriental infranchissable, précisément là où auparavant tous ses efforts se dirigeaient, d'une manière si unilatérale, avec le succès connu.

Et au milieu de nouvelles difficultés, créées par la guerre avec les Soviets en 1920, puis par la catastrophe de l'inflation (1922-1924), la dépréciation du premier Zloty d'après-guerre (1925), en luttant aussi contre les préventions de la part de la majorité des Polonais, Lodz est à nouveau sortie victorieuse. « La vie pratique », écrit le très regretté Dr Marcel Barciński, ancien directeur de l'« Union de l'Industrie Textile dans l'État de Pologne », auquel Lodz de l'après-guerre doit énormément, « a entièrement compromis la version, en son temps méchamment répandue, de l'insuffisance — quant à la qualité des marchandises — de notre industrie textile pour les exigences des régions habituées aux produits allemands ou tchèques, en apparence de qualité supérieure aux nôtres. Cela n'a pas même duré longtemps. Le fabricant et le consommateur, en dépit de la défiance mutuelle, se sont rapidement étudiés l'un l'autre, se sont accordés ; la flexion des vieilles habitudes sous les nouvelles conditions provoquait encore des plaintes de deux côtés, mais l'adaptation mutuelle de l'un à l'autre fut accomplie bien plus vite que ne le prévoyaient les pessimistes. Le haut état du rendement technique et la haute capacité d'adaptation de l'industrie textile, acquise par de

longues expériences sur les débouchés russes, y jouèrent un rôle incontestablement décisif. Il ne faut notamment pas oublier que les conditions des premières années de l'après-guerre furent plutôt défavorables pour combattre les préjugés, les préventions, et pour arracher de larges sphères de la clientèle à leurs fournisseurs d'avant-guerre. La protection douanière ne parvenait jamais à marcher de pair avec la brusque chute du change de la monnaie dans laquelle les droits de douane étaient perçus, et entre un coefficient du change et un autre existaient toujours des périodes où les droits de douane ne jouaient absolument aucun rôle. En dehors de cela, les conditions de la garde des frontières, encore insuffisamment réglées, favorisaient le développement de la contrebande qui effectivement était pratiquée sur une large échelle. Il est vrai, ces circonstances négatives furent équilibrées par d'autres favorables : la famine universelle de marchandises, la fuite devant le marc (monnaie qui subit l'inflation de l'époque), les achats spéculatifs. Néanmoins, le tissu polonais n'aurait pas obtenu la victoire si, par sa qualité, il n'avait réussi à combattre tous les préjugés. »

Sa dynamique géographique était d'un double genre : Lodz devait gagner son propre pays, ses rayons d'action allaient donc dans toutes les directions de la nouvelle République polonaise ; d'autre part, la vieille ligne directrice, presque unique, d'exportation étrangère, celle du Nord-Est, se remplaça par celle, principale, au Nord, soit Lodz-Danzig, formant, avec sa prolongation au Sud, vers Trieste, d'où les marchandises partaient vers les métropoles du Proche-Orient, en quelque sorte une ligne d'exportation verticale. Enfin, la Roumanie avec ses ports de Constanza et Galatz, dressèrent, pour l'exportation lodzienne, une ligne d'exportation complémentaire, une sorte de ligne oblique.

Lodz s'est donc mise à renaître au milieu des difficultés inouïes causées par les destructions de guerre ; bien plus, alors que le canon cessa de gronder dans le monde entier et le sang de couler, le martyr de la Pologne, à peine ressuscitée, continuait : elle devait subir des luttes sanglantes en Galicie orientale, elle a dû combattre pour défendre la Silésie de Cieszyn où les Tchèques l'ont brusquement attaquée le 23 janvier 1919, elle a eu à soutenir une longue et sanglante guerre contre la Russie des Soviets, interrompue le 12 octobre 1920 par l'armistice et terminée le 18 mars 1921 par le Traité de Riga ; elle a dû tenir tête au monde entier dans d'innombrables batailles diplomatiques à travers les Traités de Versailles, de Saint-Germain, la Convention de Spa, la Convention de Genève au sujet de la Haute-Silésie, etc. ; si ces joutes diplomatiques n'étaient pas accompagnées de versement de sang et de destruction directe comme les guerres, néanmoins elles empêchaient le jeune État de concentrer tous ses efforts sur l'organisation systématique de tous ses facteurs normaux. Et aussitôt sortie de la guerre avec les Soviets, le destin lui réservait un nouveau cataclysme, celui de l'inflation monétaire qui dura trois ans, en semant partout de nouvelles ruines économiques et en entravant toute possibilité de donner de l'essor à l'économie nationale.

Lodz a tenu ferme au cours de tous ces désastres. Ayant compris

qu'à la suite de la perte du marché russe, pour lequel elle fut autrefois organisée techniquement, elle devait gagner son propre marché national, elle a su, au milieu de toutes les difficultés, adapter sa production aux exigences de la population polonaise, produire des tissus de qualités bien plus variées qu'autrefois et bien plus fines et finies, rééduquer la mentalité et les habitudes du consommateur et l'arracher, comme je l'avais déjà mentionné, à ses fournisseurs d'antan. N'ayant pu utiliser des vieilles machines que les squelettes, l'industrie lodzienne a entièrement réorganisé son outillage de force motrice, ses installations techniques, ses conditions de travail¹ et assura un fonctionnement entièrement moderne. M. B. Rzepecki donne des chiffres d'investissements dans l'industrie textile, il est vrai pour toute la Pologne et non seulement Lodz, mais qui se rapportent sans doute pour la plus forte partie à l'industrie lodzienne, à savoir : importation des machines textiles en 1924 : 4675 tonnes pour 25,200,000 francs or ; 1925 : 6275 tonnes pour fr. or 20,400,000 ; 1926 : 2186 tonnes pour fr. or 6,900,000 ; 1927 : 9121 tonnes pour fr. or 27,300,000 ; 1928 : 8064 tonnes pour fr. or 26,800,000. Les grands établissements de Lodz — la « grande industrie,² » selon le mot préféré des Lodziens — telles les fabriques de Scheibler & Grohman, I. K. Poznański, la Manufacture de Widzew (surtout cette dernière), etc., dont chacune est comme une ville, ont ainsi modernisé leur outillage technique. *Last but not least*, il est à noter — facteur important dans une métropole industrielle comme Lodz — la splendide organisation et le matériel moderne du service des pompiers, auquel la ville, déjà avant la guerre, vouait des soins spéciaux et qui, après la guerre, a connu un essor admirable sous la direction du Dr Alfred Grohman, récemment décédé.

Le capital étranger s'intéresse, dans l'après-guerre, encore davantage à Lodz : en dehors de la participation française déjà citée, le capital italien est indirectement intéressé dans trois grosses entreprises ; l'Italie est également représentée par l'installation — branche qui est si intimement liée à l'industrie — de succursales de deux importantes Sociétés d'assurances dont l'une jouissant d'une renommée mondiale ; l'Angleterre elle aussi a créé des succursales de deux maisons d'assurances ; une entreprise de filature de coton, à laquelle appartiennent également une fabrique de vitres et une verrerie, passe sous le régime de société anonyme belge ; enfin, tout dernièrement, le capital suisse s'est intéressé à une sérieuse entreprise de teinturerie et de finissage de soieries, article qui gagne à Lodz toujours plus de terrain et où les fabricants obtiennent déjà un grand degré de perfection.

D'autre part, certains facteurs extrêmement défavorables au point de vue de l'économie nationale, ont servi à développer l'exportation de Lodz ; d'ailleurs, l'économie politique de l'après-guerre nous a déjà

¹ Ainsi, dans les filatures, grâce à la modernisation de l'outillage, le service de mille broches fut réduit de 7-10 ouvriers jusqu'à 5 ½ - 7 ½.

² A cette catégorie de fabriques dont chacune emploie au moins 500 ouvriers, appartiennent 24 établissements occupant actuellement, dans leur ensemble, environ 35,000 ouvriers.

habitué à ces paradoxes : ainsi, après avoir subi une forte réduction de la production dans les premières années de l'existence du nouvel État, par suite des événements que nous venons de décrire, la production de l'industrie textile lodzienne, particulièrement de celle du coton, a fortement augmenté en 1922 et 1923, juste pendant l'inflation aiguë, et cela grâce au fait que la chute du marc polonais favorisait l'exportation à l'étranger ; ensuite, l'installation du Zloty d'or rend à nouveau l'exportation difficile, et, d'autre part, la situation du marché intérieur est encore trop ébranlée pour contrebalancer le déficit de l'exportation ; d'où une forte diminution de la production ; en 1927, la crise est terminée et la production hausse à nouveau, mais cette fois-ci elle ira alimenter particulièrement le marché intérieur dont le volume d'absorption augmente. Ci-après, un tableau comparatif de la production des cotonnades, par rapport à 1914, dernière année normale, d'après les chiffres de l'« Union Textile dans l'État polonais » :

Année	Ouvriers travaillant dans toutes les équipes		Broches pour coton N ^{os} fins (toutes équipes)		Métiers mécaniques pour cotonnade (toutes équipes)	
	en milliers	indice d'activité en %	en milliers	indice d'activité en %	en milliers	indice d'activité en %
1914	64,0	100,0	1,553,6	100,0	35,2	100,0
1920	30,7	47,9	828,8	53,3	14,2	40,3
1921	47,3	73,9	1,493,7	96,1	20,5	58,2
1922	65,0	101,6	2,054,4	132,2	32,5	92,3
1923	71,4	111,5	1,997,9	128,6	37,7	107,1
1924	49,8	78,0	1,554,0	100,0	25,9	73,6
1925	56,4	94,0	2,002,2	128,9	31,1	92,6
1926	54,3	86,0	2,051,3	132,0	29,9	89,0
1927	65,9	104,4	2,361,3	156,6	39,8	118,5

L'on remarquera toute l'importance de l'industrie textile polonaise et celle de la région de Lodz, si l'on relève que le nombre total d'ouvriers occupés dans les industries de transformation en Pologne, dans les fabriques occupant au moins vingt ouvriers fut, au commencement de 1928, de 508,000, dont plus de 171,000 étaient occupés dans l'industrie textile, et dont 117,000 travaillaient dans celle de Lodz.

Quelques années à peine après l'installation de la paix en Pologne, la conquête des débouchés intérieurs constituait donc déjà un fait accompli, comme en témoignent les chiffres suivants de MM. Koltonski :

COTONS	1925	1926	1927
Importation des matières premières	54,773 t.	65,649 t.	79,395 t.
Quantités de broches-heures de travail.....	3,478,767,746	3,894,878,168	4,932,958,283
Importation des tissus	5,060 t.	977 t.	1,561 t.
Exportation des tissus	5,013 t.	4,080 t.	5,375 t.

LAINES	1925	1926	1927
Importation des matières premières	12,390 t.	13,070 t.	19,384 t.
Quantités de broches-heures de travail.....	621,381,524	672,135,830	1,254,529,532
Importation des tissus	675 t.	321 t.	556 t.
Exportation des tissus	691 t.	646 t.	683 t.

Ces chiffres démontrent que l'importation des matières premières allait toujours en augmentant et, dans la branche lainière, la quantité des broches-heures, soit le travail, dépassait même considérablement cette proportion, témoignage de la meilleure utilisation des matières premières ; par contre, l'importation des tissus de coton diminuait considérablement et leur exportation demeurait à peu près sur le même niveau ; si, dans les tissus de laine, la Pologne n'a pas encore réussi à éliminer l'importation, la cause en est qu'elle n'a pas encore atteint tous les degrés de perfection que possèdent, par exemple, les draps anglais ou peut-être tchécoslovaques — et une parenthèse est nécessaire pour dire qu'elle perfectionne systématiquement sa production¹ — et que les fabricants étrangers accordent à leurs anciens clients-négociants des crédits quelquefois plus grands que ceux dont ils jouissent de la part des fabricants nationaux.

Comme il a été mentionné, déjà avant d'avoir gagné entièrement le marché national, Lodz organise l'exportation à l'étranger. Lodz le fait toutefois à titre secondaire, étant d'avis et en se basant pour cela sur des chiffres indicatifs de la consommation d'avant-guerre, que, même en ne travaillant dans l'industrie cotonnière que huit heures par jour, elle sera encore loin de couvrir la demande de son propre pays ;² peut-être, le Lodzien a-t-il aussi été prophète et a-t-il prévu la future politique des contingents qui dicte à chaque producteur d'être le moins possible dépendant de l'étranger.

Cependant, le Lodzien est patriote, il entend être utile à l'État dans sa politique économique et apporter sa quote-part à la balance commerciale, en la rendant favorable ; il veut aussi assurer son industrie contre les éventuelles années maigres du pays et il a déjà une expérience économique séculaire pour savoir que de telles crises assaillent périodiquement tous les pays ; aussi, en homme pratique qu'il est, il fait, dès la réorganisation de son industrie, de grands efforts pour gagner aussi l'étranger et il accomplit avec succès ce difficile travail de pionnier. Malheureusement, il semble, comme nous le concluons des affirmations de feu Marcel Barciński, que les premiers pas de Lodz dans ce sens se heurtaient à divers obstacles, dictés par la politique économique du gouvernement de l'époque ; ce n'est que bien plus tard que Lodz obtient des facilités,

¹ Pour les tissus de laine, la région de Bielsko-Biała est particulièrement réputée.

² M. Koltowski indique que la consommation annuelle en tissus de coton atteint en Pologne à peine 2 kg. par tête d'habitant, tandis qu'à l'étranger — il ne précise pas les pays — cette consommation est de 10 kg. par tête.

comme, par exemple, l'abrogation de l'impôt de circulation sur l'exportation, la bonification des droits de douane sur les matières colorantes et produits chimiques, etc. Toujours est-il que les produits lodziens pénétraient à l'étranger au moment où la « famine en marchandises » causée par la guerre, est déjà assouvie, où notamment les fournisseurs d'avant-guerre anglais, allemands, tchèques, avaient déjà, presque partout, devancé les Lodziens qui ne pouvaient non plus concourir par le bon marché de leurs produits, aidé par le bon marché de la main-d'œuvre en Pologne ; le Lodzien se trouve en infériorité, en comparaison avec tous les autres fournisseurs aussi sur le terrain des crédits, parce que lui-même il jouit de crédits insuffisants et très chers de la part de ses propres fournisseurs des matières premières, machines, etc. Cependant, Lodz étudie soigneusement les débouchés étrangers les plus variés, y envoie des délégations et parvient à se frayer le chemin, en mettant à son profit, pour inaugurer son activité d'exportation, les années de l'inflation polonaise. Déjà en 1925, l'exportation des produits textiles polonais atteint 60 millions de Zlotys, en 1926 l'exportation des tissus de coton, mi-laine et laine de la région de Lodz s'exprime par le chiffre de Zl. 43,130,000 ; en 1927, ces exportations lodziennes dépassent Zl. 71,800,000.

Bientôt les produits lodziens se font favorablement apprécier dans de nombreux pays. L'on les achète en Roumanie qui, longtemps, tient la première place parmi les importateurs, ce pays achetant en 1927 des produits polonais pour 34 millions de Zlotys, aux États baltes, en Autriche, Yougoslavie, Danemark, Angleterre, Hongrie, Amérique du Nord et du Sud, Proche et Extrême-Orient, Afrique, voire la Russie des Soviets. Suivant la conjoncture des divers pays, leur volume d'absorption varie continuellement. Ainsi la Roumanie qui occupait encore en 1926 et 1927 la première place parmi les pays clients de Lodz, accusa en 1928 une réduction de l'importation polonaise, à la suite d'une crise financière ; aujourd'hui l'exportation en Roumanie est extraordinairement tombée, par suite de sa politique de contingents et de restrictions dans le mouvement des devises. D'autre part, avant la crise Hoover, crise qui dure toujours, l'excellente organisation financière de l'industrie textile américaine et la facilité qui en résultait d'accorder de larges crédits, permettait à l'Amérique de chercher à acquérir le Proche et surtout l'Extrême-Orient et gênait fortement l'exportation lodzienne ; l'exportation de l'industrie textile japonaise et des Indes Orientales paralysait encore plus les efforts de Lodz dans les pays levantins. Et cependant l'entrepreneur Lodzien ne se décourageait pas, il cherchait constamment de nouveaux débouchés et il les gagnait.

Ci-après, la statistique de l'exportation textile de la région de Lodz suivant les divers pays de destination et selon les données de l'« Union d'Exportation de l'Industrie Textile polonaise » et de la « Chambre d'Industrie et de Commerce de Lodz » : ¹

¹ Les chiffres de l'exportation à Danzig qui étaient en 1926 de Zl. 3,6 millions et en 1927 de Zl. 4,1 millions, n'y sont pas compris.

En millions de Zloty

Année	Roumanie	Débouchés d'avant-guerre					Nouveaux débouchés										Total
		Extr.-Orient	Lituanie	Russie des Soviets	Pays Balt.	Total	Levant	Angleterre	Pays-Bas ¹	France ¹	Amérique	Allemagne	Afrique	Autriche Hongrie Yougoslavie	Autres Pays	Total	
1927	34,2	10,6	8,1	0,4	2,5	21,6	3,3	2,5	—	—	1,1	1,7	0,2	2,4	0,6	11,8	67,6
1928	16,3	14,7	7,2	1,9	4,0	27,8	3,8	2,9	—	—	2,1	2,3	1,8	1,9	0,3	15,1	59,2
1929	20,4	10,6	0,2	13,7	4,9	29,4	5,0	3,1	—	—	3,3	2,5	2,2	3,3	1,3	20,6	70,5
1930	14,0	8,2	0,1	0,8	4,0	13,1	3,4	7,2	—	—	1,7	0,8	1,2	3,9	3,0	21,2	48,3
1931	6,5	6,5	—	—	2,6	9,1	1,7	26,5	—	—	1,3	0,5	1,7	1,6	7,3	40,6	56,2
1932	3,4	3,1	—	—	0,3	3,4	1,6	3,9	5,3	2,9	0,2	2,1	1,4	0,5	1,9	19,8	26,7
1933	2,0	3,6	—	1,3	0,1	5,0	2,0	9,0	6,0	0,1	0,3	0,7	2,4	1,6	2,8	23,9	30,9

En pour cent

	1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933
Roumanie	50,5	27,5	28,9	29,1	11,6	25,9	23,1
Débouchés d'av.-guerre ..	31,9	47,0	41,8	27,0	16,2		
Nouveaux débouchés	17,6	25,5	29,3	43,9	72,2	74,1	76,9

Un autre tableau publié par la même Union et concernant l'industrie lainière de Lodz, montre que cette dernière industrie qui, déjà avant la guerre, le cédait énormément en importance à l'industrie cotonnière et dépendait encore davantage du marché russe, est encore loin d'atteindre le rendement d'avant-guerre (toutefois, le nombre d'ouvriers occupés dans cette industrie en juillet 1927 égalait à peu près celui des régions Bielsko-Biala et Bialystok prises ensemble), sauf le nombre de broches pour laines peignées :

Année	Ouvriers travaillant dans toutes équipes		Broches de cardage actives dans toutes équipes		Broches de peignage actives dans toutes équipes	
	en milliers	Indice d'activité en %	en milliers	Indice d'activité en %	en milliers	Indice d'activité en %
1914	31,5	100,0	219,7	100,0	556,0	100,0
1920	8,4	26,7	105,9	48,2	109,1	19,6
1921	14,6	46,3	155,0	70,6	216,8	39,0
1922	17,7	56,2	140,2	63,8	288,0	51,8
1923	19,7	62,5	133,9	60,9	349,9	62,9
1924	15,4	48,9	119,7	54,5	347,0	62,4
1925	15,8	50,2	93,1	48,1	290,1	50,6
1926	14,8	47,0	97,8	50,6	349,6	61,0
1927	20,8	72,5	108,3	56,0	624,0	108,8

¹ L'exportation aux Pays-Bas et en France en 1928, 1929 et 1930 est comprise dans la rubrique « Autres Pays ».

L'on trouvera dans les chiffres suivants (au 1^{er} mai 1928) de la distribution des machines et du matériel mécanique dans l'industrie textile polonaise, une autre idée intéressante, en même temps que de l'importance de l'industrie textile lodzienne en général, celle de l'importance prépondérante, à Lodz et dans sa région, de l'industrie cotonnière — d'où la justification de son surnom de « Manchester polonais » — de préférence à l'industrie lainière : ¹

INDUSTRIE COTONNIÈRE :	Pologne	Ville de Lodz	Palatinat de Lodz
Broches à filage fin	1,540,000	1,175,000 (76%)	1,340,000 (87%)
Broches à déchets-vigogne .	150,000	110,000 (73%)	120,000 (80%)
Métiers à tisser mécaniques .	44,000	34,800 (79%)	38,500 (88%)
INDUSTRIE LAINIÈRE :			
Broches à peignage	406,000	128,000 (32%)	172,000 (42%)
Broches à cardage	450,000	235,000 (52%)	286,000 (64%)
Métiers à tisser mécaniques .	15,000	7,100 (47%)	8,600 (57%)

Il est à noter qu'à partir de 1929, ses efforts d'exportation sont fortement facilités par la vitalité de Gdynia, le nouveau port polonais. Ce dernier produit du génie polonais, cet authentique splendide Aiglon, enfant, plein de force, de l'Aigle Blanc polonais, respire déjà à pleins poumons, quoiqu'il ne compte pas encore dix ans de vie. Il possède déjà de sérieux établissements industriels, une zone franche, une importante flotte marchande propre (83 unités jaugeant 66,010 T. br.), appartenant particulièrement aux Compagnies de navigation « Zegluga Polska » (« Navigation Polonaise »), « Polish-British Steamship Company Ltd », « Polskarob » et « Polish-Transatlantic Shipping Co. Ltd ». En dépit de l'envie de certains pays voisins qui ne veulent pas pardonner à ce port d'avoir gagné, au point de vue du tonnage, la première place sur la Baltique en si peu d'années, et qui cherchaient, il n'y a pas encore longtemps, à mettre l'ombre sur ce jeune Aiglon, la voix énergique des Polonais compétents et des étrangers-amis de la Pologne et connaisseurs eux aussi de la situation exacte, révéla la vérité. Actuellement, non seulement la plus forte partie de l'exportation lodzienne s'achemine par les routes de l'univers via Gdynia, qui possède déjà une quarantaine de lignes de communication régulière, et qui est, par un arrangement dit « through Bill of Lading », en communication avec toute une série de lignes transocéaniques et par là avec les ports du monde entier, mais ce qui est plus important et caractéristique, ce port, nonobstant les difficultés énormes, en créant l'appareil nécessaire, a vaincu, pour l'importation des cotons bruts non seulement en Pologne, mais aussi en Tchécoslovaquie et autres pays, le port de Brême, considéré il y a quelques années

¹ Cette statistique comprend les entreprises de toutes catégories, sauf celles employant les métiers à main.

encore comme invincible sous ce rapport ; ce mouvement d'importation et de transit est probablement destiné à un développement croissant, surtout quand le projet de la création de l'institut de classification des cotons sera mis en exécution, permettant ainsi l'arbitrage au port même de Gdynia de cette matière première qui joue jusqu'à ce jour un rôle si important dans l'industrie textile. Il est à prévoir qu'aussitôt mise en exploitation complète la ligne du chemin de fer Haute-Silésie-Gdynia (qui aura toutefois l'importance primordiale pour l'exportation du charbon), Lodz constituera encore davantage un important hinterland pour le port polonais, et l'exportation par cette voie continuera à croître.

* * *

Malheureusement, à partir de la fin de 1928, le Manchester polonais souffre, sauf des lueurs d'amélioration de temps à autre, d'une crise aiguë. Ce centre de l'industrie cotonnière par excellence... file un mauvais coton.

La grande industrie souffre de sa grandeur même, ne trouvant pas de marché intérieur, ni extérieur non seulement pour son expansion, mais simplement pour son maintien tant bien que mal. Il semble même qu'en général, le rôle de la grande industrie, de ces « rois du coton », comme les avait appelés le célèbre romancier polonais Władysław Reymont, est voué désormais à perdre de son importance, et que l'avenir est plutôt réservé à l'industrie dite moyenne. L'embarras dans lequel se sont trouvées quelques-unes parmi les plus grosses entreprises, les a fait passer sous l'administration de l'État ou des institutions bancaires d'État.

Cette crise aiguë reçoit son illustration tragique — avec, comme conséquence, toute une série de graves problèmes d'ordre social — dans les chiffres d'ouvriers occupés dans l'industrie textile, la crise ayant commencé au cours de l'année 1929 :

Pologne				Région de la Chambre d'Industrie et de Commerce de Lodz			
Janvier	1928	171,595	Janvier	1928	117,021
Décembre	1928	178,021	Décembre	1928	122,340
Janvier	1929	179,166	Janvier	1929	118,124
Décembre	1929	123,456	Décembre	1929	75,628
Janvier	1930	133,104	Janvier	1930	87,431
Décembre	1930	120,535	Décembre	1930	81,640
Janvier	1931	118,816	Janvier	1931	81,584
Décembre	1931	100,009	Décembre	1931	70,775
Janvier	1932	100,715	Janvier	1932	73,067
Décembre	1932	91,388	Décembre	1932	62,877

Une autre démonstration ressort des chiffres suivants de jours-ouvriers de la région de Lodz :

	Industrie cotonnière	Industrie lainière
1928	18,604,000	6,363,895
1929	15,478,660	5,314,856
1930	13,554,393	4,040,748
1931	13,087,687	4,546,618
1932	12,031,843	4,019,297

Nous résumons les raisons de cette crise d'après un mémoire présenté le 23 août 1929 par la Chambre d'Industrie et de Commerce de Lodz au Ministre du Commerce et de l'Industrie, raisons qui, dans leur généralité, semblent durer jusqu'à aujourd'hui.

Après avoir énuméré les causes pour ainsi dire historiques et que nous connaissons déjà, à savoir la réorganisation coûteuse de l'appareil productif comme conséquences des dévastations de guerre et de la perte des vieux débouchés, l'insuffisance des fonds de circulation, les conjonctures incertaines de vente, la désorganisation du marché intérieur avec la nécessité de prolongation anormale des traites et le taux d'escompte énorme, le forçement coûte que coûte de la vente par suite de la faible résistance de l'industrie, l'épuisement financier de cette dernière et son asservissement aux usuriers, le mémoire mentionne encore l'impossibilité de faire face aux impôts, les suites désastreuses pour l'industrie de la situation critique de l'agriculteur, son plus important et plus nombreux consommateur, l'arrêt des communications pendant l'hiver rigoureux et sans précédent de 1928-1929 avec l'embouteillement des marchandises en dépôts et des paiements, la requête de surveillances judiciaires, la déclaration de faillites ou la recherche des crédits coûteux, voire prohibitifs. La note réclame des mesures préventives immédiates et ultérieures. Comme mesures immédiates, la Chambre indique la nécessité pour l'État d'établir et de perfectionner une politique sortant le paysan — principal client de Lodz — de l'impasse dans laquelle il se trouve ; de favoriser les essais de cartellisation de l'industrie textile, de faciliter l'obtention des crédits documentaires et autres contre gage des marchandises, de créer un système de mesures facilitant l'exportation, précisément de négocier avec la Roumanie la réduction des droits d'entrée, de clôturer les traités de commerce avec la Chine, avec les États balkaniques et levantins, de normaliser les relations avec les États sud-américains et de l'Amérique centrale, de signer les conventions ferroviaires, particulièrement en ce qui concerne le transit pour la Chine et la Perse, de perfectionner le système de bonification des droits pour les matières colorantes facilitant ainsi l'exportation des tissus de qualité supérieure, de mettre en vigueur le système de bonification de l'impôt de circulation pour l'exportation, de faciliter la création d'un institut d'assurance des crédits d'exportation, de revoir le système général d'impôts, de faciliter au commerce textile lodzien l'obtention de crédits à court terme et à l'industrie l'obtention de crédits bon marché à long

terme. Comme mesures ultérieures pour assainir l'industrie lodzienne, la Chambre prie que le Gouvernement négocie le dédommagement des pertes subies par Lodz au cours de la guerre, qu'il soit procédé à la réforme fondamentale du régime des impôts, que les charges dites sociales soient réduites ; elle demande certaines réformes dans le domaine de l'administration judiciaire, aptes à assurer le cours normal des transactions, les intérêts des créanciers ; elle considère comme indispensable d'établir une politique de tarifs de chemins de fer, facilitant l'exportation des marchandises et l'importation des matières premières par la voie de mer, de pair avec la création de l'appareil nécessaire technique et économique ; elle constate la haute importance d'élever le niveau de l'instruction professionnelle.

En dépit des difficultés qu'à l'époque du memorandum, le pays entier traversait, le Gouvernement a pu réaliser une partie des demandes de l'industrie lodzienne. Mais la crise spéciale de Lodz, commencée fin 1929, se confondit bientôt dans la crise générale dont souffre à ce jour la Pologne et le monde entier et dont l'on ne voit pas encore la fin, ni l'issue, et le Gouvernement de la jeune République devait et doit jusqu'à aujourd'hui lutter avec des difficultés inouïes d'ordre général, en ne pouvant donner pour le moment satisfaction entière aux postulats lodziens, ni y vouer toute l'attention nécessaire.

Une grosse plaie, particulière à Lodz et apparue dernièrement, et qu'aussi bien les autorités que les industriels eux-mêmes combattent farouchement, mais avec un succès jusqu'ici incertain, est celle de l'industrie dite « anonyme », à savoir celle — de petit calibre, mais très nombreuse — qui, par application de méthodes variées, parvient à échapper au paiement des impôts. C'est l'homme invisible de Wells, suivant la définition pittoresque d'un publiciste polonais. Les industriels loyaux en souffrent de deux manières : en devant automatiquement supporter l'augmentation d'impôts dont l'industrie anonyme frustre l'État, et en devant lutter contre la concurrence même de l'industrie anonyme dont les produits reviennent illégalement meilleur marché que ceux de l'industrie normale.

Cette ville a cependant donné tant de symptômes de sa force vitale que, sans doute, elle surmontera la crise actuelle, bien que cette dernière soit une des plus fortes qu'il lui fût donné de vivre au cours du siècle mouvementé de son histoire. Et pour employer les mots d'un homme d'État belge, Jules Destrée, dits à Lausanne, à une autre occasion, cette ville a surmonté tant d'obstacles, tant de souffrances, elle a gagné tant de batailles, qu'elle montra qu'elle était digne de vivre.

Il est impossible, bien entendu, de prédire combien de temps durera la crise actuelle de Lodz, comme celles de la Pologne et du monde entier, dont la première n'est qu'un fragment. Les derniers rapports de la Banque polonaise d'Économie Nationale sont réconfortants, en constatant l'augmentation progressive de la production générale du pays, la réduction aussi, en comparaison avec les années passées, de la baisse saisonnière de la productivité et du chiffre d'affaires, l'intensification de l'occupation et l'augmentation du chiffre d'ouvriers employés, donc la

diminution du chiffre de chômeurs ; l'on relève l'augmentation des moyens de circulation des fonds, les banques ont abaissé le taux d'escompte pour les crédits à court terme, ne dépassant pas trois mois ; la production industrielle a une tendance générale à la hausse, particulièrement dans les industries sidérurgique et métallurgique, celle du bois ; par contre, l'extraction du charbon subit une petite baisse, mais son exportation augmenta encore en comparaison avec l'année dernière ; l'exportation des produits fabriqués à l'étranger a aussi augmenté ; quant à l'industrie, le mouvement d'affaires s'est intensifié surtout dans l'industrie cotonnière ; seule, malgré une certaine amélioration des prix des céréales, l'industrie agricole se trouve toujours très gênée.

Le rapport pour 1933 de l'« Union Centrale de l'Industrie Polonaise » (industrie lourde), dite « Leviathan », est aussi plutôt optimiste ; il constate qu'il existe beaucoup de symptômes qui, s'ils ne certifient pas l'amélioration de la situation, en tout cas témoignent que la crise n'empire plus et qu'au contraire elle a ralenti. Les difficultés d'exportation résultant du système du contingentement appliqué actuellement par de nombreux pays, ont été contrebalancées par la politique des compensations et de réglementation inaugurée par le Gouvernement ; la politique de paix de ce dernier fut corroborée par la stipulation d'une série de conventions et de pactes, créant une atmosphère de confiance, confiance basée également sur le soutien inébranlable de la monnaie stable. Et cet ensemble de mesures d'ordre économique, réalisées par le Gouvernement pour combattre la crise, cette « méthode évolutionniste se gardant bien d'expériences, aussi bien sur le terrain de la monnaie que sur le terrain social », a fait dire récemment au général Dr Górecki, président de la Banque de l'Économie Nationale, que le dernier hiver de crise est désormais derrière nous.

Dans son très intéressant rapport au sujet de la situation économique en Pologne au cours de 1933, M. le Vicomte Jacques Davignon, Ministre de Belgique en Pologne, écrit : « La production et la vente de produits de l'industrie textile ont été supérieures en 1933 aux résultats obtenus en 1932. Ceci est attribué notamment à la rationalisation pratiquée dans cette industrie et à la réduction des stocks existants, par suite d'une grève de plus d'un mois qui a éclaté à Lodz. »

Pour ce qui concerne plus particulièrement l'industrie de Lodz proprement dite, nul n'est plus compétent pour en exprimer l'avis autorisé que le général Dr Félix Maciszewski, président des Établissements Scheibler & Grohman et ex-vice-président de la Banque d'Économie Nationale. « C'est pour la première fois depuis une série d'années de crise », déclara le président Maciszewski, « qu'en 1933 la situation générale a accusé une certaine amélioration. Trois facteurs y contribuèrent : la chute du dollar, les fluctuations des prix du coton et la grève de quatre semaines dans l'industrie textile. La chute du dollar et les fluctuations des prix du coton favorisèrent une très importante réduction des obligations de l'industrie cotonnière, et plus particulièrement des filatures de coton. La grève dans l'industrie textile qui éclata au commencement de la saison de printemps-été, causa une grande réduction

des stocks dans les fabriques, de ces stocks qui influencèrent, pendant une longue période, défavorablement le niveau de prix. L'indice de l'amélioration dans l'après-grève a été la hausse des prix aussi bien des fils que des tissus. L'action des trois facteurs mentionnés se manifesta dans l'accroissement de la production et du débit. L'accroissement de la production se traduisit par le passage d'une série de fabriques au régime de travail de six jours entiers par semaine. Au cours de la saison de printemps-été, l'industrie cotonnière occupait presque 80 % de tous ses ouvriers, pendant six jours entiers de la semaine. Un facteur favorable pour l'accroissement de la production de l'industrie cotonnière grosse et moyenne fut la réduction de la concurrence de la part de l'industrie anonyme. Cette dernière devait subir, après la liquidation de la grève, les effets de l'entente collective en matière de la paye, ce qui réduisit sa capacité de concurrence. »

La Chambre d'Industrie et de Commerce de Lodz qui, de tout temps, a développé une activité intense, s'occupe actuellement, d'une manière toute particulière, dans le but de combattre dans la mesure du possible les effets de la crise mondiale pour l'industrie lodzienne, du problème important des compensations, problème qui dicta la nécessité de la création d'une « Commission inter-Chambres pour les affaires de la politique de compensation » à Varsovie. La Chambre de Lodz examine à la loupe tous les facteurs y inhérents. Ainsi elle se prononça le 7 mars 1934 négativement pour l'échange en compensation des produits lodziens contre les cotons nord-américains ; par contre, elle appuya l'éventualité de la compensation des fils de laine peignée contre le cacao ou les peaux du Brésil ; de même, pour ce qui concerne la compensation des produits textiles polonais contre les vins de Hongrie ; un autre problème qui retient l'attention de la Chambre, prenant en considération les difficultés de l'achat des cotons américains, est celui de la compensation des produits textiles contre une espèce des cotons persans « Alamdar », cultivés en Perse de graines nord-américaines ; pour le moment, les spécialistes étudient les conditions techniques de cette espèce de coton, nouvelle pour Lodz ; d'autres projets sur le terrain de compensation sont à l'étude auprès de la Chambre. Cette dernière continue en même temps l'étude pratique des débouchés ; ainsi, en 1932, son Directeur prit part à la mission commerciale au Maroc, en mai 1933 elle délégua son vice-directeur en Hollande, négocia avec le Sowpoltorg les possibilités du développement de l'exportation-importation avec la Russie des Soviets, envoya une délégation en Yougoslavie, étudia, avec le concours du consul actuel de Pologne à Bombay et l'Institut d'État pour l'Exportation, le marché des Indes Britanniques, développa une utile activité de propagande en Afrique occidentale britannique, en Perse, Turquie, s'intéressa à l'Afrique française équatoriale, etc., etc.

Mais l'analyse des phénomènes de la crise aiguë d'aujourd'hui, en l'espèce, dans ses rapports spéciaux avec l'industrie textile de Lodz, et des moyens d'assainissement, fournira un matériel des plus intéressants à l'œuvre du géographe-historien de demain.

CONCLUSION

Je viens de boucler la description du cycle séculaire de la vie, de l'évolution de cette ville étonnante, pleine de contrastes, qu'est Lodz, en remontant aussi, à travers les siècles, au berceau agricole du fameux centre textile polonais. En suivant le procès historique du Manchester polonais, j'ai étudié aussi, dans les éléments mêmes de son activité, ce curieux *homo oeconomicus* lodzien, à la force d'esprit, l'énergie, l'initiative duquel ce Manchester polonais doit son pain quotidien et sa renommée.

Depuis cinq ans, nous l'avons vu, Lodz prend sa part de la crise mondiale. Lodz s'en montre bien malheureuse, elle donne parfois des signes momentanés de découragement, de déséquilibre, même sur le terrain politique, mais elle se ressaisit et se ressaisira. N'est-elle pas gracieuse et caractéristique cette définition de la situation actuelle qui m'avait été donnée il n'y a pas longtemps par un Lodzien, né malicieux comme tous ses concitoyens : « Lodz, a-t-il dit, est en quelque sorte un Fakir : elle est enterrée et elle vit néanmoins ».

Notre génération a assisté, depuis surtout les vingt années dernières, à tant de surprises dans le domaine économique, nous avons vu les lois économiques tant de fois renversées, qu'il ne serait peut-être pas prudent d'établir des horoscopes.

Cependant, l'industrie de Lodz, étroitement liée à l'économie nationale, subira le sort de cette dernière. Et s'il est vrai, ce que les économistes de tous les pays démontrent, que la crise mondiale actuelle n'est qu'une crise de confiance mutuelle et qu'elle finira au moment où tous les intéressés, venant de tous les points du globe, se placeront sincèrement autour de la table verte et s'établiront en ce que je me permets d'appeler un clearing-house moral pour les affaires économiques du monde, il faut bien espérer que ce jour ne restera pas un simple mirage et que tôt ou tard il arrivera. Ce jour-là, Lodz, comme tous les facteurs importants de l'industrie mondiale, se retrouvera et trouvera bien son chemin.

Mais il semble que ce chemin, tout au moins pour une partie de sa production et encore peut-être la plus importante, n'est point seulement dans la renaissance de sa productivité, dans l'assainissement du volume d'absorption du pays et de la force d'exportation, mais aussi dans la réalisation de ses divers desiderata que nous avons examinés précédemment.

Un problème important à résoudre sera celui des matières premières. Nous avons vu combien Lodz dépendait et avant et après la guerre du marché mondial des cotons. Se trouvant dans l'endroit géographique,

absolument négatif quant à la production du coton, « cet enfant du soleil », suivant l'expression du ministre Gliwic, Lodz est esclave des États-Unis, de l'Égypte, des Indes, du Turkestan russe, de la Chine. Prenant en considération cette dépendance, cet esclavage dans de nombreux domaines de la vie économique, comme aussi le fait que, de par l'ensemble de ses conditions atmosphériques et édaphiques (sols), la Pologne est un pays essentiellement agricole, le Comité Économique près le Conseil polonais des Ministres vota le 19 mars 1932 une résolution en vertu de laquelle le remplacement des matières premières textiles, venant de l'étranger, par des matières premières nationales, représente un des plus importants problèmes économiques de la Pologne moderne. Ce Comité Économique se guidait surtout par le fait que l'exportation des produits agricoles devient de plus en plus difficile et que la réorganisation de l'agriculture polonaise de manière à pouvoir servir les besoins de l'industrie textile, serait une véritable corde de sauvetage pour l'agriculteur ; de même l'importation des matières premières des pays pour lesquels l'on ne peut pas trouver des produits d'exportation, rend la balance commerciale négative ; ainsi au cours des treize dernières années, la valeur des matières premières importées pour l'industrie textile, atteint six milliards de Zlotys, tandis qu'au cours de la même période, l'exportation polonaise dans les pays importateurs de ces matières, ne représente que la valeur de Zl. 1,748,743,000, soit la balance négative dépasse quatre milliards de Zlotys.

Cette grave préoccupation a dicté au Comité Économique la résolution mentionnée plus haut et en la votant, le Comité avait en vue de favoriser le développement de la production du lin, ainsi que des moyens techniques propres à remplacer, dans l'industrie textile, du coton par du lin et, en partie, par du chanvre. Les spécialistes, tout en ne prétendant pas à pouvoir supprimer entièrement le coton, affirment cependant que 80 % de la consommation polonaise dans le domaine des matières premières textiles, peut être couvert par du lin et du chanvre. Si cela est vrai, en nous rappelant que le premier brevet pour l'exploitation chimique de la fibre de lin fut pris en Angleterre en 1747, tandis que l'exploitation mécanique du coton n'a été inaugurée qu'en 1775, en nous rappelant aussi qu'au commencement du XIX^e siècle, l'industrie textile mondiale était consacrée pour 78 % à la laine, 18 % au lin et 4 % au coton, et qu'à la suite de l'invention par Whitney du moulin mécanique permettant de séparer la fibre de la graine, le rapport s'est radicalement modifié, de sorte qu'au commencement du XX^e siècle, le coton occupe de loin la première place avec 74 %, la laine avec 20 % et le lin avec 6 %, il faudra bien convenir avec le philosophe que l'histoire se répète ou, tout au moins, que les valeurs sont prédestinées à l'intercirculation : en 1827, avec l'arrivée à Lodz du fabricant Kopisch, il semblait que l'avenir devait réserver une splendeur particulière à l'industrie du lin.

Dans une étude extrêmement intéressante et que je regrette seulement que les cadres de la présente note ne me permettent pas de citer *in-extenso*, ni même de résumer amplement, le prof. Wl. Bratkowski démontre comment, malgré toutes les difficultés d'ordre technique, le lin

est destiné à reprendre la place dont le coton l'a dépossédé. Il explique pourquoi, pour des raisons d'espèce technologique et donc des frais de transformation, le lin donnant, même à présent, un rendement par hectare en Belgique 4 fois, en Pologne 2 fois supérieur au coton américain, et représentant, avant la guerre, 60 % de la valeur du coton, les tissus de lin sont néanmoins sensiblement plus chers que les tissus de coton : les frais de transformation du lin sont trois fois supérieurs à ceux du coton ; en outre, les qualités des lins produits en Europe, ne se prêtent pas à la production des tissus fins ; par contre, les produits du lin sont plus durables et beaux. Les technologues travaillent dont intensément, en éliminant la colle de la fibre, à rendre les tissus suffisamment fins et à réduire les frais de transformation ; déjà Napoléon I^{er}, désirant donner un coup de grâce à l'économie anglaise qui puisait ses forces dans l'industrie textile, fraîchement mécanisée, a mis au concours le problème de la mécanisation de la transformation du lin, mais la solution réalisée par Philippe de Girard¹ s'est démontrée absolument insuffisante ; plus tard, les fameux physiciens Gay-Lussac et Berthelot s'en occupèrent sans le résoudre ; avant même la guerre mondiale, le Polonais Nowicki et le Russe Cheveline y consacrèrent énormément d'énergie ; pendant la guerre, les Allemands, ces champions de l'Ersatz, trouvèrent moyen de travailler le lin, de compte à demi avec le coton, sur les machines textiles à coton ; après la guerre, ce système est particulièrement appliqué en Allemagne et aussi en Russie des Soviets, où l'étude du problème est poursuivie avec des soins spéciaux. Le prof. Bratkowski explique ensuite qu'en Pologne cinq ingénieurs s'occupent de ce problème de la « cotonisation » du lin et croit savoir que les résultats de leur étude, quoique jusqu'ici purement de laboratoire, sont néanmoins réconfortants, à savoir il existe la possibilité du filage cotonisé du lin et du chanvre, sur les machines textiles à coton, sans mélange du coton.

Toutefois, ce dessein, constate le prof. Bratkowski, ne pourra se réaliser qu'après de longues et difficiles expériences et cela seulement par la création d'un « Institut Scientifique Textile », dont le but unique serait de chercher méthodiquement des bases techniques pour transformer l'industrie textile polonaise. en la faisant se servir uniquement des matières premières nationales, pour soutenir l'existence de l'agriculture polonaise.²

¹ L'on se souviendra que, ruiné par la chute de l'Empire et sous Louis XVIII, de Girard fut appelé en Pologne et installa dès 1825 à Marymont, près de Varsovie, la première filature mécanique en Pologne, qu'il fit transporter en 1833 à Zyrardow (pron. à peu près Girardow), au Palatinat de Varsovie, ville ainsi nommée en son honneur et qui représente, jusqu'à ce jour, le centre principal de l'industrie linière polonaise.

² La Pologne est un des plus importants pays producteurs de lin en Europe, où la culture occupe une superficie de plus de 100,000 hectares, surtout dans les palatinats du Nord et de l'Est et celui de Varsovie.

Wilno est le centre d'études particulières consacrées au problème du lin. L'« Association du lin » de cette ville y créa en 1930 une Station Expérimentale Centrale du Lin dont les travaux sont déjà très importants. Récemment, cette active Association organisa à Varsovie, à la Vallée Suisse, une Exposition-Foire « Le Lin Polonais », extrêmement intéressante.

Comme je l'ai dit plus haut, le centre principal de l'industrie textile linière en Pologne se trouve à Zyrardow. L'entreprise lodzienne Scheibler & Grohman exploite avec succès sa filiale linière à Krosno (en Petite-Pologne, palatinat de Leopol).

Le XX^e siècle nous a habitués, dans le domaine des inventions, à de telles évolutions, voire miracles, que nous ne serons guère surpris si l'avenir rapproché nous réserve la solution du problème. Cette dernière aurait, il est clair, des conséquences incalculables non seulement pour la Pologne, mais pour le monde entier. L'industrie lodzienne, ce jour-là, ne se trouverait pas prise au dépourvu et avec sa capacité d'adaptation, elle se transformerait, elle aussi, même si c'était un treizième travail d'Hercule, plus rapidement peut-être que n'importe quel autre centre textile du monde. D'ailleurs, certaines entreprises importantes comme la Scheibler & Grohman exploitent partiellement du lin, même aujourd'hui; d'autres, comme la Manufacture de Widzew, la plus moderne de Lodz, ont déjà aujourd'hui, si nous ne nous trompons, dans leur programme, le passage, tôt ou tard, au moins partiellement au régime du lin. Bien plus, avec son esprit entreprenant et pratique, le Lodzien qui, de tout temps et au milieu des plus grandes difficultés, entendait se trouver à l'avant-garde de la civilisation dynamique, aussitôt qu'il sera persuadé que l'emploi du lin sur des machines à coton, sort du domaine de la chimère, se mettra, sans doute, à la tête du mouvement, et alors, une fois de plus, il méritera bien de la patrie.

SOURCES CONSULTÉES

EN POLONAIS

- BAJER Inż., Karol. *Zarys uprzemysłowienia Województwa Łódzkiego* (Esquisse de l'industrialisation du Palatinat de Lodz). Warszawa (Varsovie), 1928.
- Bank Gospodarstwa Krajowego* (Banque de l'Économie Nationale). Rapports mensuels.
- Bank Gospodarstwa Krajowego, Warszawa. Sprawozdanie za rok 1933* (Banque de l'Économie Nationale, Varsovie. Compte rendu pour 1933).
- Codzienna Gazeta Handlowa* 11-13 listopada 1933 (Gazette Quotidienne de Commerce 11-13 novembre 1933) :
- SZREDNICKI, W. *Przemysł Włókienniczy w Polsce Odrodzonej* (L'Industrie textile dans la Pologne Ressuscitée).
- Codzienna Gazeta Handlowa* (Gazette Quotidienne de Commerce) du 19 mai 1934 :
- BRATKOWSKI Prof., Wł. *Walka lnu z bawełną* (La lutte du lin avec le coton).
- JAGMIN D^r, J. *Zagadnienia bezrobocia a len* (Le problème du chômage et le lin).
- Codzienna Gazeta Handlowa* (Gazette Quotidienne de Commerce) du 24 mai 1934 :
- Walka z przemysłem anonimowym* (La lutte avec l'industrie anonyme).
- Express Poranny* (Express du Matin, quotidien) du 16 avril 1934, article : « *Skąd ta niechęć do Łodzi* » ? (D'où vient cette aversion pour Lodz ?).
- FLATT, Oskar. *Opis Miasta Łodzi* (La description de la Ville de Lodz). Warszawa, 1853.
- Gazeta Polska* (Gazette polonaise) du 11 novembre 1933 : *Gospodarstwo polskie w 1918-1933* (Économie polonaise en 1918-1933).
- Giewont* (Le Giewont, revue). N^o 3, janvier-mars 1928. Łódź-Warszawa. Articles et documents de C. B. ALEKSANDROWICZ, M. BARCINSKI, St. BORAWSKI, A. B. CYPY, L. KIRKIEN, A. KOWALEWSKI-SIEDLECKI, E. KRASUSKI, Z. LORENTZ, Z. MANIUSIUS, Cz. OLTASZEWSKI, E. ROSSET, A. RZEWSKI, M. SOLANSKI.
- GLIWIC, Hipolit. *Podstawy ekonomiki światowej* (Les bases de l'économie mondiale). Warszawa, 1926.
- HERTZ, Mieczysław. *Łódź w czasie wielkiej wojny* (Lodz au cours de la grande guerre). Łódź, 1933.
- Izba Przemysłowo-Handlowa w Łodzi* (La Chambre de l'Industrie et du Commerce de Lodz). *Kryzys włókiennictwa łódzkiego, jego przyczyny i środki zaradcze* (La crise de l'industrie textile lodzienne, ses causes et les moyens pour y remédier). Łódź, 1929.
- KARCZEWSKI, Stanisław. *Geografia Polski* (La Géographie de la Pologne). Warszawa, 1930.
- KOLTONSKI, Mieczysław. *Rozwój włókiennictwa polskiego* (L'Évolution de l'industrie textile polonaise). Poznań, 1929.
- Kurjer Poranny* (Courrier du Matin, quotidien) :
- TILLINGER Ing., T. *Za 200 lat nie uregulujemy Wisły* (Dans 200 ans la Vistule ne sera pas encore réglée).
- Kurjer Poranny* (Courrier du Matin) des 13, 14, 15, 16 et 18 février 1934 :
- PACIORKOWSKI, E., Łódź — miasto zlej doli (Lodz, ville de mauvais destin), série d'articles.

- Kurjer Warszawski* (Courrier de Varsovie, quotidien) du 15 mai 1934.
- « *Len Polski* », Przewodnik po Wystawie-Targu w Dolinie Szwajcarskiej w Warszawie, 19 maj-10 czerwiec 1934 « *Le Lin polonais* », guide de l'Exposition-Foire à la Vallée Suisse à Varsovie, les 19 mai-10 juin 1934.
- Nasz Przegląd* (Notre Revue, quotidien), numéro spécial du 11 février 1934, consacré à Lodz. Articles de E. BARUCHIN, R. GEYER, E. ROSSET, A. RZEWSKI, D^r A. TARTAKOWER, J. UGER. Interviews avec le général D^r F. MACISZEWSKI et l'Ing. Z. BAJER. Poésies « Lodz » de Julian TUWIM.
- Polska Gospodarcza* (La Pologne économique, revue hebdomadaire).
- Przegląd Gospodarczy, Organ Centralnego Związku Przemysłu Polskiego* (Revue Économique, organe de l'Union Centrale de l'Industrie polonaise). Nombreux articles, particulièrement le Cahier 11 du 1^{er} juin 1934, contenant les rapports de l'Union sur l'activité en 1933.
- Przemysł i Handel 1918-1928* (Industrie et Commerce 1918-1928), le 11 novembre 1928, Warszawa :
- BARCINSKI D^r, Marcei. *Przemysł Włókienniczy w procesie zespalania się polskiego gospodarstwa narodowego* (L'Industrie textile dans le procès de l'unification de l'économie nationale polonaise).
- PROKOPOWICZ Ing., M. *Wewnętrzne drogi wodne* (Les voies navigables intérieures).
- TURSKI, Marjan. *Zadania i możliwości eksportu polskiego* (Les problèmes et les possibilités de l'exportation polonaise).
- Republika* (La République, quotidien de Lodz). Nombreux articles dans la section *Kurjer Handlowo-Przemysłowy łódzkiego okręgu włókienniczego* (Courrier commercial et industriel de la région textile de Lodz).
- Rocznik Handlu Zagranicznego Rzeczypospolitej Polskiej, 1933* (L'annuaire du Commerce Extérieur de la République polonaise, 1933).
- Rocznik informacyjny o spółkach akcyjnych w Polsce 1929* (Informateur annuel sur les sociétés anonymes en Pologne). Warszawa, 1929 (en polonais et en français) : RZEPECKI, Borys. *Przemysł włókienniczy* (L'Industrie textile).
- Rocznik Łódzki poświęcony historii Łodzi i okolicy* (Annuaire de Lodz consacré à l'industrie de Lodz et de sa région), édition des Archives de Vieux Actes de la Ville de Lodz, sous la rédaction du Prof. J. Raciborski. Tome I^{er}, 1928, travaux de MM. :
- KOCHANOWSKI Prof. D^r, Jan. *Przedmowa* (Avant-Propos).
- HANDELSMANN Prof. D^r, Marcei. *Zamiast programu badań* (Au lieu d'un programme de recherches).
- SIEMIŃSKI D^r, Józef. *Zródła archiwalne do historii Łodzi* (Les sources d'archives pour l'histoire de Lodz).
- STEBELSKI, Adam. *Archiwalja łódzkie z okresu rządów pruskich 1793-1807* (Les archives touchant Lodz de l'époque du régime prussien 1793-1807).
- KONARSKI D^r, Kazimierz. *Archiwalja łódzkie w Państwowym Archiwum Akt Dawnych w Warszawie* (Les archives touchant Lodz, dans les Archives de Vieux Actes de Varsovie).
- ARNOLD D^r, Stanisław. *Stosunki gospodarczo-społeczne w okolicach Łodzi we wczesnem średniowieczu* (Les conditions économiques et sociales de la région lodzienne dans le profond moyen âge).
- BARUCH, Maksymiljan. *Nazwa Łodzi* (Le nom de Lodz).
- KONARSKI D^r, Kazimierz. *Stanisław Staszic w Łodzi w roku 1825* (Stanislaw Staszic à Lodz en 1825).
- LITWIN, Józef. *Łódzkie surogaty monety zdawkowej z okresu powstania styczniowego* (Les succédanés lodziens du billon à l'époque de l'insurrection de janvier 1863).
- ROSSET, Edward. *Łódź w latach 1860-1870* (Lodz en 1860-1870).
Même édition. Tome II, 1931, travaux de MM. :
- ZAND D^r, Andrzej. *Łódź rolnicza 1332-1793* (Lodz agricole de 1332-1793).
- STASZEWSKI, Janusz. *Początki przemysłu lnianego w Łodzi* (Les origines de l'industrie linière à Lodz).

- LITWIN Józef. *Administracja m. Łodzi jako przedsiębiorca włókienniczy w pierwszej, połowie XIX stulecia* (L'Administration de Lodz comme l'entrepreneur textile dans la première moitié du XIX^e s.).
Même édition. Tome III, 1933, travaux de MM. :
- PARCZEWSKI Prof. Dr, Alfons. *O genezie nazwy Łodzi* (La genèse du nom de Lodz)
- RACIBORSKI Prof., Józef. *Godło i pieczęcie Łodzi* (Le symbole et les sceaux de Lodz).
- REMBIELIŃSKI Dr, Robert. *Rajmond Rembieliński, budowniczy Łodzi przemysłowej* (Raymond Rembielinski, le constructeur de Lodz industrielle).
- FRIEDMAN Dr, Filip. *Początki przemysłu w Łodzi 1823-1830* (Les origines de l'industrie à Lodz 1823-1830).
- KOMAR, Mieczysław. *Powstanie i rozwój zakładów przemysłowych Ludwika Geyera* (Les origines et l'évolution des entreprises industrielles de Louis Geyer).
- ROSSET, Edward. *Łódź, miasto pracy* (Lodz, ville de travail). Łódź, 1929.
- Rzut oka na polski przemysł włókienniczy* (Coup d'œil sur l'industrie textile polonaise). Warszawa, 1927.
- Śprawozdania Izby Przemysłowo-Handlowej w Łodzi za rok 1931, 1932, 1933* (Rapports de la Chambre de l'Industrie et de Commerce de Lodz pour les années 1931, 1932 et 1933). Lodz, 1932, 1933, 1934.
- Świat* (Le Monde, revue polonaise), N^o 22, 1934.
- Wielka Ilustrowana Encyklopedia Powszechna* (Grande Encyclopédie Universelle Illustrée) de Gutenberg, Cracovie, particulièrement le tome IX, mot « Łódź », et le tome XIII consacré à la Pologne.

EN FRANCAIS

- Bank Handlowy w Warszawie S. A.* (Banque de Commerce à Varsovie S. A.). Bulletins mensuels.
- Chronique économique et financière belgo-polonaise* du 27 mai 1931 :
DAVIGNON Vicomte, Jacques. *La situation économique en Pologne au cours de l'année 1933.*
- L'Écho de Varsovie* du 5 mai 1934 :
LUBIŃSKI, Léon. *Fileuses d'autrefois et d'aujourd'hui en Pologne.*
- GÓRECKI Dr, Roman. *La Pologne nouvelle.* Varsovie 1931.
- L'Illustration économique et financière*, supplément au numéro du 27 octobre 1928 :
BARCINSKI Dr Marcel. *L'industrie textile en Pologne.*
Larousse du XX^e siècle.

EN ALLEMAND

- FUCHS Dr, Edmund. *Die polnische Textil-Industrie.* Poznań, 1928.
- Lodzer Zeitung*, XXV Jubiläum, 1888.
- Lodzer Zeitung*, 50. Jubiläumsschrift 1863-1913.

GÉOGRAPHES ET GÉOGRAPHIE EN POLOGNE

1954

PAR

CHARLES BIERMANN

Le Congrès international de Géographie, qui vient de se tenir à Varsovie (23-31 août 1934), a eu le plus grand succès. Tout d'abord, il a réuni un très grand nombre de participants ; il a été en effet délivré 847 cartes de membres, auxquelles il faut ajouter celles des dames des congressistes, soit au total plus de 900. Évidemment le plus fort contingent fut comme d'habitude fourni par les nationaux, soit par les Polonais, qui avaient d'autant plus de mérite d'être nombreux que, dans leur propre pays, et malgré la présence du polonais parmi les langues officielles, ils furent obligés de se servir et d'entendre uniquement des langues étrangères. La députation française le cédait cependant de très peu à celle de Pologne, car elle comptait plus de cent personnes, preuve de l'intérêt que la France porte à ses amis de l'Est. Grâce à quoi, et à la prédilection que les Slaves ont pour cette langue, le français fut sans doute l'idiome le plus employé au Congrès de Varsovie. Ensuite venaient les délégations anglaises et allemandes, de moitié plus petites, puis celles de l'Italie, de la Belgique et des États-Unis, celle-ci réduite par la chute du dollar. Les Italiens, par leur nombre et par l'abondance de leurs travaux, réussirent à rendre effective la reconnaissance de leur langue comme officielle. Trente-sept autres pays étaient encore représentés, soit tous les pays d'Europe, sauf l'Autriche, et plusieurs pays d'outre-mer, comme l'Égypte, le Japon, le Canada, le Brésil, etc. De Suisse étaient venues cinq personnes : les deux délégués du gouvernement fédéral, M. le lieut.-col. Schneider, directeur du Service topographique fédéral, à Berne, et M. Paul Vosseler, président central de l'Association des Sociétés suisses de géographie, à Bâle, les professeurs de géographie de l'Université de Zurich, M. Wehrli, et de l'École polytechnique fédérale, M. Lehmann, enfin le soussigné.

Le fait remarqué a été la rentrée des savants allemands. Il ne me paraît pas utile de revenir sur les circonstances qui avaient entraîné

leur abstention pendant les Congrès précédents. Toujours est-il qu'on espérait les revoir à chacune des réunions trisannuelles, qu'on escomptait leur retour, et que dans ce but on avait renvoyé à plus tard l'invitation de la Pologne à tenir un Congrès à Varsovie : on craignait que le dissentiment existant entre les deux pays à propos du « corridor » polonais et d'autres questions territoriales ne fût une raison de plus pour écarter leur venue. Et il s'est trouvé que celle-ci s'est faite justement à Varsovie.¹ Il est vrai qu'Allemagne et Pologne sont présentement en bons rapports. Cependant c'est aux efforts du président actuel de l'Union Géographique Internationale, M. I. Bowman, de New-York, que nous devons le retour des Allemands dans nos rencontres internationales. Regrettons seulement que, parmi leurs délégués, nous n'ayons pas retrouvé quelques-uns des plus illustres parmi les géographes allemands, les Penck, que nous avons vu aux Congrès de Genève (1908) et de Rome (1913), les Hettner, les Philipson, qui sont entourés de l'estime universelle. Le chef de la délégation allemande était M. L. Mecking, président du Comité Central des Géographes allemands. Ils ont immédiatement pris part à l'activité du Congrès.

Celle-ci a débuté le jeudi 23 août par une séance solennelle tenue dans le grand hall de l'École Polytechnique en la présence du Président de la République polonaise, M. Ignacy Moscicki. La séance fut ouverte par M. I. Bowman et par le ministre polonais de l'Instruction publique, M. W. Jędrzejewicz, lequel fut le seul Polonais, dans tout le Congrès, à employer publiquement sa langue maternelle. Sept représentants de pays étrangers prirent la parole, puis, très acclamé, le prof. E. Romer, président du Comité d'organisation et l'âme du Congrès.

Le travail a commencé le vendredi 24 août pour se continuer sans interruption, le dimanche excepté, jusqu'au jeudi 30 août. Les séances étaient organisées par sections ; il y en avait deux chaque jour, de 9 h. à midi et de 15 h. à 18 h. Elles étaient suivies, à 18 h. d'une séance d'intérêt général, à quoi succédaient, à 20 h. ou 21 h. des réceptions ou des soirées d'agrément. On voit que les journées étaient chargées.

Dans le programme des travaux sont annoncées plus de 300 communications, 220 ont été présentées dans un recueil de « Résumés » distribué aux congressistes ; un bon nombre n'ont pas été faites, soit que les auteurs ne fussent pas en personne au Congrès, soit que, ce qui a été sans doute le cas pour plusieurs Polonais, le Comité ait renoncé à leur contribution pour alléger les séances. Les Polonais sont arrivés en effet avec près de cent communications ou rapports ; sur certaines questions, ils semblaient comme mobilisés en masse, comme d'ailleurs apparaissaient les Italiens avec la question des terrasses pliocènes et pleistocènes et celle de la localisation des industries. Les Français se sont montrés également actifs, en particulier au sujet des surfaces d'érosion. Trente pays ont ainsi fourni une contribution scientifique au Congrès. La Suisse avait annoncé cinq travaux, dont deux sont tombés par suite de l'ab-

¹ En même temps que l'Allemagne, le Canada et Dantzig ont été admis dans l'Union Géographique Internationale.

sence de leurs auteurs, deux furent dus aux délégués officiels, et cela conformément au vœu exprimé par le Comité Central des Sociétés de Géographie, la dernière par le soussigné.

Comme on voit, on a beaucoup travaillé au Congrès de Varsovie, et l'on peut ajouter qu'en somme on a bien travaillé, et cela grâce à une bonne organisation. Dans les Congrès d'autrefois parlait qui voulait et sur n'importe quel sujet. Cette sorte d'anarchie donnait lieu à un piétinement sur place. Peu à peu on a compris la nécessité de sérier les questions. L'étude de certaines a été confiée à des commissions, d'autres ont été proposées aux recherches individuelles. Les fantaisies personnelles ont été laissées de côté. Le Congrès de Varsovie a témoigné d'un grand progrès à cet égard. Il y a encore cependant des améliorations possibles. Les savants ne sont pas renseignés assez, ni assez tôt sur les questions à étudier et qui demandent souvent plusieurs années de recherches. Un programme de travail devrait leur être adressé avant toute autre démarche par le Comité d'organisation du futur Congrès, avant même les invitations. Les questions à traiter seraient peu nombreuses, mais elles ne retiendraient l'attention des sections que pendant deux ou trois sessions au plus ; on passerait ensuite à d'autres. Quitte aux pays où ces questions ne paraîtraient pas encore assez claires à en continuer l'étude dans leurs Congrès nationaux. Un second vœu est que plus de place soit réservée à la discussion. Tout d'abord, il n'est pas indispensable que la communication soit donnée oralement dans toute l'étendue qu'elle aura en impression. On pourrait dire même qu'on peut se contenter, pour la séance, du résumé qui met en valeur les points principaux avancés. Ce résumé étant imprimé et distribué aux assistants au début du Congrès, on se demande si l'on ne pourrait même se passer de le relire : le président de la séance rappellerait quelles sont les positions prises et inviterait immédiatement à la discussion. Il s'agirait dans ce cas surtout de sujets d'intérêt général. Quant aux questions d'intérêt plus réduit, elles seraient l'objet de rapports présentés par les Comités nationaux à des séances spéciales.

Vu l'étendue du domaine géographique, les travaux sont répartis en un certain nombre de sections. L'usage s'est établi depuis assez longtemps de réduire le plus possible ce nombre. On n'en compte plus guère que 5 ou 6. Quatre d'entre elles ont une certaine stabilité. La I^{re} section s'occupe de la représentation cartographique du globe et elle réunit les chefs des Services géographiques et topographiques des divers pays du monde. La II^{me} section est consacrée à l'étude de la géographie physique ; il s'y rattachait, à Varsovie, la géographie biologique, qui est en général constituée en section à part ; ce fut, croyons-nous, une erreur. La section de géographie humaine vient ensuite ; elle portait donc à Varsovie le numéro III. On trouve toujours également une section de Géographie historique et d'histoire de la Géographie. A Varsovie, c'était la section IV, qui s'intéressa également à la préhistoire. Le Congrès de Varsovie avait deux autres sections : l'une de didactique et de méthodologie, sur le modèle du Congrès de Paris (section VI), et l'autre (section V), consacrée au « Paysage géographique ». Cette dernière paraît

bien inutile ; elle n'a attiré qu'une dizaine de communications ; à lire celles dont des résumés ont été publiés, il semble qu'on aurait pu les répartir aisément entre les sections I, II et III.

Les sections travaillant simultanément, il n'était pas possible d'assister à toutes leurs séances ; on ne pourra donc donner ici qu'un aperçu incomplet de leur activité.

Ce sont les trois premières sections qui ont été le plus fréquentées.

Dans la première, je signalerai les rapports faits par les services des Instituts géographiques militaires des pays appartenant à l'Union Géographique Internationale et réunis dans un carton, divers rapports sur des œuvres cartographiques non officielles, comme l'Atlas Stieler, les cartes et atlas du Touring Club Italien, l'Atlas de France présenté par M. de Martonne, les cartes de population, par le système des points et des sphères, préconisées par M. Söderlund, les rapports de la Commission de photo-topographie aérienne, d'où il appert que l'emploi de la photogrammétrie aérienne ne donne pas encore des résultats entièrement satisfaisants, soit au point de vue du prix, soit à celui de la précision, mais qu'il semble, pour cette dernière raison, convenir surtout au levé des cartes dites « de reconnaissance » des pays neufs. Le chef du Service topographique fédéral, M. Ch. Schneider, a présenté une étude intéressante sur la figuration du rocher dans les nouvelles cartes suisses. Celle-ci aura pour base les isohypses obtenues par les procédés stéréo-autogrammétriques ; toutefois cette méthode de précision n'est applicable qu'à la carte à 1 : 25 000, tandis que celle à 1 : 50 000, à cause de son échelle plus petite, devra se contenter du figuré en hachures employé jusqu'ici dans la carte Siegfried. La carte à 1 : 25 000, établie par réduction des plans cadastraux à 1 : 5 000 et à 1 : 10 000, portera des courbes de niveau à l'équidistance de 10 m., comme la carte Siegfried actuelle de la même échelle. Cette équidistance ne peut se conserver dans le rocher, où les courbes risqueraient, dans les régions très déclives, verticales ou même en surplomb, de chevaucher, ou en tout cas, de se rapprocher à tel point qu'elles ne seraient plus distinctes. Le Service topographique fédéral envisage, malgré les inconvénients qu'il ne se dissimule pas, d'adopter dans le rocher une équidistance double, c'est-à-dire de 20 m., de celle des régions cultivables ; d'ailleurs les courbes seront de couleur diverse suivant le terrain, grises dans le rocher, bleues sur le glacier, bistres ailleurs. C'est sur ce fond d'isohypses que sera porté le dessin proprement dit des formes du terrain par le moyen de lignes et de traits, et cela sans gêner la lecture des altitudes. Enfin un estompage également gris relèvera le relief. La carte sera publiée en deux éditions : l'une en 6 couleurs, l'autre en 4, sans l'estompage, ni le vert des forêts et des vergers. Un fragment de la carte à 1 : 25 000 a été présenté par M. le directeur Schneider sous les deux formes. Il me paraît regrettable que dans l'édition complète ou normale, l'éclairage adopté pour l'estompage soit de nouveau celui du Nord-Ouest, dont les géographes ont déjà relevé le caractère artificiel. Puisqu'on prépare une carte d'une telle précision, que ne la met-on pas mieux en concordance avec la na-

ture, que ne fait-on pas coïncider les surfaces éclairées avec celles qui reçoivent les rayons du soleil ?

La II^e section a entendu les nombreux rapports des commissions qui s'y rattachent : celle des surfaces d'érosion, où l'événement sensationnel a été la présentation de la carte du prof. H. Baulig, de Strasbourg, relative au Plateau central de la France, celle des terrasses pliocènes et pleistocènes, où les Français, à côté des Italiens, fournirent une abondante contribution, celle de l'étude du peuplement végétal et animal dans les montagnes, née à la section de Biogéographie du Congrès de Cambridge et qui émit le vœu du rétablissement de cette section dans les Congrès ultérieurs, celle enfin pour l'étude des variations climatiques, spécialement pendant la période historique. Plusieurs des présidents de ces commissions constatèrent la difficulté de se réunir dans les intervalles des Congrès, ce qui ne doit certes pas encourager à la multiplication de ces organismes.

Les questions qui avaient été mises à l'ordre du jour de cette section étaient relatives aux formes du quaternaire — comme on pouvait s'y attendre en Pologne, dont tant d'aspects remontent à cette période, il y eut des contributions venues de tous les coins du pays — puis aux formes des régions arctiques, enfin à celles des côtes, où des recherches méthodiques ont été entreprises à l'Université de Pise sous la direction du prof. A. R. Toniolo. Enfin, pour ceux qui s'intéressent à d'autres faits que ceux de la morphologie, on discuta aussi de la classification des climats, ainsi qu'à celle des rivières d'après leur coefficient d'écoulement. A propos des climats, deux tendances s'affrontèrent, celle qui veut les définir uniquement par leurs caractères météorologiques et celle qui pense trouver dans la biologie et en particulier dans la végétation une sorte de symbole des complexes climatiques.

La Section III, Géographie humaine, a tenu, comme la précédente, dix séances, toutes très chargées. Celles de l'après-midi ont été, sauf une, consacrées aux commissions. La commission de l'habitat rural a suscité, comme à Cambridge et à Paris, un grand nombre de travaux. Le plus grand succès a été sans doute aux cartes de l'habitat rural en Pologne, présentées par M. St. Pawlowski, prof. à l'Université de Poznań, et par son adjoint M. J. Czekalski. C'est un travail immense et d'ailleurs établi sur une tout autre base que la carte de M^{lle} M. Lefèvre, par exemple, et les cartes qui s'en sont inspirées. Les auteurs ont divisé le territoire polonais en trapèzes délimités par les méridiens et parallèles et d'une largeur de 150 m., valeur adoptée comme limite minimum de la dispersion. Sur trois cartes différentes, ils ont porté dans chacun de ces trapèzes, des couleurs correspondant d'abord à la proportion d'établissements humains concentrés, par rapport au total des établissements, puis au pour cent d'établissements agglomérés, dispersés ou mixtes, enfin, pour tenir compte de la densité, des cercles plus ou moins grands et coloriés comme ci-dessus. Ces cartes ont donc délibérément laissé de côté la base communale proposée par M. A. Demangeon pour profiter des renseignements fournis par la statistique, base dont M. Allix a signalé certains inconvénients. MM. Tulippe et Cholley ont apporté des

cartes, que le premier a qualifiées de morphologiques, et qui représentent, par des signes convenus, les maisons d'une région donnée, suivant leur forme, le nombre de gens qu'elles abritent et le genre de vie des habitants. M. Tulippe a, en outre, étudié avec divers collaborateurs un certain nombre d'exploitations agricoles dans leur forme et dans leur évolution et il a proposé qu'on s'attachât dorénavant davantage aux faits de l'économie rurale, comme expliquant, en partie tout au moins, l'habitat rural. Ainsi les tendances réalistes et les tendances mathématiques ont été tour à tour exprimées.

Les travaux de la commission pour l'étude de la surpopulation étaient, peut-on dire, d'actualité, car qu'est-ce que le chômage, sinon du surpeuplement, qui surpasse les nécessités de la main-d'œuvre en un certain moment. On a vu, à la séance qui y était consacrée, un geste élégant : le président lui-même de l'Union Géographique Internationale, M. Bowman, est venu y résumer, en anglais, le travail de M. Odauti, un Japonais qui ne possédait pas nos langues occidentales.

Le même M. Bowman a fait, pour son compte, une communication du plus haut intérêt à propos des études de « land-use », c'est-à-dire d'occupation et d'utilisation du sol. Il a constaté que la colonisation aux États-Unis s'est avancée sans discernement dans des régions, celles de l'Extrême-Ouest, qui ne s'y prêtaient pas et dont il faut maintenant se retirer. Mais si l'avance a été inconsidérée, on comprend que le recul doive être raisonné. Quels sont les points qu'il faut abandonner et ceux où l'on peut rester à la rigueur ? Où doit-on transporter ceux dont la position est devenue précaire ? C'est ici que les géographes se trouvent placés devant une belle tâche, puisque leurs recherches peuvent avoir un résultat pratique. On s'occupe d'abord d'analyser le climat, de manière à pouvoir dresser des « cartes de risques » (on sait que l'Extrême-Ouest souffre particulièrement de la sécheresse). Mais il s'agira aussi d'étudier les sols, la végétation, les eaux au point de vue des possibilités agricoles, qu'on mettra d'autre part en rapport avec les ressources minérales. Ainsi il ne s'agit plus de conquérir l'espace et de l'adapter aux besoins de l'occupant, il faut se résigner à s'adapter soi-même à une base plus réduite. Les États-Unis ne sont plus le pays des « possibilités illimitées », comme les avait appelés un géographe allemand du début de ce siècle, des limites sont opposées à leurs habitants, et plus étroites qu'ils ne comptaient. En trois quarts de siècle, par une économie qui se croyait scientifique, mais que l'on pouvait facilement reconnaître comme destructive, les États-Unis ont diminué leur patrimoine, qu'il leur faut maintenant reconstituer. Et M. I. Bowman d'ajouter que jusqu'ici, dans les collèges et les universités américains, on prenait en Chine les exemples de dénudation du sol ; on pourra dorénavant les prendre aux États-Unis mêmes.

Diverses questions étaient encore proposées aux congressistes, d'intérêt d'ailleurs très variable ; ainsi celle de la localisation des industries, traitée déjà au Congrès de Paris. Les géographes se placent à ce sujet à un tout autre point de vue que les économistes, à celui des réalités, et ils sont bien forcés de reconnaître que si une industrie repose le plus

souvent sur un élément général, comme la présence de la matière première, ou celle de la main-d'œuvre, ou encore la proximité des consommateurs, en revanche la localisation, comme aussi la spécialisation, dépendent plus encore de facteurs purement personnels. C'est le cas surtout des industries modernes, qui utilisent tant de matériaux et travaillent pour tant de débouchés, que ce qui leur importe, c'est uniquement la facilité des transports. Une nouvelle localisation s'est introduite depuis un demi-siècle, déterminée par la présence des barrières douanières ; les entreprises étrangères établissent dans les régions frontières des succursales qui n'ont aucune autre base géographique. Mais voici qu'on s'aperçoit, et c'est le cas en Italie, d'où plusieurs travaux nous apportent cet écho, que l'installation près de la frontière d'industries nécessaires à la vie du pays est dangereuse en cas de guerre, où l'occupation rapide des usines par l'ennemi peut paralyser la résistance nationale ; il en résulte qu'il est préférable de grouper les industries dans les régions les moins menacées. Voilà donc des cas nouveaux qui n'avaient pas été prévus par l'économiste Weber.

C'est à propos de cette question de l'industrie que M. Libault, de Paris, a présenté une magnifique carte des Usines de production et réseaux de transmission d'énergie électrique, en Europe. Elle montre que les usines électriques se trouvent dans trois types de régions : montagnes pour celles qui sont basées sur la force hydraulique, mines de houille et centres urbains pour les usines thermo-électriques. Les centres urbains se développent peu et l'alimentation se fait de plus en plus par de vastes réseaux de répartition.

L'extension des communications aériennes et par automobiles ne pouvait manquer de susciter des études, mais bien peu ont apporté des idées nouvelles. Notons seulement qu'il semble que les lignes d'automobiles, bénéficiant d'un réseau routier tout tracé, et même amélioré pour elles, peuvent en général se passer du concours financier de l'État, tandis qu'il n'en est pas de même des lignes aériennes, moyen de transport encore trop coûteux, et qui ne se recommande jusqu'ici que pour les contrées où manquent les routes et les possibilités de les construire, comme les colonies, les régions en bordure des pôles, etc.

La question de l'« homme dans le paysage géographique » était, au premier chef, une question de géographie *humaine* dans le sens que lui a donné Brunhes, l'inventeur de ce terme. C'est ainsi que l'a envisagé M. Vahl, de Copenhague, à propos du Danemark, en limitant toutefois son étude à quelques chapitres seulement : au Danemark, la lutte contre la mer a permis de réduire ou même de supprimer ses attaques et a conduit à la conquête de 330 km² de nouveaux terrains ; sur les lacs on a récupéré 100 autres km². Les marais ont été drainés et conquis à la culture, les sables chaulés et fumés et rendus propres à porter des prairies ; les terres arables elles-mêmes ont été débarrassées des nombreux cailloux et blocs morainiques qui les parsemaient, et qui sont utilisés pour la construction des routes. Bornholm, seule île danoise à substratum granitique, livre une grande part des pavés et graviers nécessaires à la voirie, tandis que le reste du royaume fournit de l'argile et de la tourbe.

L'action de l'homme s'est fait sentir aussi sur la végétation. Les 7000 km² de landes que l'on mesurait en 1850 ont été réduits à 1700 km², et le Jutland occidental, qui était dépourvu de forêts au point que certains habitants n'avaient jamais vu d'arbres, a maintenant 10 % de sa superficie boisée.

La géographie de la colonisation et la géographie urbaine, déjà abondamment étudiées au Congrès de Paris, ont fait l'objet encore de quelques travaux. La géographie urbaine a tenté deux Suisses, M. Vosseler et le soussigné ; l'un a fait une synthèse de la géographie des villes suisses, l'autre a soulevé la question des « villes de cure », et les a mises en parallèle avec les villes de pèlerinage et les villes de tourisme, dont un autre orateur a attribué la naissance et surtout le développement à l'excès d'urbanisation de notre époque.

Les autres sections du Congrès n'ont eu qu'un nombre réduit de séances, de collaborateurs et d'auditeurs ; et pourtant on y a entendu quelques communications fort intéressantes, ainsi à propos des changements survenus dans le paysage géographique dans la période historique, ou bien à propos du milieu de l'habitat préhistorique ou encore au sujet de documents rares et inédits, le tout dans la section IV.

Parmi les séances hors section, l'intérêt s'est d'abord porté sur celle que l'explorateur soviétique O. J. Schmidt devait faire sur l'activité du gouvernement russe en Sibérie arctique. M. Schmidt ayant été retenu loin de Varsovie par la maladie, son manuscrit a été lu par M. Schokalsky, un vieil habitué des Congrès. Son exposé s'appuyait sur une grande carte en relief de l'Eurasie boréale, où étaient portés les nouvelles stations de T. S. F. qui ont été multipliées sur toute la côte, les points d'attache des brise-glaces, les localités récemment créées ; il s'agit en tout premier lieu d'assurer le trafic entre l'Atlantique ou le Pacifique d'un côté, de l'autre les embouchures des grands fleuves, considérés comme voies d'accès à la Sibérie. La communication de M. L.-J. Burpee, d'Ottawa, sur la découverte du Canada était illustrée par un film qui indiquait par des traits lumineux sur la carte du Canada les résultats de chacune des explorations de reconnaissance.

Le samedi 25 août était entièrement consacré à la Pologne. Cette innovation se justifiait du fait que le Congrès se tenait dans un pays vieux de quinze ans seulement et qu'on n'avait connu jusqu'alors que par fragments. Il s'agissait d'exposer les grands traits de la géographie de la Pologne reconstituée. Sept savants s'étaient répartis la besogne. Le botaniste ne répondit pas à l'appel. Les autres parlèrent du sol, du climat (M. H. Arctowski), de l'anthropologie, de la géographie économique (M. E. Romer), de la formation du territoire, des cinq villes principales (= universitaires). Ils furent tous acclamés.

L'après-midi du même jour, la Société de Géographie de Lwów tint dans les locaux du Congrès une séance publique en vue de célébrer les quarante ans d'activité scientifique de M. E. Romer, prof. honoraire de l'Université de Lwów, auteur d'un grand nombre de publications des plus savantes et surtout animateur des études géographiques en Pologne : c'est grâce à lui, grâce à ses nombreux ouvrages scolaires, grâce

à l'Institut cartographique privé qu'il organisa à Lwów, que les écoles polonaises de la nouvelle république entière ont dû de posséder dès l'abord les manuels, les cartes et les atlas relatifs à la Pologne et en langue polonaise. Le général B. Popowicz, en polonais, le prof. H. Arcowski, en français, relevèrent les mérites du jubilaire à qui ils remirent un volume commémoratif, qui débute par une liste de ses ouvrages, articles, notes, cartes, atlas (313 numéros) et qui contient 50 articles originaux dus à des Polonais, Russes, Tchécoslovaques, Yougoslaves, Français, Anglais, Américains, etc. Un Suisse a été appelé aussi à y collaborer en souvenir du temps que Romer a passé à Lausanne (1909-1910) et dont font foi trois ou quatre de ses publications. Le prof. Romer a pu se rendre compte, par les acclamations qui l'ont salué, de la sympathie dont il jouit universellement grâce à sa cordialité et à son dévouement. On tenait aussi à remercier le président du Comité d'organisation du Congrès de Varsovie de toute la peine qu'il s'était donnée pour la réussite de cette réunion. On jugera d'autant mieux de la somme d'efforts qu'il a dû fournir, avec son secrétaire général, M. St. Pawlowski, à qui doit aller aussi la reconnaissance des congressistes, si l'on se rappelle que ni l'un, ni l'autre n'habitent régulièrement Varsovie et qu'ils ont dû tout préparer à partir l'un de Lwów, l'autre de Poznań.¹ Les « organisateurs » des sections étaient aussi, sauf deux, domiciliés hors du siège du Congrès. Ces faits prouvent en Pologne une décentralisation scientifique qui est, à d'autres égards, très heureuse.

Le Congrès de Géographie de Varsovie s'est terminé le vendredi 31 août par deux séances, l'une, le matin, de l'Assemblée plénière du Congrès, l'autre, l'après-midi, de l'Union Géographique Internationale. La première a présenté et la seconde a accepté un certain nombre de vœux présentés par les sections. Parmi ceux-ci, relevons celui qui concerne le rétablissement, dans les Congrès subséquents, d'une section de Biogéographie, celui en faveur de la constitution d'une commission de Géographie agraire, celui qui prévoit dans la commission actuelle des terrasses une sous-commission pour l'étude des plages de la Méditerranée, etc. Les deux assemblées ont accepté l'invitation du gouvernement des Pays-Bas et ont décidé de tenir le prochain Congrès à Amsterdam. Suivant une proposition antérieure, il aurait lieu non pas dans trois ans, c'est-à-dire en 1937, mais plus probablement en 1938. Enfin la cotisation des États membres de l'Union Géographique Internationale a été fixée à 400 fr. français dès 1935.

*
* *
*

Une exposition cartographique internationale a été organisée à l'occasion du Congrès et dans un local voisin. Trente-cinq États ont répondu à l'initiative du prof. E. Romer et ont envoyé un total de 1831

¹ C'est sans doute la raison pour laquelle il y a eu lieu de déplacer au dernier moment le siège du Congrès de l'École des Hautes Études commerciales à l'École Polytechnique d'ailleurs plus centrale.

cartes, plus les feuilles de la Carte internationale du monde au millionième, dressée à l'instigation de Congrès précédents. Jamais une collection pareille de cartes n'avait été réunie et elle a éveillé tant d'intérêt que la proposition a été faite d'en préparer une nouvelle pour le futur Congrès, en tenant compte des expériences faites et en sollicitant l'appui de pays nouveaux.

Suivant les indications du prof. Romer, le choix de cartes avait été fait dans trois directions : d'abord histoire de la carte, les transformations qu'elle a subies au cours des temps, tant du côté de la polygonation et des levés que de celui de la reproduction graphique. Le général Bosković a étudié 1035 des cartes exposées au point de vue de la représentation du relief ; il a constaté que pour 701 d'entre elles, c'est-à-dire la grande majorité, le procédé employé est celui des courbes de niveau combiné avec les teintes hypsométriques. M. Romer estime que c'est là non seulement le procédé préféré actuellement, mais encore celui de l'avenir. Dans 204 cartes, les teintes hypsométriques ou bien les courbes de niveau sont remplacées par un estompage. Enfin pour 130 cartes on a utilisé le système des hachures avec ou sans estompage. C'est le système qui a été appliqué à notre carte Dufour et qui y a donné de si magnifiques résultats ; il a perdu, semble-t-il, sa faveur parce qu'il ne permet pas de préciser les altitudes autant que le réclament maintenant tous les spécialistes appelés à se servir de la carte.

Il faudrait ajouter à ces trois procédés, celui qui part de reliefs, que l'on photographie suivant un angle assez étroit, en obtenant ainsi des surfaces éclairées et d'autres plus ou moins ombrées.

D'autre part, à côté de cette vue, qu'on pourrait appeler verticale, de la cartographie officielle, une vue horizontale était obtenue par des échantillons de toutes les cartes à toutes les échelles publiées par les Instituts cartographiques. Tous les types imaginables étaient ici représentés. D'après les échelles employées, les cartes envoyées se répartissaient en 74 types de cartes à 1 : 25 000 ou au-dessus, 91 types aux échelles de 1 : 25 000 à 1 : 100 000, 149 à l'échelle du millionième, non compris les exemplaires de la Carte internationale, tous de même type, et enfin 81 à des échelles plus petites encore.

Les autres cartes devaient représenter des faits typiques, soit du paysage, soit du peuplement. En somme, la Suisse a pris les devants dans ce domaine en publiant en 1928 par les soins du Service topographique fédéral et sous la direction du prof. P. Vosseler, de Bâle, un choix de 20 cartes représentant, avec texte explicatif à l'appui, autant de paysages de notre pays. Ce choix faisait partie de l'exposition cartographique suisse à Varsovie, exposition qui témoignait, à ce que s'est plu à reconnaître le professeur E. Romer, « d'un esprit de démonstration très avancé ». Les cartes des autres pays, choisies et groupées suivant la même méthode, constituaient le plus magnifique des cours de géographie physique et humaine. Chaque feuille était accompagnée d'un texte explicatif plus ou moins circonstancié, en général en langue française.

Parmi les expositions les plus importantes, il y a lieu de citer tout d'abord celle des États-Unis d'Amérique, à laquelle avaient contribué

cinq bureaux officiels, le Geological Survey, qui, malgré son nom, est aussi géographique que géologique, le Coast and Geodetic Survey, le Corps of Engineers de l'armée, le Département de l'Agriculture et le bureau de l'étude chimique des sols ; en outre s'y étaient associées la Société Américaine de Géographie, qui a à sa charge un certain nombre des feuilles de la carte au millionième de l'Amérique du Sud, la Société Nationale de Géographie, et les Universités Clark, Harvard, Columbia et celles du Wisconsin, de Chicago et de l'État d'Ohio. Grâce à tant d'efforts on peut dire que tous les aspects de la vie aux États-Unis étaient montrés sous forme cartographique. L'envoi du gouvernement soviétique, qui n'est arrivé que peu à peu et avec du retard, avait un caractère très spécial. Il s'agissait surtout de cartes à petite échelle, même quand elles étaient relatives à un pays limité. Elles avaient un but pratique (cartes du sol, de la végétation, des richesses énergétiques, etc.) ou de propagande (cartes en ukrainien, blanc-russe, israélite, arménien, kalmouk). Elles n'étaient parfois que schématiques. On n'y trouvait aucune carte topographique. Le Service géographique de l'armée française exposait ses belles cartes d'Algérie et de Tunisie, qui ont frayé le chemin à la nouvelle carte de France à 1 : 50 000. Celle-ci a beaucoup varié dans son exécution ; le nombre des couleurs a diminué en raison des difficultés financières, le relief a plutôt gagné. Les cartes des Alpes à 1 : 50 000 et à 1 : 20 000 sont parmi les plus belles de l'exposition. Les collections allemandes étaient très savamment ordonnées et particulièrement instructives. La Grande-Bretagne, l'Italie, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie étaient aussi brillamment représentées. La Hongrie exhibait un grand nombre de cartes touristiques et balnéaires. Les Indes, le Japon, le Siam même avaient leur exposition.

Quant à la Pologne, elle en avait trois. Outre celle qui répondait au règlement général, elle en avait organisé une seconde, destinée plus spécialement au public polonais et qui représentait les étapes de l'élaboration d'une carte, le travail sur le terrain : triangulation, levés, et au bureau : dessin, gravure, reproduction ; des spécimens des instruments employés, des maquettes des signaux trigonométriques, des photographies complétaient la démonstration. Enfin, une troisième exposition était consacrée à la cartographie non officielle, parmi laquelle une grande place était prise par l'Institut cartographique de Lwów, dirigé par le président même du Congrès, M. Romer, le grand animateur de la Géographie polonaise. L'importance de la production de M. Romer est marquée par la présence de ses manuels, de ses atlas et de ses cartes aux devantures de toutes les librairies de Varsovie à l'occasion de la rentrée des classes.

* * *

Les congressistes ont eu l'occasion de se familiariser avec les cartes de la Pologne, obligeamment mises à leur disposition, lors des excursions qui ont accompagné le Congrès.

Au point de vue de l'étude sur le terrain, le Comité de Varsovie a pris modèle sur le Congrès de Paris. Les excursions qu'il a organisées avaient exclusivement une direction et une tenue scientifiques ; elles étaient confiées à des professeurs des Universités polonaises qui avaient travaillé eux-mêmes sur place ; elles permettaient d'aborder les problèmes de tout genre, morphologiques, hydrographiques, biologiques, économiques, sociaux, qui se sont présentés aux savants du pays et de discuter les solutions que ceux-ci leur ont trouvées. En outre, le choix en était nombreux et si plusieurs n'avaient pas été simultanées, il aurait été possible de visiter par leur moyen toute la Pologne. Trois excursions, dénommées A 1, A 2, A 3, qui avaient lieu avant le Congrès, transportèrent les participants à l'Est, c'est-à-dire en Polésie ; au Sud-Est, en Podolie et dans les Carpates orientales ; au Sud-Ouest, à Cracovie et dans les Hautes Tatra. Elles durèrent de sept à neuf jours. Après le Congrès, il y eut quatre excursions, B 1, B 2, B 3, B 4. Elles conduisirent au Nord-Est, dans la direction de Grodno et de Wilno ; au Nord-Ouest, soit de Poznań au littoral de la Baltique et au port de Gdynia ; au Sud-Ouest, dans le massif de Lysogóry, puis en Silésie polonaise ; enfin au centre-ouest : de Varsovie par Toruń et Inowrocław à Łódź. Leur durée était de cinq à huit jours. Le dimanche 26 août, les travaux du Congrès étant interrompus, il y eut quatre courtes excursions : dans la vallée de la Vistule jusqu'à Płock ; en amont de Varsovie jusqu'à Otwock ; plus loin encore à Puławy et Kazimierz sur la Vistule ; enfin dans Varsovie, pour l'étude de la ville. C'étaient les excursions C 1, C 2, C 3, C 4. Chacune de ces excursions, tant grandes que petites, faisait l'objet d'une description dans un livret-guide rédigé en français, muni de figures, coupes, plans, cartes schématiques, photographies. Avec les cartes à 1 : 100 000 et 1 : 300 000 distribuées libéralement à chaque participant, il était facile de s'orienter.

Ceux qui ont fait l'excursion de Polésie garderont un souvenir inoubliable de ce pays unique en Europe, et dont seul le Spreewald au Sud de Berlin peut donner une faible et minuscule idée. C'est une cuvette dont les bords sont formés par des affleurements de crétacé et de tertiaire, surtout des argiles oligocènes « rubannées », c'est-à-dire par des varves qui en marquent l'origine fluviatile, mais dont l'intérieur est occupé par des boues lacustres et interglaciaires, des sables d'origine glaciaire, de la tourbe. La surface en est, dans l'ensemble, presque horizontale, mais dans le détail assez accidentée, quoique faiblement, car les rivières actuelles ont entaillé les plates-formes anciennes et y sont bordées de terrasses successives ; d'autre part le climat y a changé jusque dans la période historique : une période sèche y a vu l'édification de dunes, qui sont un des éléments principaux du paysage polésien. A celle-ci a succédé une période d'élévation des eaux, qui a entraîné la transgression des marais jusqu'à la base des dunes ; celles-ci apparaissent souvent comme des îles, que les villes et villages utilisent pour s'y établir à l'abri des eaux. Que la montée des eaux est récente est prouvé par le fait qu'on a trouvé, sur une dune envahie par le marais, de grands pins d'un demi-siècle d'âge et en train de mourir par asphyxie. Est-ce

qu'elle s'accroît de plus en plus, puisque cet été-ci le niveau des eaux était de 2 m. supérieur à ce qu'il est d'habitude à la même saison ? Il est très difficile de juger de l'écoulement de ces eaux, car les mesures hydrométriques de la Prypéc et de ses affluents sont gênées par leur enchevêtrement, les fréquentes anastomoses, comme aussi par l'instabilité des rives. Il semble cependant que le coefficient d'écoulement soit particulièrement faible, légèrement supérieur à 0,2 pour les années 1923 à 1931.

Le haut niveau des eaux explique que plus de la moitié du pays soit un marais. Mais il y a marais et marais. Il y a ceux où la nappe d'eau reste constamment voisine de la surface, de telle sorte qu'une végétation spéciale s'y est installée, tourbières hautes ou basses, avec les termes de transition ; il y a ceux où le sol est alternativement émergé et immergé, de telle sorte que la forêt peut y pousser. Les aunes et les pins se répartissent les étendues boisées, les pins de plus en plus rabougris à mesure qu'ils descendent des sables dans les marais, les aunes magnifiques dans les régions périodiquement inondées et plus clairsemés dans les marécages. La navigation sur d'étroits canots au milieu des belles aunaies, dont les racines plongent dans l'eau comme celles des mangroves, les bras d'eau qui s'éloignent ou se rejoignent, s'élargissent ou se rétrécissent, les grands nénuphars en fleurs, les roseaux qui occupent les « plose » (élargissements), l'eau noire, chargée d'humus, les sinuosités du tracé, parfois la vague d'une petite dénivellation, tout cela fait penser à l'Amazonie, transposée sous un climat moins chaud et moins humide.

Un tel pays est pauvre. La station expérimentale des environs de Sarny cherche les possibilités d'occupation des tourbières ; elles sont minces et dépendent de l'assèchement. Celui-ci est possible dans les plaines périphériques plus élevées, mais devient très problématique dans les plaines riveraines de la Prypéc, presque absolument horizontales. Encore la spéculation animale y est-elle presque seule possible ; si la betterave fourragère, la pomme de terre, le chanvre réussissent sur les terres drainées, le lin n'y donne rien. D'autre part on se heurte pour l'amélioration des sols par des engrais potassiques, à la difficulté énorme des communications.

Sur les sables et sur les argiles, les routes manquent d'une base solide et les matériaux d'empierrement n'existent pas sur place. Les voies d'eau, et même la Prypéc, l'artère centrale du pays, ne sont guère utilisées, car les variations du niveau de l'eau éloignent les villages de leurs bords. Les habitants, très peu nombreux, en sont réduits à une sorte d'autarchie économique ; ils fabriquent eux-mêmes ce dont ils ont besoin, utilisant dans ce but les richesses forestières : maisons de bois, parfois blanchies à la chaux, là où il existe un substratum de craie, barrières de bois aux fermes, aux jardins et aux cultures, ponts de bois, voitures entièrement en bois, ou presque, instruments aratoires en bois. La nourriture est modeste : pommes de terre, sarrasin, orge, betteraves. Pour le vêtement, le chanvre ou le lin, travaillés à la maison et dépourvus de tous ces motifs décoratifs dont les Slaves sont coutumiers ; aux pieds des chaussures d'écorce d'aune ou de bouleau, qui ont l'avantage de

laisser s'égoutter l'eau, quand on traverse le marais. La population est à ce point isolée qu'en pleine zone des hostilités pendant la grande guerre, certains villages ont pu les ignorer complètement. Il faut dire qu'on se représente mal des armées évoluant, des corps de troupes se développant, des tranchées se creusant et s'occupant dans ce pays de fondrières, de marécages et d'eau.

On tourne dans un cercle vicieux : les grands travaux nécessaires pour améliorer l'économie du pays ne se justifieraient pas par le nombre des habitants, et cependant seuls ils permettraient de l'augmenter. Il faut dire d'autre part que, le niveau de base de la Polésie se trouvant en dehors des frontières nationales, le gouvernement polonais ne peut prendre des mesures définitives pour assécher le pays.

L'excursion de Polésie s'est terminée par une visite de la forêt de Białowieża, ancienne propriété du tsar, dévastée pendant la guerre, mais où il a été possible de délimiter une réserve forestière sous le nom de Parc national et de reconstituer le fameux troupeau de bisons d'Europe.

Les formes glaciaires sont plus qu'en Polésie visibles sur le parcours qu'a suivi l'excursion B 2 en Poznanie-Poméranie. Elles sont représentées par des moraines frontales particulièrement conservées dans la région dite la Suisse cachoube, des moraines de fond souvent assez accidentées, des sandrs, ou cônes d'alluvionnement sableux en avant des anciens fronts glaciaires, des osar, ces curieuses collines allongées, dont la genèse est encore très douteuse. Les vallées « primitives » (Urstromtäler), dont trois traversent la région considérée, sont aussi difficiles à expliquer, d'autant plus qu'elles portent des fragments de hautes terrasses, semblables à celles qu'on trouve dans les vallées transversales, comme celles de la Vistule et de la Warta.

Les formes glaciaires ne sont pas en rapport avec le substratum qui, autant que les sondages ont permis de le connaître, s'enfonce de plus en plus vers le Nord, où l'épaisseur du glacier augmente en proportion. La percée de la Vistule semble déterminée par un sillon préglaciaire, peut-être d'origine tectonique, le tracé des autres cours d'eau obéit plutôt au relief glaciaire.

Ces dépôts quaternaires sont plus fertiles que ceux de Polésie, sauf les sables qui, ici comme là, se montrent peu productifs. Le sandr de Tuchola, par exemple, n'a pas une densité de population supérieure au bassin de la Prypéc. Les argiles fournissent non seulement la matière première à de nombreuses briqueteries, mais donnent lieu à des terres arables excellentes, comme les terres noires de Cujavie. Ces terres sont bien cultivées, mais ici comme en Polésie, règne la propriété dite domaniale. Celle-ci n'est pas toujours une grande propriété, mais elle exige toujours une main-d'œuvre salariée qui est logée dans de petites maisons voisines de la ferme. Les ouvriers sont Polonais, les grands propriétaires sont des Allemands, dont les rapports avec les nouveaux maîtres du pays ne paraissent guère empreints de bienveillance. L'empreinte allemande est encore fortement marquée dans certaines villes, dont celles qui furent fondées par l'Ordre teutonique se distinguent par une place du

marché grande et quadrangulaire entourant l'Hôtel de Ville. A Toruń, à Bydgoszcz, la langue allemande s'est maintenue non seulement dans les rapports avec les étrangers, mais aussi dans une partie de la population. Celle-ci est parfois protestante, mais il semble bien, à voir les dates au fronton des temples, qu'Allemands et protestants sont ici des nouveaux venus, c'est-à-dire que, du moins dans la campagne, ils sont le résultat des efforts de colonisation allemande de la fin du XIX^e siècle. Les colons plus anciens ne sont pas à proprement parler des Allemands, mais des Frisons, qui ont adopté la langue allemande, comme ceux qui ont donné au village de Hel, à l'extrémité de la presqu'île du même nom, un si curieux aspect hollandais.

On sait quel effort les Polonais ont fait pour aménager sur l'étroit littoral qui leur a été attribué un port dont ils pussent disposer sans conteste. Ce port est Gdynia, né de dix ans à peine et qui accuse déjà le plus fort trafic des ports de la Baltique. Il est vrai que le principal article de son commerce est la houille, qui s'exporte dans les pays scandinaves et baltes. Pour le transport de cette houille de la Silésie jusqu'à Gdynia, un autre effort grandiose a été la construction de cette nouvelle ligne de chemin de fer, la « Magistrale », longue de plus de 500 km., qui est parcourue continuellement par d'interminables trains de charbon. Non seulement les Polonais (avec les Cachoubes, qui parlent un dialecte apparenté) sont en grande majorité dans tout le « corridor », mais celui-ci est devenu indispensable à la vie économique et politique de la Pologne.

C'est cette vision d'une Pologne bien vivante, active et travailleuse, qui est apparue aux participants du Congrès de géographie de Varsovie dans toutes les phases de cette réunion internationale si bien préparée, c'est celle qu'ils remportent dans leurs patries en remerciant en outre leurs amis polonais de leur si chaude hospitalité.

BENGUELA

PAR

THÉODORE DELACHAUX, NEUCHÂTEL

(avec 8 photographies)

Les lignes qui suivent n'ont d'autre prétention que celle d'évoquer l'image d'une petite ville coloniale au passé déjà lointain, d'essayer de faire partager le charme que nous en avons ressenti et d'en montrer quelques aspects par les photos que nous avons rapportées. L'orthographe des noms de lieux est celle adoptée actuellement par les Portugais.

La deuxième Mission scientifique suisse en Angola avait terminé ses travaux. Le Dr Monard, ayant fini ses emballages zoologiques, avait pu rejoindre un bateau au début d'octobre. L.-E. Thiébaud et moi étions encore à la Mission catholique du Cubango pour emballer les collections ethnographiques. Enfin, le 24 octobre 1933, nous nous mettions en route avec deux camionnettes chargées. Nous avions une bonne quinzaine devant nous, car l'« Ussukuma » ne devait passer que le 12 novembre à Lobito pour charger nos bagages et nous ramener à Anvers. Qu'allions-nous faire de ce temps ? Plusieurs projets nous rendaient indécis. Le plus important, cependant, était d'amener nos trente et quelques colis en lieu sûr à la Côte, prêts à être embarqués. Donc, il fallait les accompagner. Et puis, le charme était rompu, du moins celui du voyage scientifique ; il ne restait plus qu'à se laisser vivre et à goûter la vie paisible au bord de la mer. Mais encore avions-nous le choix entre Lobito, port d'embarquement, siège des consulats, d'un hôtel tout à fait moderne et de beaucoup d'autres avantages qu'offrent les ports et les stations d'étrangers, ou bien Benguela, la petite ville coloniale un peu désuète et reléguée depuis que les bateaux préfèrent le magnifique port de Lobito à 36 km. plus au Nord. C'est Benguela qui l'emporta et nous y passâmes une quinzaine de jours dont nous avons gardé le plus excellent souvenir.

J'étais, en effet, curieux de voir de plus près la vie d'une ville de ce genre après avoir vu à l'intérieur du continent des établissements

récents et dénués de charme créés de toutes pièces en quelques années.

Si les Portugais ont découvert les Côtes de l'Angola en 1482, la fondation de villes est de date plus récente. Luanda, ou anciennement São Paulo de Loanda, remonte à 1576 et devint le point de départ de toutes les conquêtes ultérieures. C'est d'elle qu'en 1617 le capitaine Cerveira Pereira s'en alla vers le Sud avec cinq navires et 150 hommes pour occuper le port de Benguela Velha (actuellement Porto Amboim). Il ne s'y arrêta pas, trouvant la situation mauvaise et continua sa route vers le Sud. Il jeta l'ancre finalement dans une vaste baie que l'on nomma « Baia das Vacas » ou baie des vaches, plus tard aussi « Baia do Santo Antonio ». Là, sur la côte, il fit construire un fort, point d'appui pour ses expéditions à l'intérieur du pays. Les intrigues et les trahisons de ses propres lieutenants l'obligèrent à retourner à Luanda ; puis il revint à Benguela en 1620 pour y mourir d'une courte maladie. Rien ne subsiste de ces temps reculés, si ce ne sont les rapports envoyés à l'époque au gouvernement. Il faut avoir rencontré dans l'intérieur des terres des forts portugais datant de quinze ou vingt ans à peine pour se rendre compte de la rapidité avec laquelle les grandes pluies saisonnières détruisent ces constructions faites de terre séchée et de fascines. Pluies et termites se chargent de niveler en peu de temps l'œuvre des hommes. Des ruines de vingt ans là-bas ne sont guère plus visibles que ne le sont chez nous des refuges de l'époque Hallstattienne !

Au reste, on ne devait guère parler de ville au début. Sous la protection de ce premier fort, dédié à São Felipe, s'installaient quelques marchands et des missionnaires ; mais au début, la vie devait y être bien précaire et livrée au hasard d'incursions de noirs plus fortement organisés alors qu'ils ne le sont maintenant. C'était le bel âge des grands royaumes nègres dont les monarques n'avaient qu'un respect limité pour les armes à feu des intrus blancs. Il faut admirer d'autant plus le courage et le cran de beaucoup de ces capitaines qui avaient à lutter contre des armées noires organisées, connaissant le pays et contre toutes les maladies des tropiques, alors d'autant plus sournoises et meurtrières qu'elles n'étaient pas encore connues.

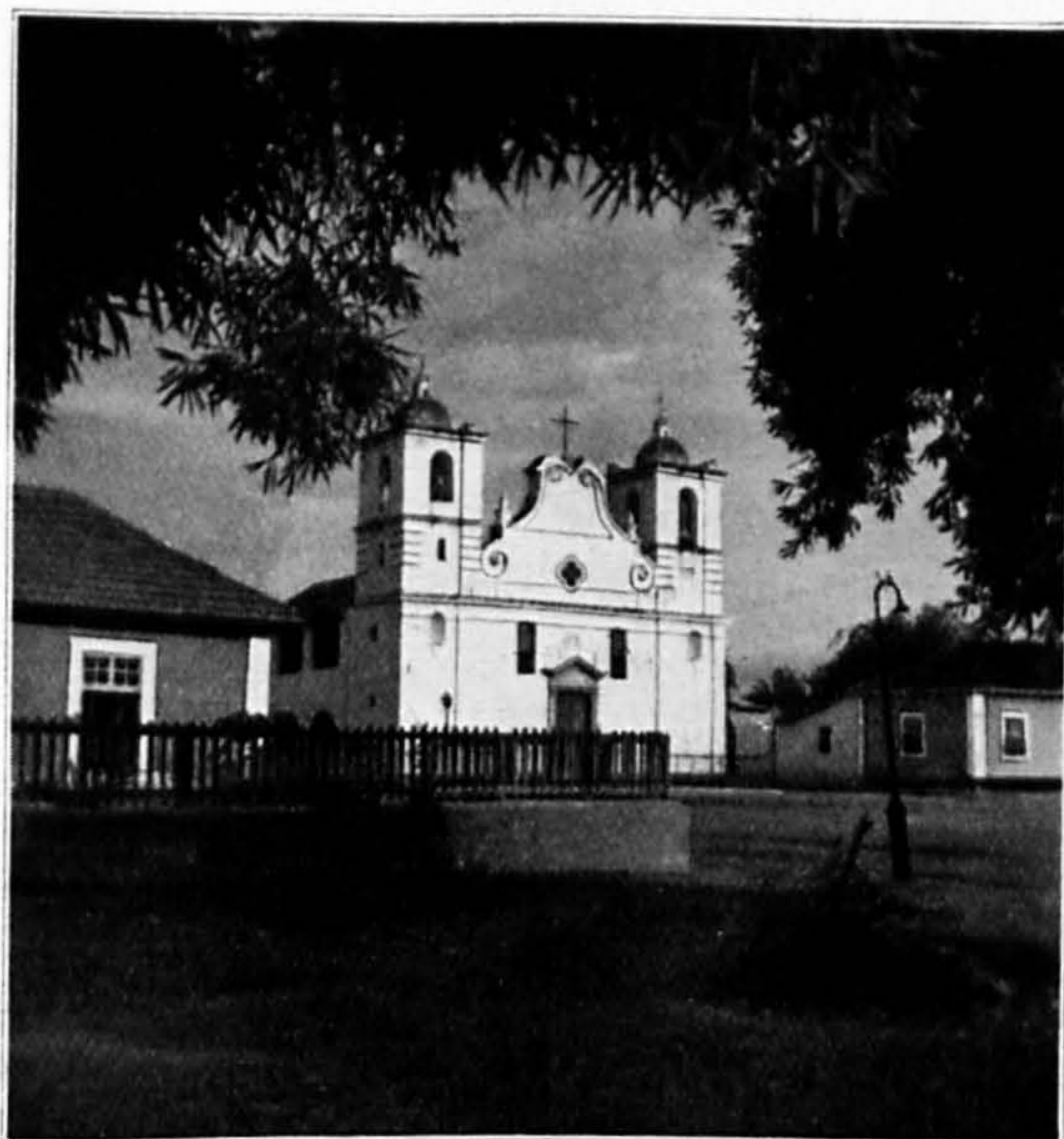
Après ces modestes débuts, São Filipe de Benguela devint peu à peu la deuxième ville de la colonie, centre florissant du commerce d'échanges et de la traite des noirs. Cette dernière surtout était importante, car de l'autre côté de l'Atlantique les Portugais possédaient la plus belle colonie de l'Amérique du Sud, le Brésil. Ce vaste pays d'une fertilité légendaire avait besoin de main-d'œuvre. L'Indien ne s'adaptait pas au travail forcé et le noir lui était préféré. Le Brésil devint donc le débouché pour les négriers d'Afrique et Benguela était située à merveille pour ce trafic. Si, de nos jours, le commerce des esclaves avec tous les abus et les cruautés qu'il impliquait, nous paraît une chose odieuse que nous avons peine à concevoir, il faut se reporter à la mentalité des gens qui en tiraient leurs profits à une époque très rapprochée de nous. Il y a deux ou trois siècles, à plus forte raison, c'était un commerce tout à fait honorable et le départ des vaisseaux négriers était béni par les prêtres. Je ne pense pas qu'aucun peuple colonisateur puisse reprocher aux autres

leur cruauté. C'est une question que nous ne pouvons pas juger avec notre mentalité actuelle ; nous ne faisons que la constater.

La ville n'est pas située directement au bord de la mer : un kilomètre de terrains vagues l'en sépare et l'on y accède par une route qui aboutit à l'unique estacade munie d'un decauville. Il semble à première vue que la mer ne joue ici aucun rôle et cependant il est primordial. Mais on comprend aussi pourquoi Lobito a supplanté Benguela. Cette estacade est une écharde plantée dans cette plage immense en demi-cercle qui s'arrête vers le Sud-Ouest au « Sombreiro », rocher isolé et curieusement configuré, appelé le chapeau de S^t Antoine. Quelques bâtiments officiels, des entrepôts, de maigres pailotes abritant des pêcheurs noirs et une salerie de poissons. Quelques cocotiers piquent de leurs silhouettes caractéristiques ce paysage monotone. Vers l'intérieur des terres c'est d'abord une plaine assez vaste, puis des paliers successifs de roches arides et usées se perdant peu à peu dans la buée lointaine. Pourquoi la ville se trouve-t-elle ici, plutôt qu'à droite ou à gauche ? On peut se le demander ; car, apparemment il n'y a pas de raison. Il y a celle, cependant, de la présence d'une petite rivière que nous ne voyons pas : elle est à cette saison à sec. Les marais qu'elle formait étaient même un danger, donnant asile à d'innombrables anophèles, véhicules du paludisme. Il a suffi de relier ces étangs à la mer pour diminuer, sinon supprimer tout à fait cet inconvénient. A mi-chemin entre la ville actuelle et Lobito se trouve Catumbela sur le fleuve du même nom. Centre de la culture du sucre qui a pris sur cette partie du littoral un grand développement, à cause des possibilités d'irrigation, il semble que ce site aurait mieux convenu pour une ville. Au début du XIX^e siècle, cette idée eut des adeptes et l'on proposa d'y transporter la ville (1838), mais la côte ne se prêtait pas à la navigation et les marais, plus étendus qu'à Benguela, étaient plus dangereux encore au point de vue du paludisme. En 1840 un nouveau projet demandait le transfert de Benguela à Lobito. Il prévoyait un aqueduc amenant l'eau douce du rio Catumbela et un règlement fort bien compris de l'aménagement de la nouvelle ville ; mais ce projet eut le même sort que le premier. En 1844, les ports de Benguela et de Luanda furent ouverts au commerce étranger, ce qui leur procura un nouvel essor. En 1892 enfin Benguela fut alimentée en eau douce par une conduite venant de la rive gauche du Cavaco. La lumière électrique fut installée en 1912. Malgré le fait que le port de Lobito a détourné presque tout le trafic de la ville, Benguela conserve cependant sa position de seconde ville de la côte d'Angola. Le chemin de fer le plus important de la Colonie, qui la traverse de part en part et rejoint les lignes de Rhodésie et du Congo belge, a été construit par une Compagnie anglaise. La tête de ligne est Lobito, Benguela est la troisième station importante et la dernière de la plaine. Les grandes maisons qui y ont leur siège détiennent tout le commerce intérieur par leurs succursales établies jusque dans la brousse la plus reculée. Elles empêchent de ce fait le succès des entreprises individuelles qui cherchent un gain même modeste. L'industrie est peu développée. Il y a cependant une fabrique de glace. Nous avons déjà parlé de la vaste entreprise de sucre de canne de

Catumbela. Entre Lobito et Catumbela se trouvent de grandes salines qui fournissent le sel à toute la Colonie. Il y a aussi une installation pour saler et sécher du poisson qui envoie ses produits jusqu'au Congo belge.

Voyons maintenant quel sera l'aspect d'une ville habitée par une population blanche de deux mille âmes et dont les faubourgs de paillotes hébergent peut-être 6000 noirs. Des trois siècles d'histoire, il ne reste rien, sauf l'église qui, sans être belle, possède ce charme des constructions baroques blanchies à la chaux et reflétant la lumière intense d'un ciel tropical. Elle est entourée d'arbres au feuillage serré et noir sortant d'un sol brûlant de sable rose. Tout à l'entour sont les maisons anciennes aux vastes jardins entourés de hauts murs. Ce sont d'anciennes cours dans lesquelles s'entassaient jadis les caravanes de négriers venant de l'intérieur, de la Lunda et même de la région des grands lacs. Ils venaient vendre au plus offrant leur marchandise humaine que les voiliers emportaient ensuite à São Thomé et sur les côtes du Brésil. Ce sont les quartiers négligés, les rues y sont cahoteuses. Les quartiers modernes sont plus loin vers l'intérieur. Là, ce sont des avenues très larges, plantées de doubles rangées d'arbres ou de palmiers, avenues qui sont calculées, semble-t-il, pour un trafic intense et non pas pour les quelques noirs circulant par petits monômes portant leurs charges sur la tête. Et ces avenues se coupent à angles droits avec d'autres routes et toutes sont bordées de trottoirs très élevés à cause de la saison des pluies qui transforme parfois la chaussée en rivière. Les maisons basses ne comportant généralement qu'un rez-de-chaussée, contribuent encore à faire paraître plus larges les rues. Les plus anciennes habitations sont couvertes de ces belles tuiles romaines creuses, les plus récentes de tuiles plates ou de tôle ondulée. Les façades sont coquettes, aux teintes claires, jaune, gris, bleu ciel ou rouge, ou encore de ce rose exquis qu'on ne voit que dans le Midi, avec les cadres des portes et des fenêtres peints en blanc. Il y a des jardins publics aux plantes magnifiques et variées, jardins qui ne sont hantés que par les noirs en corvée d'arrosage ; le public n'a pas l'air d'y prendre aucun plaisir. Il est vrai que chacun a sa courette plus ou moins fleurie qui suffit à son bonheur. Les maisons portent presque toutes cet aspect hors du temps, maisons latines qu'on retrouve dans tous les pays méridionaux. Quelques ogives cependant rappellent l'époque Louis-Philippe et quelques cintres à la demi-roue en fer forgé font penser à l'Empire. Il faut arriver aux maisons modernes dans le quartier des banques pour trouver l'influence moderne de l'architecture coloniale et qui dépare franchement l'unité de la ville traditionnelle. Il y a là des bungalows anglais qui voisinent avec des pignons nordiques en simili-règle-mur, aux couleurs vives de l'effet le plus désastreux. Je ne parle pas du Palais tout moderne de la Chambre de commerce entouré d'un magnifique jardin trop neuf et de courts de tennis, palais en style B.-A. 1900. Je n'en ai pas vu l'intérieur ; il se peut que les grands salons correspondent aux besoins prévus ; mais l'extérieur me laisse le plus mauvais souvenir. L'Hôtel de ville, par contre, de lignes simples et sévères, sans fausse décoration et sans tarabiscotages, est de meilleur goût. La rue sans étage qui laisse deviner der-



ÉGLISE DE BENGUELA.

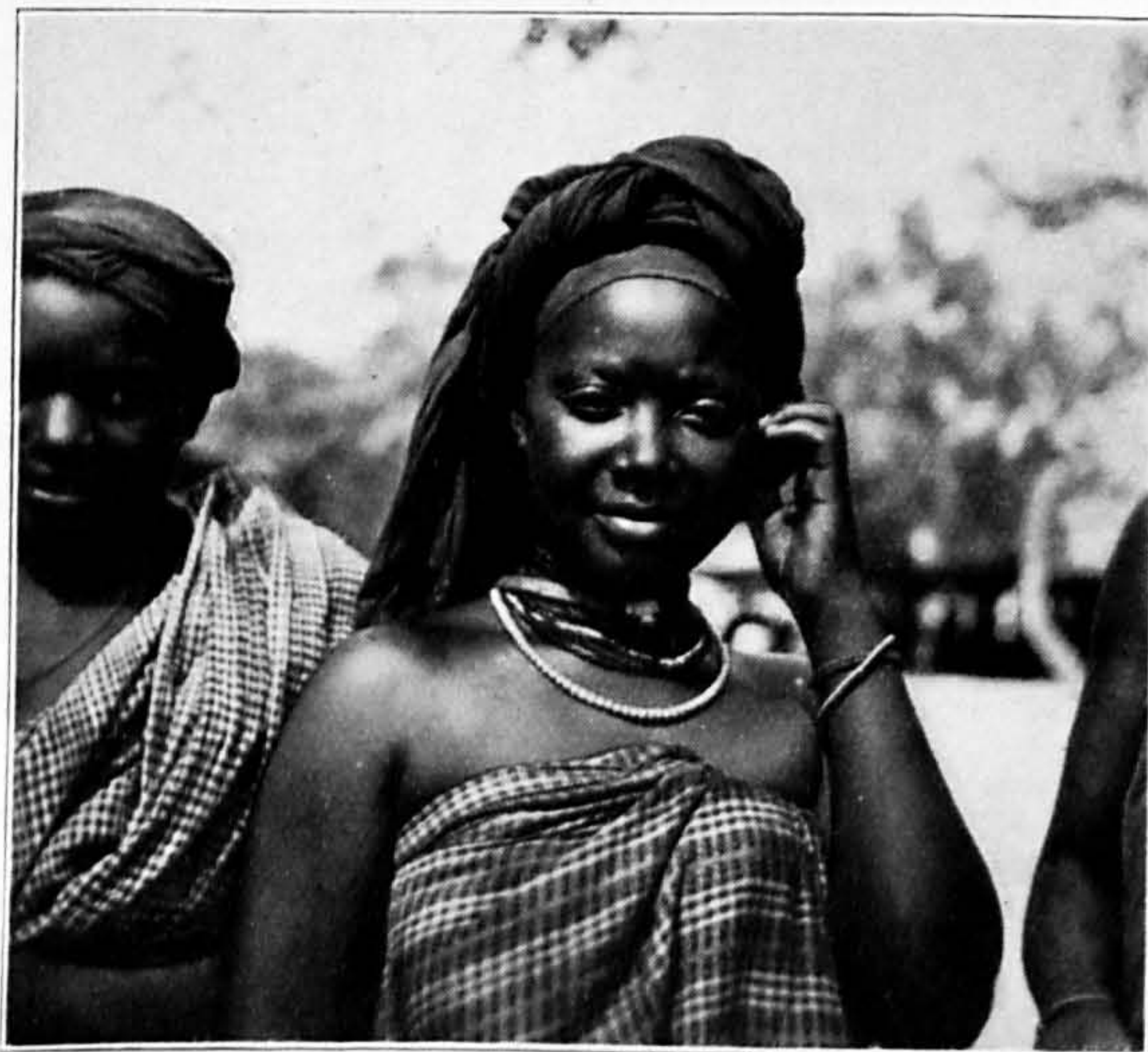


PLAGE ET ESTACADE DE BENGUELA.

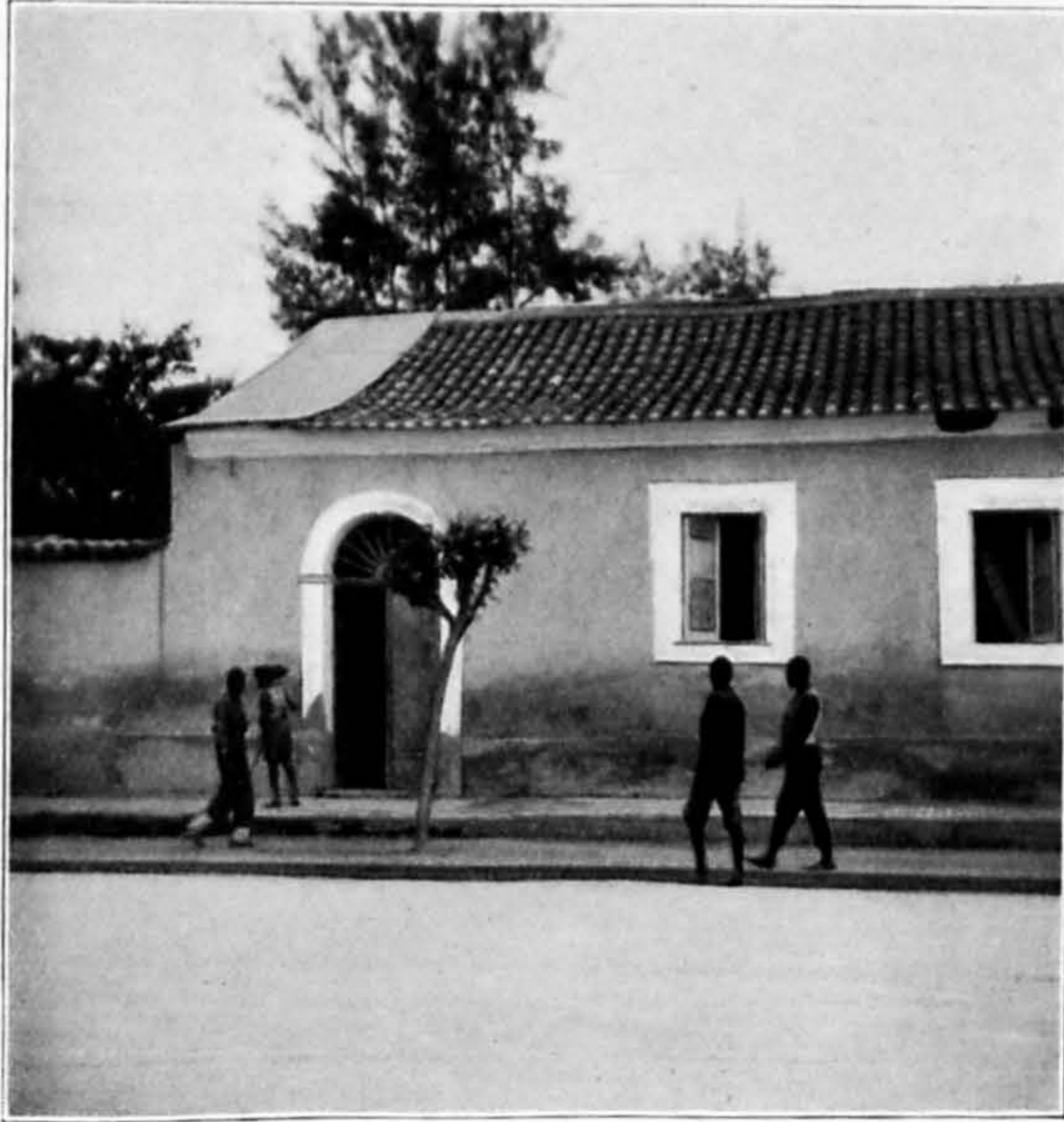




MARCHÉ AUX LÉGUMES.



FEMMES HANYA, MARCHANDES DE CHARBON.



MAISON DE STYLE EMPIRE.

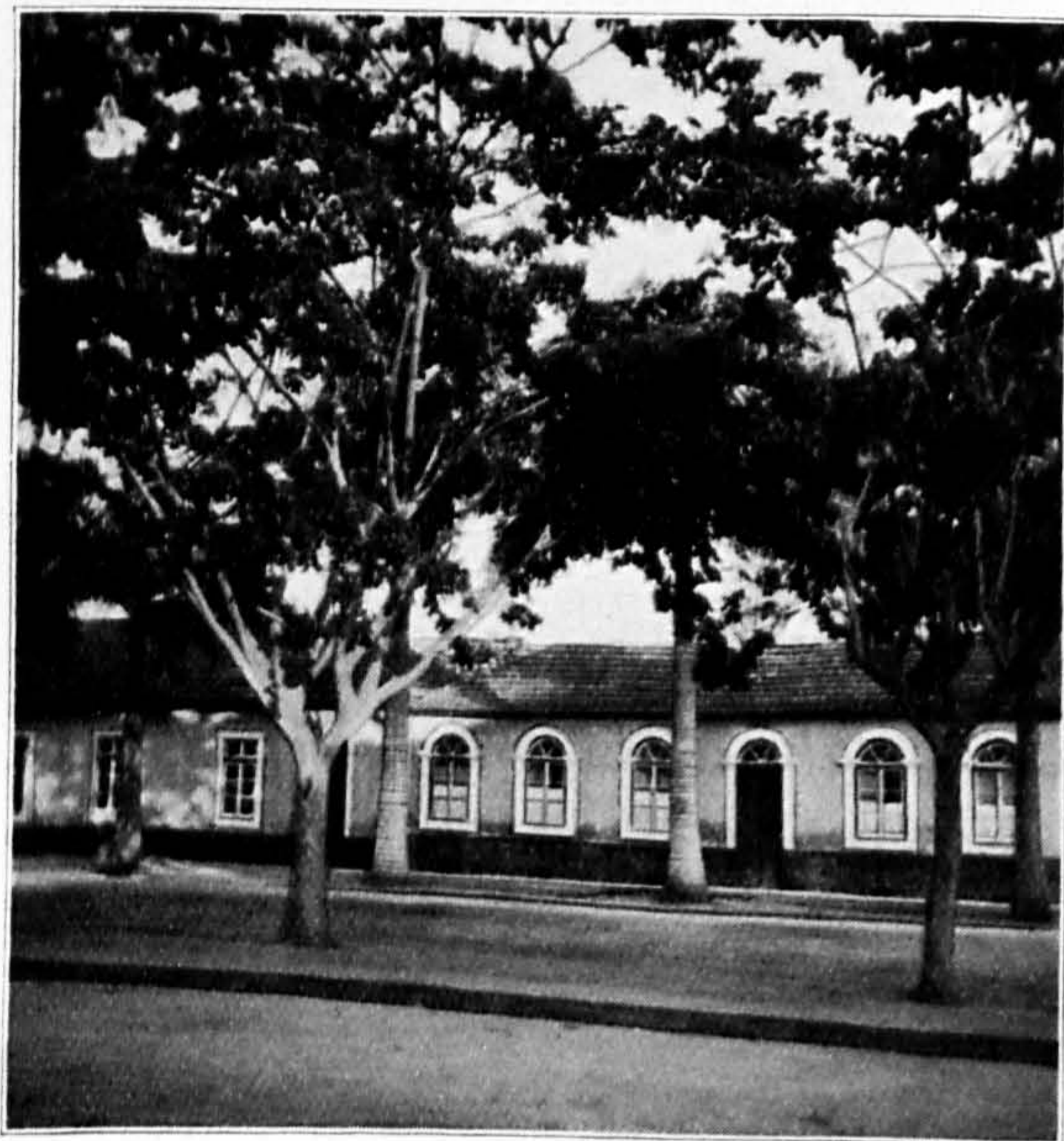


JARDINS DANS LES FAUBOURGS DE BENGUELA.





RUE A BENGUELA.



RUE A BENGUELA.

rière la maison une cour, ou un jardin dont partent comme des fusées les feuillages énormes des cocotiers et des bananiers ou encore la belle silhouette touffue d'un manguier, donne à la ville son aspect caractéristique, son charme fait d'indolence et de quiétude. Deux hôtels se partagent les rares visiteurs : l'« Hôtel Suisse » qui est le plus important, donne sur une jolie place fleurie, ornée d'une fontaine. L'autre, où nous sommes, est l'« Hôtel Aliança » qui dispose de six chambres au moins donnant sur une cour intérieure. La famille du propriétaire est charmante et la vie y a quelque chose de patriarcal. La sonnette de nuit est simplifiée en ce sens que le portier noir se couche au travers de la porte cochère, contre les deux battants. Le client tardif n'a qu'à pousser la porte et réveille du même coup le portier, sans alarmer toute la maison comme cela arrive chez nous.

Ma chambre donne sur le marché moderne, vaste enclos rectangulaire aux grilles de fer. Il contient deux grandes halles couvertes dont l'une sert de marché aux poissons et l'autre de marché aux viandes et aux légumes. Rien n'est plus divertissant que d'y observer la vie locale. Tous les matins, c'est un va-et-vient d'acheteurs et de vendeurs, quand ils ne sont pas les deux à la fois. La plupart des marchands sont des femmes noires et presque toutes ont adopté le costume drapé des noires mi-civilisées qui sied à merveille à leur allure cambrée et majestueuse. En y regardant de plus près, on découvre vite des variantes ou des particularités qui correspondent à des types divers. Il faut dire qu'une ville telle que Benguela attire des noirs de toutes les contrées environnantes et qu'un grand nombre de peuples y sont représentés. En face de ma chambre se trouve un groupe de marchandes de charbon de bois. Elles arrivent tous les matins à la même heure, chacune portant un sac sur la tête. Débarrassées de leur charge, elles commencent un brin de toilette qui consiste à dérouler l'étoffe bleue-noire qui entoure leur chevelure et à la remettre avec beaucoup de soins pour en faire une sorte de turban. Ensuite elles rajustent le pagne et la cotonnade qui enserre leurs seins. Puis vient l'étalage de la marchandise ; car les morceaux de charbon sont empilés par petites pyramides qui sont l'unité de vente valant un quiniento (7 ct.). Comme au Portugal, le charbon de bois est très employé pour la cuisine, c'est donc un marché important qui est entièrement entre les mains des femmes de la tribu des Hanya, peuple qui me paraît avoir des affinités avec les Ovambangala du Sud (Humbe, Tyipungu, etc.), de la région du Cunène. Plutôt petites de taille, à la peau d'un beau brun marron sombre, elles paraissent affectionner les teintes foncées, bleu et noir. Les bijoux sont de cuivre jaune, que ce soient des boucles d'oreilles, des bagues, des bracelets ou des épingles à cheveux, et ce métal jette une note gaie dans cette nuit de velours. Un regard de côté laisse voir deux triangles blancs, un sourire déploie les plus belles dents du monde. L'ensemble est d'une distinction sauvage qui ne se rencontre que rarement.

Plus loin ce sont des marchands de légumes ; sur un sac de jute étendu à terre s'alignent des fagots de beaux haricots, des tomates triées par grandeurs, de petits tas de piments verts ou oranges. Ailleurs des

papayes mettent leur note jaune, gros fruits ressemblant à nos melons dont la pulpe, très douce, se mange à la cuiller. Des racines couleur de terre représentent du manioc ou des patates douces à la saveur insipide. De grandes feuilles en forme de cœur et poussant sur des tiges grimpan-tes, remplacent nos épinards.

Il est à croire que les poissardes présentent sous toutes les latitudes les mêmes qualités et les mêmes défauts. Il en est ici de savoureuses et deux d'entre elles nous ont souvent divertis. Maria d'abord, mince, au visage intelligent, pétillant de malice et mobile comme celui d'un petit singe. Quand elle parle et cela arrive souvent, elle déploie une mimique que lui envieraient bien des comédiens. Elle a une façon à elle de passer de la colère simulée au sourire le plus gracieux, sans aucune transition. Subitement, elle exécute une danse du ventre qui ameute tout le marché et en guise de finale, empoigne un des spectateurs effaré, avec des gestes non équivoques... et le fait fuir sous la risée générale ! Joana, par contre, est une grande matrone, virago au visage de vieux juif. Vive, elle aussi, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Personne ne lui en impose et seule contre six ou huit autres femmes, elle sort victorieuse d'une joute de langue. Il faut la voir, pour se défaire d'un importun, empoigner à deux mains et brandir un gros poisson à fortes épines ! Elle est sûre de l'effet et pas un ennemi ne résiste à ce geste épique ! En Europe, tout cela nous paraîtrait pour le moins vulgaire et même crapuleux ; mais ici il y a je ne sais quoi de plus près de la nature qui fait que nous le trouvons simplement pittoresque. La marchandise est belle comme sur tous les marchés aux poissons. Étals d'écaillés brillantes, de gros yeux métalliques qui vous regardent, formes inusitées de poissons bossus, mouchetés, rayés d'or ou de bleu de Prusse, nageoires en éventails, têtes démesurées, chairs rouges comme du bœuf, coquillages blancs, corbeilles de crevettes blondes. Tout cela pêle-mêle ou trié par espèces et par grandeurs, groupé en chapelets ou en petits tas à un demi-angolar (7 ct.). Et Maria de lancer malicieusement de sa voix criarde : « C'est-il pas une honte de vendre du poisson pourri ! Et dire que le docteur n'est pas là pour le vérifier et le cipayer pour le confisquer ! » En dehors de la halle, un noir frit des poissons plats et larges barrés de coups de couteau. Ils s'alignent sur une planche et font envie aux passants. A côté c'est un marchand de tabac débitant ses spirales noires ressemblant à des serpents enroulés. Un pâtissier vient offrir ses tartelettes et ses nougats que nous nous faisons le plaisir d'offrir à trois marchandes avec lesquelles nous conversons.

De temps à autre une cliente blanche passe ; elles sont rares, du reste ; car elles envoient le plus souvent le cuisinier noir faire le marché. Nous ne pouvons nous empêcher de la comparer à ses sœurs noires tellement plus belles et plus vivantes. Elle paraît mal faite dans ses vêtements européens ; sa chair fiévreuse semble molle à côté du brun-noir nuancé et velouté que l'on caresse comme une matière rare. Ses bras sont veules comparés à la rondeur ferme et nerveuse de ceux des négresses qui les rejettent de temps à autre derrière la tête et se cambrent en des mouvements de félins inoccupés et nostalgiques... Je me

mets à plaindre cette blanche d'être la femme d'un blanc dans un pareil pays.

Les mulâtres sont fréquents et parmi eux il en est de fort beaux. Comme certains sont les rejetons de pères aisés ou même riches, ils font de la toilette le but principal de leur vie. Quant aux hommes noirs, ils sont généralement vêtus de haillons misérables, à moins qu'ils soient les domestiques d'une bonne maison qui tient à les vêtir convenablement ; mais ils ne sont jamais plus beaux que lorsqu'ils sont vêtus à leur mode, en pagne et le torse nu.

Que dire du mépris que beaucoup de coloniaux témoignent aux noirs ? Ils ne savent s'adresser à eux qu'en les insultant et leur répètent vingt fois par jour : « N'es-tu pas une bête ? N'es-tu pas un singe ? » Le noir, sous des dehors de bonne bête soumise, car il ne peut faire autrement, accumule dans son for intérieur la rancœur. « Baise la main que tu ne peux couper », dit le proverbe arabe. Par contre, ce même blanc ne dédaigne pas toujours la femme noire lorsqu'elle est jeune et fraîche. Il faut avouer que presque toutes ont ce parfum d'ingénuité exquise et de santé pleine qui les rendent infiniment désirables.

Dans la rue passent quelques filles portant sur la tête leur panier conique ; un noir les interpelle et elles de répondre de leurs petites voix d'enfants de chœur, sans s'arrêter, c'est un bout de causette gaie et vive. Puis c'est une matrone enveloppée dans un métrage respectable de cotonnade rayée, et dont les bracelets reluisants étalent la richesse. Une grande négresse, mince, altière, drapée dans une soie d'un rouge éclatant et coiffée d'une étoffe précieuse, vient tous les jours à la même heure faire ses achats, suivie d'une bonniche portant le panier. Elle nous intrigue : courtisane ou petite maîtresse ? A vrai dire cela ne nous regarde pas ; il suffit qu'elle soit l'ornement rare qui passe et fait la joie des yeux. N'oublions pas les marmots, car ils sont exquis, ces mioches en chocolat qui s'amuse de peu dans le sable ou la poussière. Les tout petits sont toujours collés dans le dos de la maman, retenus par une étoffe qui semble les étrangler ; s'ils ne sont pas dans le dos, c'est qu'ils pendent au sein qu'ils savent aller dénicher à toute heure entre les plis des étoffes quand l'appétit les y pousse. Les autres s'amuse où ils peuvent et les chicanes sont rares. Peu de mendiants et très peu de chiens. Les chats, par contre, sont plus nombreux et luttent contre la plaie des rats. Pas de chevaux ; seuls quelques mulets traînent des véhicules étranges, victorias d'un autre âge qu'ils enlèvent d'un petit galop ridicule.

Si les jours sont brûlants, les nuits, à cette saison du moins, sont douces et lorsque la lune éclaire, c'est une féerie en gris-bleu nuancée à l'infini.

Benguela, au passé plus cruel que glorieux, dont la raison d'être était la vente et l'embarquement des esclaves aux temps où cette marchandise humaine avait cours, Benguela est aujourd'hui une petite cité qui sommeille, pleine de douceur indolente et de charme. Elle semble vivre plus qu'elle ne vit, car Lobito avec son port moderne admirablement situé, lui a pris le grand commerce. Il ne lui reste que le petit trafic avec l'inté-

rieur, commerce d'articles d'échange que les logias de la brousse troquent contre du maïs et de la cire. Cela continue de nourrir les deux mille blancs qui mènent une vie monotone et végétative de petit centre de province. Mais ce qu'on n'a pu lui enlever, c'est la douceur de son climat tempéré par le courant marin froid venant du Sud. Une brise exquise ne cesse d'effleurer ses rues larges et propres, plantées d'arbres magnifiques.

OUVRAGES CONSULTÉS

- MARQUARDSSEN, HUGO, *Angola*. Berlin 1920.
SCHACHTZABEL, A., *Im Hochland von Angola*. Dresden 1923.
BRANDÃO DE MELLO, COLONEL A., *Angola, Monographie historique, géographique et économique de la Colonie* destinée à l'Exposition Coloniale internationale de Paris de 1931. Imprimerie nationale de Loanda 1931.
CASTELBRANCO, FRANCISCO, *História de Angola desde o descobrimento até a implantação da Republica (1482-1910)*. Luanda 1932.

Les photographies qui accompagnent cet article ont été faites avec l'appareil Rolleiflex 6 × 6 cm.

NÉCROLOGIE

HENRI-A. JUNOD

missionnaire

(1863-1934)

Henri-A. Junod, qui vient de mourir (22 avril 1934) était un de nos plus anciens membres correspondants, son nom ayant apparu sur nos listes dès 1890, c'est-à-dire il y a quarante-quatre ans. Tout de suite il avait pris son titre au sérieux, et il avait envoyé au *Bulletin* de l'année suivante (tome VI, p. 318-327) une *correspondance* sur la région de Rikatla, à 20-25 km. de Lourenço-Marquès (Afrique orientale portugaise), qui dénotait un beau don d'observation. Une chasse aux coléoptères, dans une palmeraie poussant au milieu d'un marécage, fut le sujet d'une seconde correspondance (tome VII, p. 529-535). Puis ce furent des contributions plus considérables, de véritables articles, et cette fois sur *Les pratiques divinatoires des Ronga* (tome IX, p. 57-83), c'est-à-dire sur les usages et la mentalité des noirs qu'aucun missionnaire ne peut se dispenser d'étudier. Enfin, il nous donne une étude considérable, *Les Ba-Ronga*, qui remplit (p. 5 à 500) tout le volume X du *Bulletin*, volume qui fut pendant longtemps le plus recherché de notre collection. Une étude plus courte : *La possession chez les Ba-Ronga*, vint enrichir douze ans plus tard le volume commémoratif des vingt-cinq ans de la Société neuchâteloise de Géographie (1910).

En 1923, après dix ans de silence, la voix de Henri-A. Junod allait de nouveau retentir dans le *Bulletin* par un article sur *Les rites de chasse chez les Bantou* ; cet article arriva entre mes mains, mais étant retourné à son auteur pour des corrections que celui-ci voulait y apporter, il se perdit au retour, et il ne fut plus possible de le retrouver. L'auteur n'en avait pas de double, et ne se sentit pas le courage de le récrire.

La dernière lettre que j'ai de Henri-A. Junod est du 15 février 1934. Préoccupé de réunir une nouvelle fois l'équipe qui avait travaillé en 1910, je lui avais demandé sa collaboration pour le *Bulletin* commémoratif de l'an prochain. Il me l'aurait accordée, n'eût été son état de santé. Il me proposa pour le remplacer son fils, M. Henri-Ph. Junod, missionnaire comme lui : « Cela me ferait plaisir, m'écrivait-il, s'il pouvait préparer un article pour notre *Bulletin* auquel tous les Neuchâtelois devraient

avoir à cœur de collaborer. » Ce vœu sera exaucé et nos lecteurs liront dans le *Bulletin* de 1935 une courte monographie sur *Les Vandau de l'Afrique orientale portugaise*.

Ainsi se continuera une *tradition africaine* que Henri-A. Junod avait été un des premiers à inaugurer dans notre *Bulletin*.

Nous garderons de ce fidèle correspondant, de cet ami de notre Société neuchâteloise de Géographie, un souvenir reconnaissant et ému.

Charles BIERMANN.

SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE

RAPPORT DE GESTION

pour l'exercice 1933,

lu à l'Assemblée générale du 16 mai 1934.

MESDAMES, MESSIEURS,

La charge de président comporte, entre autres devoirs, celui de présenter à l'Assemblée générale annuelle un rapport de gestion sur l'année écoulée. Cela n'a rien que de normal pour celui qui a dirigé durant l'année les faits et gestes de ses administrés ; mais, lorsque ce président a laissé tout le travail à d'autres pour aller courir pendant de nombreux mois la brousse africaine, la question change un peu d'aspect ! Par bonheur, la tâche m'est facilitée grâce à notre vice-président, M. Adolphe Berthoud, qui me remplaça durant mon absence de près de neuf mois. Il m'écrivit à la fin de l'année une longue lettre qui me mettait au courant de tout ce qui touchait à l'activité de la Société. Cette lettre, je l'ai lue là-bas sur les bords du Cubango, à la Mission catholique de Vila da Ponte, non sans un brin d'émotion !

C'est par elle que j'appris, entre autres, que le Comité avait été réélu en bloc, sauf M. le prof. G. Juvet, à Lausanne, démissionnaire. Ce dernier fut remplacé par M. Paul de Chambrier qui, malheureusement, ne put accepter cette charge pour des raisons de santé. Le Comité est resté constitué de la même manière que précédemment :

Président : M. Th. Delachaux ; *Vice-présidents* : M. Adolphe Berthoud et M. le Dr G. Borel ; *Secrétaire* : M. René Schaerer ; *Secrétaire-adjoint* : M. Henri Schelling ; *Rédacteur du « Bulletin »* : M. le prof. Ch. Biermann ; *Caissier* : M. Edgar Borel ; *Assesseurs* : MM. Émile Argand, Édouard Wasserfallen et Paul Vouga.

État de la Société. — Nous avons à déplorer une nouvelle diminution de nos effectifs depuis l'an dernier. Tandis qu'au 31 décembre 1932 nous comptions 258 membres (dont 10 à vie), ce chiffre est descendu à 243. La mort nous a enlevé 6 membres qui sont : MM. Ackermann, Alfred ; Benoit, Paul ; Clottu, Alfred, Conseiller d'État ; Godet, Rodolphe,

D^r méd. ; Montagnier, H.-F. ; Thiébaud, Auguste ; en outre, nous avons perdu un membre honoraire : S. A. R. le Prince Louis Amédée de Savoie, Duc des Abruzzes.

Nous avons enregistré 9 démissions qui seront, espérons-le, compensées par de nouvelles admissions. Quant aux membres correspondants, ils sont restés au nombre de 16.

Activité de la Société. — Le Comité a pris une décision importante dans la question des conférences en les transformant en séances d'un caractère plus intime, réservées aux membres de la Société et à un cercle d'invités. Les frais du local étant ainsi réduits, cela permettra d'augmenter le nombre de ces séances et en même temps d'entendre des communications plus nombreuses. Elles ont lieu généralement le vendredi, alternant avec les séances de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles.

Les conférenciers de l'hiver dernier furent :

M. E. ARGAND : *Les formes topographiques des Alpes à travers les âges.*

M. A. REYMOND : *Voyage en Grèce.*

M. Alf. CHAPUIS : *Les parties du monde encore inconnues* (avec cartes), le 2 février 1934.

M. Th. DELACHAUX : *Six mois avec la 2^e mission scientifique suisse en Angola* (avec projections), le 2 mars 1934.

Nous ajouterons à la question précédente un petit chapitre que nous pourrions intituler : « Propagande ». Votre Comité a décidé, en effet, d'envoyer régulièrement des cartes de convocation aux séances à des personnes qu'il juge susceptibles de s'intéresser aux buts de notre Société. A la fin de la saison il leur a été envoyé une circulaire accompagnée d'une carte d'adhésion à signer. Nous nous plaisons à constater que cette démarche n'a pas été sans résultats et qu'elle mérite d'être continuée à l'avenir. Nous aimerions pouvoir compter sur la propagande personnelle de nos membres pour faire connaître dans leur entourage l'œuvre désintéressée et utile au pays que fait notre Société.

Bulletin. — Notre *Bulletin* passe par une série d'années maigres ; celui de l'an dernier n'a pas fait exception et cet état de choses qui semble devenir chronique, ne laisse pas que d'inquiéter votre Comité. Il y a à cela diverses causes dont les tarifs de nos imprimeurs ne sont pas les moindres. Nous étudions les moyens d'y remédier, afin que nos membres puissent recevoir de nouveau un *Bulletin* plus conforme à la tradition. Nous y reviendrons à la fin de ce rapport au sujet de l'an prochain.

Divers. — Le Comité, dans sa séance du 25 avril 1933, a décidé, sur l'avis du bureau et conformément à celui du préposé au Registre du commerce, de faire radier l'inscription de la Société au dit Registre. Cette inscription n'avait plus sa raison d'être depuis l'entrée en vigueur du Code civil suisse en 1912.

En 1932 déjà votre Comité s'est rendu compte de la nécessité de mettre en ordre ses archives et spécialement les stocks de ses *Bulletins*

déposés dans les combles de l'Institut de géologie au Mail. D'accord avec le Château et M. le prof. E. Argand, nous avons fait réinstaller les rayons, propriété de la Société et préparé ainsi la place nécessaire aux ballots des anciens *Bulletins*. Ce travail de revision a été fait par M. James Thiébaud, assistant intérimaire à l'Institut. Ce dernier a eu l'obligeance également de trier le courrier des échanges, travail qui est fait actuellement par M. Ch.-E. Thiébaud qui, au retour de la mission scientifique suisse en Angola, a repris son poste d'assistant au dit Institut. Ces deux messieurs méritent toute notre gratitude.

Le 4 février dernier eut lieu, à Berne, une séance de l'*Association des Sociétés suisses de Géographie*, à laquelle M. le prof. Biermann a eu l'obligeance de représenter notre Société. Les principales questions à l'ordre du jour étaient les suivantes : La réalisation de l'édition française du Manuel de Géographie de la Suisse de M. le prof. Früh ; la délégation suisse au Congrès international de Géographie, qui se tiendra l'été prochain à Varsovie ; enfin, l'affiliation éventuelle de l'Association à la Société helvétique des Sciences naturelles, question à laquelle nous avons donné un préavis favorable.

Cinquantenaire de la Société en 1935. — Il n'est certes pas trop tôt de s'occuper dès maintenant de la manière dont nous comptons commémorer le jubilé du premier demi-siècle d'existence de la Société neuchâtoise de Géographie. Nous avons dit précédemment, en parlant du *Bulletin*, que nous reviendrions à ce sujet. Il est certain que le *Bulletin du Cinquantenaire* fournira le meilleur prétexte à commémorer cette date. Mais cela n'ira pas sans un appel de fonds bénévoles, car nos moyens habituels ne suffiront pas à la publication prévue. Nous sommes persuadés que nous les trouverons malgré les temps difficiles et nos sociétaires tiendront certainement à nous aider dans nos efforts dans lesquels nous leur demandons dès maintenant de nous appuyer.

Il me reste à remercier bien vivement le Comité et son président par intérim, M. Adolphe Berthoud, d'avoir pris soin de la gestion des affaires de la Société et d'avoir fait de l'excellent travail. Je souhaite que malgré les temps difficiles, l'an prochain apporte à notre Société, avec ses cinquante ans, une nouvelle ère de prospérité.

Le Président,

THÉODORE DELACHAUX.

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
DE LA VILLE DE NEUCHÂTEL

RAPPORT
SUR L'EXERCICE 1955

PAR

TH. DELACHAUX, CONSERVATEUR

L'exercice 1955 est riche en événements pour notre Musée et l'augmentation des collections aura été considérable par rapport aux exercices précédents. La plus importante sera due à la participation du conservateur à la Deuxième Mission scientifique suisse en Angola, mise en œuvre et dirigée par le Dr A. Monard, conservateur du Musée d'histoire naturelle de La Chaux-de-Fonds. Le troisième membre de la mission était M. Ch.-E. Thiébaud, lic. ès sc., assistant à l'Institut de Géologie de l'Université de Neuchâtel. Les collections ethnographiques rapportées comprennent, en effet, plus de 3000 objets dont le poids formait un bagage de 1800 kg.

Parmi ces collections se trouvent beaucoup de doubles et le premier soin du conservateur sera d'en tirer une collection « type » pour le Musée. D'autre part, les Musées de Bâle et de Genève qui ont bien voulu contribuer à la réussite du voyage par un subside, recevront chacun une série d'objets. Il restera enfin un choix qui pourra servir à des échanges.

Ce voyage a pu être entrepris grâce à une somme prélevée sur le budget de deux exercices et mise à la disposition du conservateur par la Commission. D'autre part, une somme presque égale a été recueillie auprès de quelques personnes qui s'intéressent à notre Musée et auxquelles nous adressons ici nos plus chaleureux remerciements. Ce sont : MM. Paul de Chambrier, Bevaix ; Eugène de Coulon, Cortaillod ; Marcel de Coulon, Neuchâtel ; Paul Humbert, Neuchâtel ; Marc Jacot-Guillarmod, Les Verrières ; Fritz Kunz, Neuchâtel ; Pierre de Meuron, Neuchâtel ; La Société des Câbles de Cortaillod ; Le Comité d'organisation de la Fête des Vendanges.

Rappelons aussi à cette place les services rendus par le Dr A. Monard, chef de l'expédition, ainsi que par notre compagnon C. E. Thiébaud, qui nous ont aidé et assisté durant tout notre voyage dans nos achats, puis

dans les emballages des collections qui nous ont occupés près d'un mois à la Mission catholique du Cubango.

Nous n'insisterons pas sur le voyage lui-même qui sera relaté ailleurs, ¹ ni sur les collections elles-mêmes qui feront le sujet d'une étude ici-même l'an prochain. Disons seulement que les régions étudiées sont principalement celles de Vila da Ponte sur le Cubango, puis celle de la rive droite du fleuve Cunène de Capelongo à Humbe, le pays des *Kwamatwi* et des *Kwanyama*, sur la rive gauche du Cunène jusqu'à la frontière sud de l'Angola. Les peuples visités appartiennent tous, les Bochimans mis à part, au groupe des Bantous. On distingue cependant parmi ces derniers diverses familles qui se subdivisent à leur tour en plusieurs peuples d'importance très différente. Dans le centre de la colonie se trouvent les *Umbundu* que nous n'avons vus qu'en passant et sans avoir le loisir de les étudier. Ils sont, du reste, plus connus que les suivants. A VILA DA PONTE, nous étions chez les *Va Nganguela*, dont la Première Mission scientifique suisse en Angola nous avait rapporté une collection ethnographique. Nous y avons recueilli de nouveaux objets qui complètent la première série. Sur le chemin qui nous conduisit au Cunène, vers l'Ouest, nous avons rencontré quelques *Va Nyemba*, chez lesquels nous avons, à la fin de notre voyage, fait un séjour très intéressant. Sur la rive droite du Cunène, que nous avons atteinte à CAPELONGO, nous sommes entrés dans le vaste territoire des *Va Khumbi* (Va Humbe). C'est là un peuple important et prospère, que certains auteurs ont rattaché autrefois aux *Ovambo* du Sud. Malgré quelques points communs, surtout dans le Sud, il y a lieu de les en séparer. Actuellement on les groupe, avec d'autres peuples de la rive droite du Cunène tels que les *Va Tyipungu*, *Va Nyaneka*, *Va Ndongoëna*, *Va Mwilla*, etc., sous le nom de *Va Bangala*. La position des *Va Nyemba*, par rapport aux autres peuples, n'est pas très claire. Si d'aucuns les rattachent au groupe précédent, celui des *Va Bangala*, d'autres les envisagent comme un rameau séparé des *Va Nganguela*, dont ils parlent la langue. Cependant, leur extérieur, leur type, leur costume, ainsi que leur coiffure les rapprochent, nous semble-t-il, davantage des *Va Tyipungu* et par conséquent des *Va Bangala*.

Une seconde famille de peuples est celle des *Ovambo* qui habitent une vaste région dans le Sud, entre le Cunène et le Cubango, à cheval sur la frontière sud. De ces *Ovambo* nous avons appris à connaître les *Ovakwanyama*, ainsi que les *Ovakwamatwi* et avons pu en rapporter des collections importantes. En outre, un autre peuple très différent de ces deux familles citées, quoique bantou également, est celui des *Va Tyivokwe*. Ce peuple, dont la patrie doit être fixée dans la LUNDA au Nord de l'Angola et dans la région sud du CASSAI dans le Congo belge, semble être un des plus vivaces de ces contrées. Depuis un demi-siècle environ, il essaime vers le Sud et le Sud-Est et s'infiltré chez tous les autres peuples, profitant de la paix qui y règne grâce à la colonisation portugaise. Nous avons rencontré des villages *tyivokwe* jusqu'aux confins

¹ TH. DELACHAUX et C.-E. THIÉBAUD : *Pays et Peuples d'Angola*. Études — Souvenirs — Photos, Éditions Victor Attinger 1934.

des *Kwanyama*. Au point de vue des collections, c'est un peuple admirable, beaucoup plus artiste que les autres dans tous les domaines. Eux seuls possèdent une sculpture et tous leurs objets sont travaillés avec un soin qu'on ne retrouve pas chez les autres. Ils sont, par contre, d'un commerce moins agréable et l'on n'a jamais fini de discuter avec eux. Les *Va Tyivokwe* sont chasseurs avant tout et agriculteurs par nécessité. Ils sont nomades et ne restent guère plus de trois à quatre ans dans une localité, quoique leur architecture soit plus soignée que celle des autres peuples de la contrée. Leurs masques de bois sculpté ou d'étoffe d'écorce sont parmi les plus beaux d'Afrique. Leurs armes sont plus soignées, en particulier les arcs et les flèches. Cela explique que ce peuple occupe dans nos collections une place nécessairement plus grande que tous les autres peuples réunis.

Quant aux *Bochimans*, cités déjà au début, nos collections n'en contiennent pour ainsi dire rien, quoique nous ayons eu l'occasion d'en rencontrer à diverses reprises et de les photographier. Mais il faut dire que, outre la pauvreté en objets de ce peuple de nains, ils prennent les habitudes des noirs parmi lesquels ils vivent et perdent rapidement leurs traditions propres. Les hordes qui vivent encore intactes sont difficiles à atteindre et il faudrait connaître leur langue. Il faudrait séjourner longtemps dans le pays pour pénétrer les secrets de ce peuple énigmatique que les noirs jugent comme étant très inférieur à eux ; ne vont-ils pas jusqu'à dire que ce sont des bêtes à forme humaine ?

Le problème qu'il s'agissait de résoudre était celui de la place que devaient prendre ces collections dans le Musée ; car, même après un triage sévère, il en restait de quoi occuper une salle. Notre première intention était de leur consacrer la nouvelle salle provenant de l'adaptation de l'ancien jardin d'hiver. Mais, après étude, il nous est apparu comme plus logique de consacrer à l'Angola la petite salle qui se trouve entre celle du Congo belge et celle de l'Afrique du Sud et de réserver la nouvelle salle qui jointe celle consacrée à l'Afrique du Nord, au Soudan et autres régions limitrophes.

Pendant notre absence nos collections d'Afrique se sont enrichies de deux autres envois pour lesquels nous avons été en correspondance précédemment. La première de ces collections nous a été rapportée par M. E. Freiburghaus, missionnaire au Cameroun. Elle comprend 85 objets du plus haut intérêt pour nous. Plusieurs sièges sculptés, des poteries, des armes, une calabasse-fétiche à mâchoires humaines, des vanneries, des pipes de Bali, dont un exemplaire énorme.

La seconde collection nous a été aimablement offerte par le Dr de Thilliot. Elle comprend 83 objets et provient de l'A. E. F., région du Haut Ogooué et des environs de Franceville. Masques, armes, instruments de musique, bracelets, etc. ; puis surtout quatre fétiches du Haut Ogooué qui viennent combler un vide que nous déplorions depuis longtemps. Ces deux envois nous permettent de donner de cette vaste contrée un tableau un peu plus représentatif que cela n'était le cas jusqu'ici.

Sur le conseil de M. H. Junod, ancien missionnaire, nous avons acquis

deux beaux « Tchalou », ou couvertures en étoffe d'écorce des Ba Tchopi (au sud d'Inhambane, Mozambique).

M. le Dr F. Machon, à Lausanne ne nous a pas oublié lors de son dernier voyage en Amérique du Sud. Il nous a envoyé 3 arcs, 7 flèches et un bâton décoré des Indiens Caïnguas.

M. DuBois, ancien consul suisse à Francfort, qui nous avait fait don d'une importante série d'objets, principalement de l'Afrique du Sud-Est (Cafrerie), nous a remis encore deux objets de la même région : un chapeau et un tam-tam.

De M^{me} Prince-Junod, nous avons reçu un objet en bois sculpté des Ba Ronga (Mozambique) : deux chevets liés par une chaîne, le tout sculpté d'une seule pièce.

M^{lle} Lorette Brodbeck nous a remis 3 cuillers en bois sculpté des Barotzé.

Signalons enfin l'achat de deux tableaux abyssins modernes rapportés en son temps par le Dr G. Montandon de son voyage d'exploration au Pays Ghimirra (voir *Bull. Soc. neuch. de Géogr.*, t. XXII. 1913). L'un représente saint Georges délivrant la princesse. Celle-ci est perchée sur un arbre, tandis que le saint transperce le dragon de sa lance dont le talon se termine par une croix. L'autre représente la bataille d'Adoua. Ces peintures, d'une belle tenue décorative, sont des compositions traditionnelles dans un style byzantin populaire qui s'est maintenu dans ce pays jusqu'à nos jours.

Plusieurs visites de spécialistes montrent que notre Musée ne passe pas inaperçu. Ainsi nous pouvons signaler pour 1933 celles de M. J.-C. van Erde, directeur de la section d'ethnologie de l'Institut colonial d'Amsterdam, de M. le prof. F. Krause, directeur du Musée d'ethnographie de Leipzig, de M. G.-H. Rivière, sous-directeur du Musée national du Trocadéro, à Paris et de M. Marcel Griaule, chef de la Mission Dakar-Djibouti.

Enfin nous avons reçu de M. R. U. Saice, professeur d'ethnographie à Cambridge, un volume fort intéressant intitulé : *Primitive Art and Crafts, an introduction to the study of material culture*,¹ dans lequel notre Musée est signalé à diverses reprises et qui reproduit plusieurs objets de nos collections.

Pendant l'absence du conservateur, M. Gustave Jéquier, membre de la Commission, a bien voulu, pour autant qu'il se trouvait à Neuchâtel, le remplacer et exécuter divers travaux et nous tenons à lui en exprimer notre gratitude.

Il nous reste à remercier tous les généreux donateurs pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu témoigner au Musée et nous leur demandons de bien vouloir nous conserver aussi à l'avenir leur bonne volonté.

¹ Cambridge, at the University Press 1933.

BIBLIOGRAPHIE

RICHARD ENGELMANN. *Talnetzstudien*. (Mit 4 Textfiguren.) Sonderabdruck aus dem Jahrbuch der Geologischen Bundesanstalt, 83. Band, 1933. Heft 1 und 2, p. 189-198. Wien 1933.

L'auteur a poussé le dessin du « chevelu hydrographique » jusqu'au delà des sources des cours d'eau, aussi haut dans les vallées qu'un thalweg y est marqué. Il l'a fait sur les cartes à 1 : 75 000 de l'ancienne monarchie austro-hongroise. Il a constaté la fréquence dans les vallées de cette région, et surtout de la Bohême et pays voisins, de la direction Sud-Est Nord-Ouest. Il y voit le reste d'un ancien écoulement vers le Nord-Ouest, à une époque où l'orographie compliquée actuelle n'existait pas. Le gauchissement des surfaces anciennement régulières a introduit d'autres directions d'écoulement, où il reste cependant des traces de l'état primitif. L'auteur veut voir dans les méandres de certaines rivières, comme le Dniestr, la combinaison entre les diverses directions auxquelles elles ont obéi. En rapportant le système actuel des vallées aux dépôts du quaternaire ancien et au loess, il constate qu'il est plus récent que le premier, plus ancien que le second. Il en conclut que ce système ne remonte pas très haut et que la géologie ne fournit que peu de données utiles à la morphologie.

BIERMANN.

E. MARKUS. *Chorogenese und Grenzverschiebung*. Publicationes Instituti Universitatis Tartuensis Geographici, n° 19. 48 p. Tartu 1932.

La Chorogénèse est la science des transformations que subit un complexe, un paysage géographique depuis sa naissance. En somme, c'est le correspondant de l'étude des « successions » en géobotanique. Le « déplacement des limites » (*Grenzverschiebung*) en diffère en ce que, dans ce cas, la transformation provient d'une « transgression » d'un type voisin. Ainsi un marais peut gagner sur une forêt et finalement la forêt disparaît entièrement. A la lumière d'exemples pris surtout dans le Nord de l'Europe, l'auteur étudie les différentes formes des changements intervenus dans un paysage, en particulier dans les marais, lacs, steppes, cavernes et même les villes.

BIERMANN.

Dr GEORGE MONTANDON. *La Race. Les Races*. Mise au point d'Ethnologie somatique. 1 vol. in-8. 300 p., 31 fig. dans le texte, 1 carte et 24 planches hors texte. Paris, Payot. 1933.

Cet intéressant ouvrage est formé de deux parties. Dans la première, l'auteur s'efforce de préciser ce que l'anthropologue et l'ethnologue appellent race, notion très différente de l'ethnie, qui est un groupement linguisto-culturel. Il établit la place de ce concept de race dans la taxonomie : il montre que pour l'espèce humaine, le terme de race correspond à celui de variété pour les autres espèces vivantes. Il étudie ensuite les caractères propres à la race : la complexion, le faciès, les proportions, l'anatomie, le sang, la physio-psychologie.

La deuxième partie reprend sous une forme plus concise les données raciologiques exposées dans un précédent ouvrage du même auteur, *Ologenèse humaine*, que nous avons analysé ici même (Cf. *Bulletin* XXXVIII. 1929 p. 182-183).

BIERMANN.

JULES BLACHE. *L'homme et la montagne*. Préface de Raoul Blanchard. Collection : Géographie humaine, dirigée par P. Deffontaines, n° 3. 1 vol. 190 p. 40 pl. de photographies. Paris, libr. Gallimard. 1933.

C'est un livre capital, et qu'il faut lire, depuis la préface où M. R. Blanchard crie son enthousiasme jusqu'à la conclusion où l'auteur ramasse en quelques traits incisifs les résultats de son étude. Livre intéressant, non seulement par l'habileté avec laquelle M. Blache aborde les problèmes les plus compliqués, mais aussi par les aperçus si ingénieux, les formules si heureuses auxquelles il aboutit.

L'auteur va du connu à l'inconnu. Il commence par l'étude des Alpes, auxquelles ont été consacrés tant de travaux, par exemple par l'école de géographie alpine de Grenoble à laquelle il appartient. Des Alpes proprement dites, il passe aux autres montagnes du système alpino-himalayen, où il trouve, dans les traits qui marquent l'économie humaine, une grande parenté avec les Alpes. Ce dessin fixé, il passe aux montagnes qui diffèrent plus ou moins du type alpestre, à celles du Nord de l'Europe, Écosse et Scandinavie, à celles d'Extrême-Orient, étudiées surtout en Indo-Chine, à celles qui, en Afrique, dominant le désert et les steppes, et les plaines malsaines, enfin aux montagnes américaines, soit sous l'occupation de l'homme précolombien, soit avec la spécialisation qu'y a introduite l'économie moderne.

Le fait principal que M. Blache reconnaît dans l'économie alpestre, c'est l'association de la vie pastorale à la vie de montagne, avec des formes originales consistant en migrations saisonnières. Ces migrations ont pour origine l'élevage, lequel lui-même dérive de la chasse. Le montagnard a d'abord poursuivi le gibier dans la montagne, puis suivi les bêtes plus ou moins domestiquées dans leurs migrations spontanées. L'animal libre n'est pas sédentaire ; l'homme devenu berger fut d'abord nomade. Ce nomadisme revêt à son tour plusieurs aspects, que M. Blache distingue avec une précision dont nous devons lui savoir gré : d'abord la transhumance méditerranéenne, dont le qualificatif indique le domaine prin-

cipal, et qui consiste en l'occupation alternée de deux pâturages, l'un en plaine pour l'hiver, l'autre en montagne pour l'été. La transhumance entraîne seulement des bergers spécialisés ; avec le nomadisme montagnard, c'est toute la population qui accompagne le troupeau. Mais le rythme est le même. La transhumance inverse est celle des troupeaux des montagnards descendant dans les plaines, tandis que normalement les troupeaux transhumants viennent des plaines : elle est plus rare. Dans les mêmes régions, on trouve encore un autre type d'élevage, celui où il n'y a pas de déplacement, sans qu'il y ait pour cela stabulation. Cela est possible grâce à la douceur de l'hiver.

Un autre type est celui que M. Blache appelle helvétique. L'hiver trop rigoureux entraîne la stabulation. Celle-ci implique les travaux de la fenaison, concurremment avec l'estivage du troupeau ; le bétail est différent : des vaches laitières au lieu des moutons de la transhumance ; les parcours sont beaucoup moins longs, ils sont exclusivement compris dans la montagne. Il y a d'autre part des stades intermédiaires, des « montagnettes » ou « mayens », en général pastoraux, tandis que les « remues » sont purement agricoles. D'ailleurs le nombre de ces termes détermine une multitude de combinaisons, soigneusement étudiées jadis par Ph. Arbos (Cf. *Bulletin*, XXXII, 1923, p. 73-77).

Ces divers types de vie pastorale se modifient soit dans le sens d'une spécialisation plus avancée, soit au contraire par l'abandon des pâturages des montagnes.

La montagne alpestre connaît également l'agriculture, mais en dépit de conditions défavorables. Particulièrement pour les arbres fruitiers ; la vigne se réfugie sur les versants les plus abrités ; le châtaignier supplée parfois le blé ; celui-ci doit souvent achever sa maturité « au balcon ». Ces circonstances expliquent la raréfaction des habitants avec l'altitude, étant d'ailleurs entendu que pas plus pour l'homme que pour les cultures, les zones d'extension n'ont des limites très précises. A ce sujet, il y a lieu de rectifier un chiffre, donné (p. 77) au sujet de l'alpe de Chermontane d'après E. de Martonne : le plus haut chalet d'estivage, celui de Chanrion, y est à 2410 m. et non à 3050 m. Il n'y en a aucun à cette hauteur dans les Alpes suisses.

Pour suppléer à l'insuffisance des ressources et pour tirer parti de la longueur de l'hiver, le montagnard des Alpes se voue au commerce et à l'industrie ; industrie qui a passé souvent, à l'époque moderne, du domicile de l'ouvrier à l'usine ; commerce qui a entraîné des déplacements saisonniers, le plus souvent d'hiver, mais même d'été, puis qui ont dépassé la durée d'une saison, puis qui ont donné lieu à une émigration définitive, que ne sont venues enrayer ni les ressources fournies par la houille blanche, ni celles que procure le tourisme moderne.

C'est muni de ce fil conducteur qu'est la vie pastorale que M. Blache étudie les autres régions du globe : les montagnes d'Écosse et de Scandinavie, où l'étage alpin est occupé par des tourbières ou des landes et où le troupeau utilise les ressources de la forêt. D'ailleurs « non seulement les migrations pastorales, mais celles de l'homme s'y trouvent paralysées par l'absence d'un piédestal agricole ».

En Extrême-Orient, la montagne continue à inspirer le plus grand effroi aux gens des plaines : la montagne et la plaine y sont deux mondes à part, indépendants au point de vue économique, et peuplés par des groupes ethniques différents.

En Afrique désertique et steppique, les montagnes constituent plus nettement qu'ailleurs des mondes exotiques, où les cultures sont possibles, parfois même la pâture, et où une population nombreuse vit isolée comme dans une île. En Afrique équatoriale, c'est leur salubrité relative qui fait rechercher les montagnes. L'agriculture n'en est jamais absente, toutefois c'est aussi à l'élevage que va leur préférence.

Celui-ci n'a pu jouer de rôle dans les montagnes de l'Amérique précolombienne, faute d'animaux domestiqués. Il y avait là une exception, qui disparaît peu à peu. Les colons venus d'Europe ont apporté avec eux leur manière de voir et, l'absence de traditions aidant, les montagnes sont de plus en plus vouées exclusivement à l'élevage, avec des déplacements qui rappellent la transhumance.

De ce tour d'horizon, l'auteur conclut que l'altitude joue un moindre rôle dans les genres de vie de la montagne — une fois réservé un plafond de 4500 m. au-dessus duquel l'homme ne s'aventure que passagèrement et en étranger — que le relief, « qui impose partout à l'homme, à ses champs, à son troupeau, des servitudes analogues, ou leur procure des avantages comparables tout autour du globe ». « Apporter sur le globe des éléments de variété, d'exotisme même, mêler la forêt à la steppe, la neige aux plaines brûlantes ; verser aux déserts l'eau précieuse ; aux plaines roussies par la saison sèche superposer l'alpage et le glacier : voilà la vraie bénédiction du relief. Il rassemble sur peu d'espace tout ce qui, sans lui, serait dispersé. » Ce resserrement « encourage les échanges, les migrations saisonnières, la vie de relations. Voici le don principal du relief montagneux, et la définition la plus expressive de son influence sur l'activité humaine ».

Mais « après avoir joué un rôle capital aux origines du peuplement, il semble que les montagnes voient aujourd'hui les hommes se détourner d'elles ».

Illustré de photographies très réussies, ce livre sur la montagne trouvera sans aucun doute de nombreux lecteurs en Suisse. BIERMANN.

CHARLES GOS. *Alpinisme anecdotique*. Collection Montagne. 1 vol. in-8, 314 p. Neuchâtel et Paris, Editions V. Attinger [1934].

Il s'agit exactement d'anecdotes sur l'alpinisme, groupées en trois parties : annales de l'alpinisme ; silhouettes de guides ; en marge de l'histoire du Cervin.

« Cet *Alpinisme anecdotique* n'apporte, dit l'auteur dans son Introduction, nulle contribution importante à l'alpinisme tout court. En outre, quelques-uns des morceaux qui le composent ayant paru séparément dans des journaux ou des revues, on voudra bien excuser, çà et là, la répétition de certains faits ou leur tournure. Le seul mérite de ce livre est peut-être de donner de quelques vastes sujets un exposé en rac-

courci, de ranimer de vieilles pierres et de vieux papiers, d'évoquer brièvement un passé déjà confus, de rappeler une date oubliée, une figure disparue, un souvenir... »

Johannes G. Granö.../Johannes G. Granö zum 50. Geburtstage am 14. März 1932 gewidmet von seinen Schülern in Estland. Publicationes Instituti Universitatis Tartuensis Geographici n° 20. 1 broch. in-8. 68 p. Tartu 1933.

Le géographe finlandais Granö, dont le *Bulletin* a analysé divers ouvrages, entre autres sa *Reine Geographie*, a laissé un vivant souvenir à Tartu où il a été professeur de géographie de 1919 à 1923, c'est-à-dire à l'aube de la nouvelle république estonienne. Preuve en est ce volume jubilaire offert à l'occasion des cinquante ans d'âge de J. G. Granö. De ses élèves estoniens, certains sont morts, August Mieler, que j'ai rencontré lors de ma visite à Tartu en 1926, Jaan Rumma, auxquels des notices sont consacrées ici. Les deux professeurs actuels de géographie de l'Université de Tartu, MM. Tammekann et Kant, et cinq autres géographes ont écrit ici des études dont quatre sont accompagnées de résumés allemands et français. M. Tammekann fait une classification des paysages estoniens à l'instar de celle de Granö pour la Finlande, M. Kant reprend son étude sur la géographie, la sociographie et l'écologie humaine, analysée ici-même l'an passé, M. Laasi dresse une carte des terres labourables en Estonie, M. Parts signale d'anciennes lignes de rivages à l'Ouest de Viljandi. Le tout est abondamment illustré. BIERMANN.

PAUL SUTER. *Georg Friedrich Meyer, ein Basler Kartograph des 17. Jahrhunderts.* Separat. Abdruck aus « Der Schweizer Geograph » Nr. 5 und 6. 1933. 19 p.

G. F. Meyer (1645-1693), collaborateur de son père jusqu'en 1678, puis dès lors travaillant seul, a laissé un certain nombre de cartes de fractions du pays bâlois, en général à l'échelle des plans cadastraux, supérieure à 1 : 10 000. Sa grande carte de l'ensemble du territoire à 1 : 10 000 est malheureusement restée inachevée. Les cartes de G. F. Meyer non seulement se distinguent par une exactitude relative (elles n'étaient pas basées sur une triangulation géodésique), mais encore par la finesse de leur trait, la précision des détails, la beauté des couleurs. On en pourra d'ailleurs juger par les spécimens adjoints à cette brochure. Ces cartes fournissent sur l'aspect des lieux représentés des renseignements précieux, augmentés encore par les carnets d'esquisses prises sur le terrain, et dont quelques-unes sont également reproduites ici. BIERMANN.

MAX KIENER. *Beitrag zur Orographie des Westschweizerischen Mittel-landes.* Versuch einer Flächengliederung. Inaugural-Dissertation. 1 broch. in-12, 61 p. 2 pl. profils et 1 carte en couleurs. Bern. 1934.

Il faut préciser tout d'abord que le terme de « Moyen-pays suisse-occidental » ne s'étend pas ici sur la partie de la Suisse occidentale qui est drainée par les affluents du Léman ; et nous trouvons cela très regret-

table. Il est vrai que la carte est coloriée même sur une partie du versant du Léman, à Lavaux par ex. ; mais le texte n'en fait pas mention et on ne peut y voir qu'une généralisation sans valeur. D'ailleurs le terme de « Westschweiz » est pris à plusieurs reprises dans un sens plus restreint encore, ainsi, p. 47, il est dit que « l'absence de matériel rhodanique dans les graviers des hautes terrasses du Gäu et de la Haute-Argovie prouve qu'à cette époque le glacier du Rhône n'a pas atteint le Moyen-pays suisse-occidental ». Voyant les choses de Berne, l'auteur est tenté d'oublier les parties les plus lointaines de son sujet. Peut-être que la faute en est à l'absence totale en pays vaudois de recherches morphologiques, abondantes au contraire dans les cantons de Fribourg et de Berne. Il est regrettable alors que l'auteur se soit cru cependant autorisé à aller de l'avant sans combler d'abord cette lacune.

Ces réserves faites, venons-en au sujet de la dissertation. L'auteur distingue dans le pays compris entre Orbe et Aar quatre niveaux (Flächen) différents. Le niveau inférieur serait formé par le Seeland, les vallées inférieures de l'Orbe, de la Broye, de la Sarine et de l'Aar ; le niveau supérieur par le Jorat et ses prolongements, par le Pélerin, le Gibloux et toutes les hauteurs qui se succèdent au pied des Préalpes jusqu'au Gurten. Ce niveau serait préglaciaire, mais cette surface aurait déjà été entaillée par quelques grandes vallées, au pied du Jura, la Sarine, l'Aar. Première invasion glaciaire, celle de Günz, dont il ne reste aucune trace (alors c'est une hypothèse tout à fait gratuite). Première période interglaciaire Günz-Mindel : gauchissement de la région voisine des Alpes, forte érosion fluviale et de longue durée, formation de la surface II. Deuxième glaciation : Mindel ; le glacier du Rhône ne dépasse pas la région lémanique, seules ses eaux de fonte déversent leurs graviers sur le Frienisberg et le plateau de Forst, près de Berne. Deuxième période interglaciaire : fort soulèvement de la Suisse septentrionale ; les fleuves s'encaissent jusqu'à un niveau inférieur à celui de leurs vallées actuelles. Troisième avancée glaciaire, mais ce n'est pas encore celle de Riss ; elle est particulière à la vallée inférieure de l'Aar, qui se couvre de graviers. Période interglaciaire : déblayage par les rivières d'une grande partie de ces graviers. Glaciation de Riss : le glacier du Rhône, cette fois très puissant, élargit les déjà larges couloirs du pied du Jura, de la Basse et Moyenne Broye. Soit à l'état maximum, soit à des stades de retrait, le glacier du Rhône modifie le tracé de nombreux cours d'eau qui doivent se creuser un nouveau lit, d'allures juvéniles. Période Riss-Würm ; déblayage des dépôts de Riss. Glaciation de Würm : le glacier du Rhône imprime à la région les principaux traits de son aspect actuel ; activité érosive et accumulatrice ; formation des contre-pentes à l'extrémité des lacs de Neuchâtel et de Bienne ; dépôts de moraines terminales. Lent recul du glacier : la Singine, la Sarine, la Glâne se forment de nouveaux lits ; la Broye et l'Orbe alluvionnent leurs basses vallées en même temps que leurs cours supérieurs se creusent en cañons. Activité d'érosion fluviale d'abord maximum, puis en décroissance.

Cette étude est sans doute approfondie, mais ses bases me paraissent manquer de sûreté.

BIERMANN.

COMITÉ NATIONAL DE GÉOGRAPHIE. *Atlas de France*.¹

Est-ce la Finlande qui la première a publié un Atlas national ? Le succès en tout cas en fut tel qu'une seconde édition en fut nécessaire. La Norvège a suivi, en se limitant cependant aux questions de géographie économique. La Tchécoslovaquie va avoir le sien, dont elle a produit un exemplaire presque complet au récent Congrès de Varsovie. L'Atlas de France est en voie de publication depuis l'an passé.

Comme, en Suisse, la question a déjà été posée et qu'elle fera sans doute l'objet d'une étude sérieuse sous peu, il est intéressant de voir sur quelle base les Atlas nationaux sont établis, et en particulier d'examiner la réalisation française de cette idée.

Les Atlas nationaux ont pour but de donner, sous une forme cartographique, une vue d'ensemble sur toute la géographie, physique, biologique, humaine, économique du pays. L'Atlas de Finlande devait en outre montrer la vitalité de cet État, même sous le régime de l'union avec la Russie, et celle de la Société de géographie de Finlande, qui a pris l'initiative des études géographiques dans ce pays et qui en centralise les résultats. Les Atlas nationaux sont l'aboutissement des études régionales, ils en font la synthèse, ils substituent à la division par régions celle par sujets. Ce sont des essais de Géographie générale dans le cadre de l'État.

L'Atlas de Finlande est accompagné d'un texte qui expose et relève les résultats du travail cartographique ; ce texte forme un volume à part, tandis que dans l'Atlas de Norvège il est placé avant les cartes, en forme d'introduction. Le Comité national français de géographie qui a pris l'initiative de l'Atlas de France, n'a pas jusqu'ici fait connaître son intention de publier un texte.

L'Atlas de France prévoit 80 planches, qui se répartissent comme suit : géographie physique 25 planches, dont 11 pour la morphologie et la géophysique, 8 pour la climatologie, 6 pour l'hydrographie ; biogéographie 8 planches ; géographie économique 31 planches, dont 9 pour l'agriculture, 11 pour l'industrie et 11 pour le commerce, enfin géographie humaine et politique : 16 planches. Chaque planche est une feuille grand in-folio, qui porte sur la première page le titre et quelques explications sur la manière dont la ou les cartes ont été dressées. Les auteurs de chaque carte, les bases sur lesquelles ils ont travaillé sont mentionnés au bas des cartes.

L'échelle des cartes est variable ; la plus grande, 1 : 1 250 000, adoptée pour l'hypsométrie, le tapis végétal, la chorographie, la densité de la population, nécessite le sectionnement en 4 planches, Nord-Ouest, Nord-Est, Sud-Ouest, Sud-Est, qui se recouvrent sur les bords. Les autres planches portent 1 carte à 1 : 2 500 000 ou plusieurs cartes d'échelle différente : 1 : 4 000 000, 1 : 6 000 000, 1 : 8 000 000. Elles contiennent en outre des cartons à plus grande échelle réservés à Paris ou à des régions spéciales, des diagrammes, des coupes, etc.

¹ Paraît dès 1933 en livraisons de 4 planches à raison d'une livraison par trimestre. Il y aura 80 planches. S'adresser pour les conditions de souscription à Paris. Éditions géographiques de France, 35, rue Saint-Dominique.

Des 16 planches que nous avons reçues, 4 donnent le relief du sol français. Il est représenté au moyen d'une échelle de teintes qui part du vert foncé pour les surfaces inférieures à 50 m. d'altitude au brun foncé pour celles qui sont comprises entre 2500 et 3000 m. Au-dessus de 3000 m. règne la couleur blanche, mais comme celle-ci sert également à figurer les glaciers, il y a là un élément de confusion regrettable. D'autre part les zones d'altitude ne sont pas toutes d'égale valeur : les deux premières sont de 50 m., la troisième est de 150 m., les suivantes de 250 m., jusqu'à 1000 m. à partir de quoi elles sont de 500 m. Pour les mers, il y a six teintes de bleu. La nomenclature est restreinte à quelques villes comme repères, aux accidents du relief et aux pays qui possèdent une individualité morphologique. On se félicite de ne plus retrouver les Monts Faucilles, dont M. L. Gallois a fait bonne justice naguère, mais on s'étonne de la présence d'un Mont Terrible 1000 m. qui manifeste une vie tenace en même temps qu'une altitude exagérée. Quant à l'Ajoie que nous sommes habitués à considérer comme suisse, son nom a passé la frontière et se trouve en Haut-Rhin.

Deux planches se rapportent au climat et donnent l'une les isothermes réduites au niveau de la mer pour l'année et pour les quatre saisons, l'autre les températures vraies de l'année, de janvier et de juillet ; on y trouve également l'indication de la moyenne annuelle des jours de gelée, de l'époque moyenne du début de la feuillaison du chêne commun et du début de la moisson du blé d'hiver : cette dernière commence le 20 juin au bord de la Méditerranée pour se terminer sur les bords de la Manche après le 9 août.

Quatre planches se rapportent à l'industrie : richesses minérales concessibles (dont ne font pas partie les bauxites) ; carrières principales ; travail des métaux industriels ; industries textiles. Au point de vue des mines, il est intéressant de constater leur absence totale dans la région parisienne et sur la Loire moyenne ; celle-ci est pauvre également en carrières, tandis que la région parisienne a du calcaire à bâtir, des grès et des meulières, du gypse et de la craie, des argiles, etc. La métallurgie occupe de grandes masses d'ouvriers à Paris, dans le Nord, le Nord-Est, à Lyon-Saint-Étienne et dans quelques régions maritimes, mais sous une forme ou une autre elle est pratiquée peu ou beaucoup dans toutes les parties de la France. L'industrie textile est moins répandue ; elle n'est guère représentée dans le centre de la France, de la Seine à la Vienne ; cela est surtout frappant pour le tissage des cotonnades et des toiles, où une large diagonale blanche sépare la région cotonnière et linière des bords de la Manche, du Nord à la Basse-Loire, de celles des Vosges et de Roanne.

Une planche est consacrée aux télécommunications : réseau téléphonique souterrain, réseau télégraphique principal, stations de radiotélégraphie et radiotéléphonie, ainsi que liaisons internationales par le télégraphe ou le téléphone.

Cinq planches concernent la population : 4 donnent la densité de la population en 1931. Pour la dresser, on a calculé la densité de chaque commune, puis on a supprimé les limites entre communes contiguës de

même teinte. Il y a 7 teintes : le bleu figure les densités faibles, d'autant plus que la teinte est foncée, le jaune la densité moyenne de 61 à 80 habitants, le rose les densités élevées, le brun les valeurs supérieures à 500, soit la plupart des villes. La couleur prédominante est le bleu moyen à l'Ouest, le bleu foncé à l'Est. Les autres couleurs sont représentées en nombreuses petites taches un peu partout, et en plus grands ensembles dans la région parisienne, dans celle du Nord, dans la région minière de Lorraine, en Alsace, en Limagne, dans l'Isère, dans la vallée du Rhône, sur les bords de la Méditerranée, enfin en Bretagne, où le jaune et même le rose prennent une grande place. Cette carte sera très intéressante à comparer, quand l'Atlas sera complet, avec celles qui traitent de l'activité économique.

Une dernière planche renseigne sur le mouvement de la population. En croissance générale entre 1801 et 1851, la population a commencé dès lors à diminuer ; à partir de 1911, les départements en augmentation sont perdus au milieu de la masse. Ces faits sont le fruit de l'action combinée de la natalité et de la mortalité ; toutes les deux ont diminué fortement, la seconde cependant plus encore que la première.

Ce début est plein de promesses. Nul doute que la suite de la publication n'apporte des renseignements plus nombreux encore et plus précieux sur les autres aspects de la nature et de la vie de la France.

Nous l'attendons avec impatience.

BIERMANN.

JULES SION. *La France méditerranéenne*. Collection Armand Colin (Section de Géographie) n° 154. 1 vol. in-16, 222 p. 8 cartes. Paris. 1934.

C'est le climat, et surtout la sécheresse de l'été, qui caractérise une région méditerranéenne. En France, ces caractères se retrouvent assez loin dans les montagnes, Alpes et Pyrénées. La géographie humaine et M. J. Sion avec elle répugnent à englober dans la région méditerranéenne les montagnes méditerranéennes, qui sont encore plus montagnes que méditerranéennes. Aussi n'est-il parlé ici que des plaines et des collines littorales. Il faut y ajouter la Corse, qui est bien méditerranéenne certes, mais dont la tradition française est plus récente.

L'auteur a divisé son étude en deux parties : la nature et l'œuvre de l'homme. Cela ne veut pas dire que l'homme doit être absent de la première partie de l'ouvrage. Au contraire, on l'y retrouve partout. A propos du climat, M. Sion traite des hivernants et des estivants, et précise les avantages climatiques qu'ils y viennent chercher et les lieux où ils peuvent raisonnablement les trouver. L'étude de la végétation ne peut manquer de s'occuper des formes de dégradation, et celles-ci sont en grande partie dues à l'intervention de l'homme et des animaux qui l'accompagnent. Le relief est considéré entre autres dans les rapports entre la montagne et la plaine, rapports parmi lesquels il faut citer la transhumance et les migrations des *gavots*. L'étude du littoral amène à celle des étangs, qui furent, autrefois, des foyers de paludisme, et à celle de la Camargue, dont l'originalité est faite autant des troupeaux de

chevaux et de taureaux, et de leurs *gardians*, que de ses eaux et de sa végétation.

La connaissance que l'auteur a des autres régions méditerranéennes, de l'Italie, de la Grèce, lui permet de faire d'ingénieuses comparaisons avec les paysages de la Provence, du Languedoc et du Roussillon. Il peut ainsi montrer l'originalité de la France méditerranéenne, l'intermédiaire le mieux désigné par la nature entre les pays du Levant et l'Europe occidentale.

De même, dans la seconde partie, il y a continuellement retour sur le cadre naturel. On y lira surtout avec intérêt ce que dit l'auteur sur le commerce, par terre et par mer, et sur les cultures, sur les transformations qu'a subies la vigne et sur celles qu'elle a entraînées dans le régime agraire, sur l'horticulture, etc. L'industrie de la pêche, la population, les villes, font aussi l'objet d'aperçus ingénieux et subtils, toujours basés sur une connaissance profonde du sujet. L'auteur conclut à l'importance du rôle que joue la région méditerranéenne dans la vie économique et politique de la France.

BIERMANN.

B. SAINT-JOURS. *Nos populations n'ont pas eu à fuir devant les sables.* Suite de mon Plaidoyer pour la réhabilitation de mille kilomètres carrés de sol de France. Extrait des Actes de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, 1930-1931, p. 21-81.

Il se plaide un curieux procès dans la région des dunes côtières de la Gironde et des Landes. L'État français prétend à la possession de ces dunes, du moins des dunes *blanches*, c'est-à-dire non boisées ; il les déclare biens vacants et sans maîtres, qui donc doivent lui revenir ; il estime que nul n'a pu y faire, en effet, acte de jouissance. Il appuie encore sa prétention sur le danger que ces dunes font courir aux populations, car étant nues, elles seraient encore vives et mobiles et s'avanceraient vers l'intérieur en menaçant les landes, les cultures et les villages ; de cette menace seraient preuves les appels au secours de l'État de la part des communes, pour qu'on procède au boisement de ces dunes. Les communes sont l'autre partie au procès. Elles ont trouvé un avocat véhément en la personne de M. Bernard Saint-Jours, qui est né dans la région et au milieu du XIX^e siècle, de sorte que, par ses relations de famille, il apporte le témoignage de plus de cent ans en arrière. Il y ajoute sa connaissance intime du pays, ses recherches dans les archives, ses arguments tirés de la nature du sol, des plantes et de la préhistoire.

Malgré ses efforts, la légende de la fuite des populations devant les sables se maintient ; elle est entretenue et propagée par les avocats de l'État et en particulier par les forestiers, qui rêvent d'accaparer ces dunes pour y faire des plantations. Ils alignent, et ce fut le cas récemment de M. Buffault, des témoignages des siècles antérieurs et dont le plus illustre est celui de Montaigne : « En Médoc, le long de la mer, mon frère, sieur d'Arzac, veoid une sienne terre ensevelie sous les sables que la mer vomit devant elle... Les habitants disent que, depuis quelque

temps, la mer se poulse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers. » (Essais, I, livre XXX).

Tout cela, d'après M. Saint-Jours, est légende, mais légende tenace que des écrivains successifs ont reprise à leur compte, sans aller y voir. M. Buffault ayant retenu treize cas où l'avance des sables serait incontestable, M. Saint-Jours les examine à la lueur des documents authentiques que sont les procès-verbaux des visites pastorales des églises, relevés aux archives de l'archevêché. En se basant d'autre part, sur la découverte, sur la dune riveraine de la côte marine de Soulac et de Grayan (Médoc) de quatre ateliers de silex aziliens, datant de 10.000 ans en arrière, il affirme que la chaîne dunaire existe depuis cent siècles sur les lignes et l'emplacement que nous lui voyons aujourd'hui.

Il réclame donc la reconnaissance de la propriété des dunes aux communes, après paiement par elles des frais d'ensemencement de pins fait par l'État.

BIERMANN.

MAX. SORRE & JULES SION. *Méditerranée. Péninsules méditerranéennes.*

I. *Généralités*, par MAX. SORRE et JULES SION. — *Espagne, Portugal*, par MAX. SORRE (tome VII de la Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois). 1 vol. in-8, de 234 p., 55 cartes et cartons dans le texte, 113 photographies et 1 carte en couleur hors-texte. Paris. Colin. 1934.

Le tome VII de la Géographie universelle était primitivement intitulé *Europe méditerranéenne* et l'élaboration en avait été confiée à Jean Brunhes, professeur au Collège de France. Celui-ci y renonça peu avant sa mort et on choisit pour le remplacer deux auteurs qui avaient déjà fait leurs preuves, M. Max. Sorre, à qui est dû le tome XIV, *Mexique et Amérique centrale*, et M. Jules Sion, qui a décrit l'*Asie des Moussons*, tome IX, 2 vol. On leur a adjoint en outre M. Yves Châtaigneau, agrégé de l'Université, familiarisé avec les questions yougoslaves. Le présent volume, premier du tome VII, est l'œuvre de M. Sorre, sauf deux chapitres rédigés par M. Sion.

Il est divisé en deux parties : l'une de Généralités sur le monde méditerranéen, l'autre consacré à la péninsule ibérique.

La première débute par un tableau magistral de l'architecture méditerranéenne, basé sur les vues exprimées par M. Émile Argand, le savant professeur de l'Université de Neuchâtel, dans son ouvrage intitulé : *la Tectonique de l'Asie*. Il en résulte que le paysage méditerranéen est formé par le contraste entre deux éléments d'aspect différent : l'un horizontal, la mer, l'autre vertical, la montagne. La zone de contact se distingue par l'absence de laisses de marée et par la rareté des plaines littorales, voisines seulement des deltas, aux dépens desquels elles se sont formées. Sur les côtes rocheuses, il semble qu'il y a eu souvent des transgressions marines dans des vallées fluviales transformées en calas, calanques ou canali.

Après une rapide étude des caractères et du régime de la Méditerranée et de ses annexes, M. Sorre passe au climat et à la végétation. Il distingue

entre un secteur septentrional où la marche du temps est régie par un nombre limité de dépressions se mouvant de l'Ouest à l'Est, et un secteur septentrional où les circonstances sont plus complexes et plus troublées. Mais dans l'un et l'autre, il faut prendre en compte l'éventualité de périodes sèches marquant une sorte de transgression désertique, la réduction du nombre des jours et des heures de pluie et la violence des précipitations. Aussi la note xérophile est-elle très accentuée dans la physionomie des bois et des buissons méditerranéens. Elle l'est surtout sur les terrains calcaires, dont l'action se fait sentir, à travers une couche de terre végétale très mince, pour nuancer les aspects du monde végétal. *Terra rossa*, sols salés se partagent la plus grande partie des surfaces méditerranéennes. L'homme a aussi agi en transformant la plupart des associations primitives en associations secondaires. Les groupements normaux paraissent bien être des groupements forestiers : chêne-vert, fréquemment remplacé par le chêne-liège sur les sols siliceux, pin d'Alep, pin pignon, pin maritime, cyprès. A leur place se sont constitués souvent des groupements buissonnants, maquis et garrigues, *tomillares* ibériques, *phrygana* de Grèce, etc.

La nature méditerranéenne ne dispense pas l'homme de l'effort, reconnaît M. Sion, chargé de décrire le travail de l'homme et la place de la Méditerranée dans l'humanité. La culture conserve sa primauté ; elle n'est pas facile ; obligation de construire des terrasses pour retenir la terre végétale sur le flanc des coteaux, irrigation imposée par l'irrégularité des pluies — tout cela donne lieu à un jardinage plus qu'à un labourage — culture sèche, plus extensive par le peu de frais qu'on y consacre plutôt que par le labeur qu'elle demande. Les espèces qui paraissent le mieux adaptées au climat sont les arborescentes, parce que les racines des arbres plus longues peuvent atteindre les eaux souterraines. L'élevage a beaucoup moins d'importance quoiqu'il ait, à certaines époques et dans certains pays, eu la primauté sur la culture, et quoique les genres de vie auquel il donne lieu, la transhumance, par ex., aient eu longtemps une grande extension. On constate en effet des régressions, d'autant plus fréquentes que les plaines riches sont l'objet des convoitises aussi bien des pauvres montagnards que des pirates cachés dans les nombreux petits ports des côtes rocheuses. Et quand les travaux de dessèchement et d'irrigation ne sont plus entretenus, alors les eaux stagnent et la malaria sévit, contre laquelle on lutte avec succès aujourd'hui. Contre ces diverses menaces, l'habitant cherche un abri sur les hauteurs, d'où le grand nombre d'habitats *perchés*, qui ne s'expliquent évidemment souvent plus que par l'histoire.

Celle-ci nous montre un certain nombre de faits à la charge du cadre géographique. Tout d'abord le relief a introduit entre les pays méditerranéens une foule de nuances aisément perceptibles, qui les ont amenés à prendre vite conscience de leur individualité. Toutefois la mer est venue apporter un trait d'union qui a permis à la civilisation méditerranéenne d'étendre son influence et lui a fourni la richesse nécessaire à son développement. Mais si elle leur a procuré la prospérité, la mer n'a pas donné aux États qui s'appuyaient sur elle la force et la stabilité.

Les régions méditerranéennes sont largement en contact avec le Levant et ses civilisations qui ont alimenté et alimentent de nouveau, depuis le percement de Suez, le trafic de la mer Intérieure ; tandis qu'au Nord, la barrière montagneuse a laissé passer les marchands grecs vers la Baltique, les hordes des barbares du Nord vers les contrées ensoleillées du Midi.

L'étude de M. Sorre sur la Péninsule ibérique est divisée en huit chapitres : deux pour l'Espagne dans son ensemble : Traits d'ensemble et Les conditions de la vie espagnole contemporaine, cinq consacrés aux grandes régions espagnoles : la Meseta, l'Aragon avec la Catalogne, le Levant et les Baléares, l'Andalousie, l'Espagne atlantique — on voit que la division est basée tantôt sur le relief ou l'histoire géologique, tantôt sur le climat et la végétation ; — enfin un dernier chapitre étudie le Portugal avec Madère et les Açores.

Les chapitres de description régionale cherchent à dégager les traits permanents de la géographie de l'Espagne. Ils ne suffisent pas à expliquer tous les aspects de la vie espagnole. Il faut faire entrer en ligne de compte l'influence d'une évolution mouvementée au cours de plusieurs siècles : la domination arabe ; la reconquête qui donna la prééminence aux peuples des montagnes et des hauts plateaux, favorisa le développement de la grande propriété, entraîna la décadence des contrées fertiles du Sud ; la colonisation de l'Amérique, qui priva l'Espagne d'une somme énorme d'énergies viriles, gaspillées souvent sans contre-partie ; la perte de son empire colonial consommée en deux fois, au début et à la fin du XIX^e siècle, les entreprises africaines mêmes du XX^e siècle, et, à l'intérieur, pendant les cent dernières années, une instabilité politique rare, des révolutions, des pronunciamientos. Malgré tout, la nation espagnole fait preuve d'une belle vitalité et s'apprête à résoudre les deux grands problèmes qui s'imposent à elle, l'un hérité des siècles antérieurs, le problème agraire qu'a visé la loi du 9 septembre 1932, l'autre imposé par la géographie, le rattachement des provinces périphériques entraînées par une force centrifuge. Toutes ces questions sont abordées par M. Sorre à la fois avec une grande habileté, qui réussit à donner aux problèmes un nouvel aspect, et avec une prudence extrême, qui réserve les possibilités humaines.

Le nouveau volume de la Géographie universelle se lira avec intérêt et avec fruit.

BIERMANN.

LUIZ SCHWALBACH. *a) Portugal continental. Alguns problemas geograficos.* Lisboa 1933. 1 plaq. 28 p.

b) Os Niveis dos Continentes e dos Oceanos. Lisboa 1934, 1 broch. 19 p.

c) La physionomie Géographique de Lisbonne. Congrès International de Géographie. Varsovie. 1934.

a) Essai de division du Portugal continental en régions naturelles.

b) Discussion des diverses hypothèses et théories émises sur les changements de niveau des océans. Pour se prononcer à propos de la situation au Portugal, il manque des observations de détail.

- c) Contient des renseignements très intéressants, mais qui eussent gagné à être accompagnés d'un plan de Lisbonne, sans lequel ils perdent de leur valeur.

BIERMANN.

A. RIVOALLAN. *L'Irlande*. Collection Armand Colin (Section de Géographie) n° 170. Un vol. in-16. 203 p. 2 cartes. Paris. 1934.

La géographie a une part réduite, dans ce volume, à cinq ou six chapitres au plus, sur quinze. Les autres visent d'abord à nous faire connaître, un peu longuement, l'histoire de l'Irlande, résumée sous quatre titres : Indépendance — Vassalité — Union — Naissance de l'ordre nouveau, puis les divers aspects de la vie intellectuelle irlandaise, de nouveau sous quatre titres : Le patrimoine artistique — La littérature irlandaise — Les forces spirituelles — La vie et les mœurs. Dans deux autres chapitres, l'auteur étudie les problèmes divers qui se posent à l'État libre, à l'intérieur et à l'extérieur, et les solutions que les gouvernements successifs, Cosgrave et de Valera, leur ont trouvées.

De tout cela, il résulte que la situation n'est pas facile. D'une part il découle de la longue occupation anglaise des circonstances dont il est difficile de ne pas tenir compte, et d'autre part il est naturel que les Irlandais aspirent à les voir disparaître au plus tôt. Il y a un fait géographique dont je n'ai pas réussi à trouver mention dans ce livre, c'est la proximité de l'Irlande de la seule Angleterre, qui empêche celle-ci de s'en désintéresser, et qui constitue une grave menace en cas de conflit comme on l'a vu en 1916. Tant que l'Irlande lui était soumise, l'Angleterre pouvait s'en détourner et fixer ses regards sur le continent ; une Irlande indépendante la menace par derrière ; et même si celle-ci ne songeait pas à une attaque, elle pourrait utiliser sa position pour un « chantage » extrêmement gênant en cas de guerre. Or le caractère de l'Irlandais ne donne aucune garantie contre ce danger.

Reconnaissons à l'ouvrage de M. Rivoallan la valeur d'une bonne mise au point de la situation de l'Irlande jusqu'en 1933, chose particulièrement utile aux continentaux ; et remercions-le de son grand effort de compréhension des manières de voir qui s'y affrontent, celle des Anglais et celle des Irlandais, celle du parti Cosgrave et celle du parti de Valera. Les vœux de l'auteur vont à une solution pacifique qui, espérons-le avec lui, l'emportera avec le temps, avec de la patience, du calme et de la tolérance mutuelle.

BIERMANN.

ESTER LUMME. *Die Flugsandfelder und Dünengebiete Finnlands nach Literaturbelegen zusammengestellt*. Turun Yliopiston Maantieteellisen Laitoksen Julkaisuja/Publicationes Instituti Geographici Universitatis Aboensis, n° 11. 1 broch. in-8, 77 p. 1 carte. Helsinki. 1934.

L'ouvrage de M^{lle} Lumme n'est pas basé sur ses observations (sauf une ou deux) mais sur le dépouillement de 262 publications où il est fait mention de sables mobiles (Flugsand) et de dunes. Les mentions contenues dans les auteurs utilisés ne sont pas toujours extrêmement précises

et ne permettent pas toujours de se rendre compte s'il s'agit de sable mobile ou de sable quelconque ; l'auteur n'y a pas été voir, et ne nous apporte aucune vérification. Il ne faut voir donc dans la présente étude qu'une simple liste, d'ailleurs très consciencieuse.

L'auteur a porté ses résultats sur une carte, où chaque champ de sables mobiles ou de dunes est représenté par un point, les groupes de 2 à 5 par un triangle, ceux de 5 à 10 par un gros point, et chacun accompagné d'un ou plusieurs numéros qui renvoient à la liste établie dans le texte. Elle n'étudie non plus pas les résultats de son essai cartographique et ne tire aucune conclusion.

Constatons que les champs de sables mobiles et de dunes sont particulièrement nombreux dans l'isthme compris entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande, sur les bords du golfe de Botnie de Wasa à Kemi, ainsi que sur le cours de la rivière Oulu, enfin dans le Nord-Ouest de la Laponie. L'intérieur et le reste des côtes n'en accusent point ou très peu.

BIERMANN.

KARL ORVIKU. *Sõrve. Loodus ja inimene*/L'homme et la nature à Sõrve.

Tiré à part du recueil Saaremaa. Tartu ülikooli majandusgeograafia seminari üllitised/Publicationes seminarii Universitatis Tartuensis oeconomico-geographici. N° 6. 1 broch. in-8, 59 p. 10 pl. de photo ; 1 carte en couleurs. Tartu. 1934.

Sõrve est cette presqu'île méridionale de l'île de Saaremaa/Ösel (Estonie) qui tend à fermer l'accès occidental du golfe de Riga. Les terrains y sont en général d'âge quaternaire : glaciaire (argile et graviers à blocs), marin (sable et gravier d'âge divers : Ancylus, Litorina, actuel) tourbes. A l'Ouest affleure, à l'escarpement de Ohesaare, la roche en place représentée par le gothlandien.

La population est de 4028 hab. ; la densité moyenne est de 32,9 par kilomètre carré. C'est déjà de la surpopulation, qui entraîne les hommes à l'émigration saisonnière ou à temps, tandis que les femmes forment, lors des recensements, la majeure partie de la population. Les ressources du pays consistent surtout dans l'élevage du bétail, l'agriculture ne fournit guère que la pomme de terre. La pêche apporte un supplément de subsistance.

Photographies bien choisies. Carte intéressante. BIERMANN.

ENDEL GREPP. *Eesti laadad*/Fairs of Estonia. Reprinted from the Põllumajandusturg. Tartu ülikooli majandusgeograafia seminari üllitised/Publicationes seminarii Universitatis Tartuensis oeconomico-geographici. N° 6. 1 broch. in-8. 24 p. 4 photo. Tallinnas. 1934.

Les foires sont nombreuses en Estonie ; il s'en est tenu 795 en 1930. Ce sont surtout des marchés de bétail, ce qui explique leur importance particulière en septembre et octobre. Au printemps (mars-avril) s'y vendent les chevaux, ainsi que les produits de l'industrie domestique (filés et toiles de lin) et quelques produits agricoles conservés pendant l'hiver. Le 20 % des foires se tiennent dans les villes ; cette proportion tend à baisser, et les plus grandes foires à se réunir dans les régions éloignées des villes.

BIERMANN.

OTTO AMPFERER. *Beiträge zur Geologie und Mechanik des Westrandes der Ostalpen*. Aus den Sitzungsberichten der Akademie der Wissenschaften in Wien, Mathem.-naturw. Klasse, Abteilung I. 142. Band, 3. und 4. Heft. 1933, p. 145-155.

L'auteur a examiné la bordure occidentale des Alpes orientales, du Rætikon à l'Engadine. Il y a constaté un manque d'unité tectonique. Dans la plupart des formes structurales, on distingue deux, et même trois styles différents, non compris ce qui date d'avant le trias. Le plus ancien témoigne de puissants mouvements du Sud vers le Nord. Le suivant montre une déviation des éléments Est-Ouest, qui leur a donné une position oblique. Le dernier s'est fait remarquer par une forte poussée d'Est en Ouest, qui a rapproché les Alpes orientales des occidentales. L'auteur estime que la théorie des nappes et les profils de R. Staub ne rendent pas un compte exact de cette complexité. BIERMANN.

BORIVOJE Ž. MILOJEVIĆ. *Littoral et îles dinariques dans le royaume de Yougoslavie*. Étude géographique. Avec 56 figures dans le texte, 24 photographies et une carte en couleur hors texte. Mémoires de la Société de Géographie de Beograd. Volume 2. Un vol. in-8, 226 p. Beograd. 1933.

Fruit de sept ans d'observations sur le terrain dans de longues et fréquentes excursions (1924-1930), l'ouvrage de M. B. Z. Milojević a été précédé de nombreuses notes, tant en français qu'en serbe. Il a paru d'abord en serbe, comme volume 96 des Éditions spéciales de l'Académie royale serbe. Des trois parties : étude détaillée des différentes parties du littoral, étude des îles, caractères généraux de toute la région, la troisième seule a été traduite en français. C'est un ouvrage d'importance. Il porte exclusivement sur le front maritime de la Yougoslavie, constitué par la Dalmatie au centre, flanquée au Nord-Ouest de la côte croate, au Sud-Est, de celle de l'ancien Monténégro.

On connaît le procédé d'exposition de M. Milojević. Il pourrait se comparer à celui qu'on a appelé en peinture le *pointillisme*. M. Milojević multiplie les observations de détail, en tirant des conclusions de chacune d'elles ou de chaque groupe d'observations. Il avance ainsi lentement, pas à pas, mais à pas assurés. La vue d'ensemble s'obtient de cette multitude de faits, par leur répétition même, et sans qu'elle soit exprimée. Pas plus qu'il n'y a de conclusion à chaque chapitre, il n'y en a pour l'ouvrage entier. C'est au lecteur à redoubler d'attention et à dégager les grands traits de cette étude très intéressante.

Sur le littoral, M. Milojević distingue quatre régions différentes par leur composition et surtout par leur structure. La première en commençant par le Nord, celle du Velebit, se divise elle-même en sous-région Rečina-Vinodol, où il y a eu charriage de calcaires crétacés par-dessus des roches éocènes, et sous-région Senj-Velebit, où la preuve est faite de deux périodes de plissement, après le crétacé et après l'oligocène. A cette région, qui se manifeste par le contact direct des hauts reliefs et de la mer, en succède une autre, celle de Kotari-Šibenik, où une vaste

plate-forme montre une succession de trois anticlinaux et deux synclinaux. La région de Mosor-Biokovo tire son nom de deux crêtes montagneuses qui, comme le Velebit, dominant directement la mer. La région la plus méridionale, celle de Ston-Paštrovići, est beaucoup plus complexe. Les îles se répartissent également en quatre régions, devant chacune des régions du littoral.

Le type de côte que l'on trouve en Dalmatie et qui est devenu classique est celui de dépressions longitudinales qui ont été envahies par la mer et qui ont donné lieu à des canaux (*Canali*), réunis par des détroits qui correspondent aux cols des crêtes entre les dépressions. Pour M. Milojevitch, ces dépressions sont en général d'ordre tectonique, ce sont des synclinaux et non des vallées ; du moins, ces synclinaux, n'ayant été submergés que postérieurement, ont bien été suivis par des rivières, mais la direction des grands cours d'eau descendant à la mer est perpendiculaire aux canali. Les grandes rivières dinariques, la Krka, la Cetina, la Neretva sont donc antécédentes. Seules les dépressions dans les dolomites, roche peu résistante, sont dues en premier lieu à l'érosion fluviale. La transgression marine est récente, diluvienne ou même post-diluvienne. L'érosion littorale n'a donc eu que peu de temps pour agir et il s'avère que les côtes abruptes doivent plus à la tectonique qu'au travail des vagues.

Le littoral dinarique est pour une grande part un pays karstique, qui a fourni les éléments des théories émises par J. Cvijić, prédécesseur de M. Milojević à la chaire de géographie de l'Université de Belgrade. Le problème karstique ne retient pas M. Milojević, qui considère que, à part les résurgences (si je le comprends bien) l'eau de toutes les sources, à l'exception de celles où vient jaillir l'eau du lac de Vrana, appartient à une profonde nappe d'eau dont le bassin de réception est vaste. C'est à quoi elle doit d'être intarissable. Les sources sont les unes au-dessus, un certain nombre au-dessous du niveau de la mer.

L'auteur étudie encore le climat, où le régime des vents joue un rôle important, la végétation, où se mêlent des aspects continentaux et des aspects méditerranéens, les ressources économiques, les communications tant à l'intérieur qu'avec l'extérieur, les habitations et les habitants. Ce qu'il en dit fait regretter que nous n'ayons pas aussi la traduction en français des deux premières parties de l'ouvrage, où on entrait dans plus de détails.

BIERMANN.

ALFRED LÖHNBERG, Göttingen. *Zur Hydrographie des Cerknishko Polje* (Ein Beitrag zur Karstforschung). Mémoires de la Société de Géographie de Beograd. Volume 3. Un vol. in-8, 112 p., nombr. fig. dans le texte. 4 pl. photos. Beograd, 1934.

On connaît le lac de Zirknitz (Cerknishko Jezero), en Slovénie, une « curiosité » géographique ; car c'est un lac périodique, qui apparaît en général deux fois par an, au printemps et au début de l'hiver, alors que, en été et à la fin de l'hiver, il est à sec. On peut donc alternativement y pêcher et y labourer. Cependant les inondations ne sont pas toujours au maximum, et leur durée est très variable : le $\frac{1}{3}$ sont infé-

rieures à 30 jours, la moitié à 90 jours, un autre tiers se maintiennent de 3 à 6 mois, le $\frac{1}{6}$ se prolongent de six mois à une année, une s'est prolongée sur 519 jours (17 mois). On conçoit que pour les riverains cette irrégularité soit pénible.

On doit attribuer la formation de ce lac à l'insuffisance des exutoires souterrains (car c'est un lac au moins partiellement karstique), en regard de la capacité des affluents, également karstiques. L'auteur montre que les crues de ceux-ci sont dans l'étroite dépendance des pluies de régime semi-méditerranéen, les suivant à très peu de jours d'intervalle, ce qui exclut la possibilité de l'interposition d'une nappe karstique générale. Il n'y a pas non plus émission d'eau par les exutoires du fond, mais probablement seulement refoulement par les canaux déjà pleins. Il semble que les eaux karstiques se répartissent en six niveaux qui, soit pour l'émission, soit pour l'absorption, entrent en jeu à des moments différents.

L'auteur a ausculté l'hydrographie souterraine à l'aide de méthodes géophysiques (emploi du courant électrique, qui rencontre une résistance diverse suivant la nature du sous-sol). Il a constaté l'existence d'un courant souterrain seulement sous la terrasse d'accumulation de la Cerknjščica, affluent de droite du Stržen, la rivière du poljé de Cerknica ; cet affluent a cessé d'ailleurs de couler superficiellement.

L'ouvrage de M. Löhnberg est une utile contribution à l'étude du Karst, soit par la mise au point qu'il fournit, soit par les nouvelles explications qu'il apporte.

Rappelons que d'autres poljés manifestent la même alternance, par exemple celui de Popovo, en Herzégovine. Il serait intéressant de leur appliquer les mêmes méthodes d'investigation. BIERMANN.

Atlas de la Société de Géographie de Beograd. Fascicule 11. J. Lipovac. B. Ž. Milojević. Boka Kotorska. — Fascicule 12. V. S. Radovanović. Les Grands lacs de la Serbie du Sud (Lacs d'Ohrid, de Prespa et de Dojran). Beograd. 1934. 2 broch. 20 pages.

Il s'agit ici d'un atlas photographique dont la publication est assurée par le distingué professeur de l'Université de Beograd, M. B. Ž. Milojević. Chaque page est occupée par une ou deux photographies, qu'accompagne une légende plus ou moins détaillée en serbe et en français. Les vues se rapportent aussi bien à la géographie humaine qu'à la morphologie, plus rarement à la végétation. BIERMANN.

Capitan EMILIO DE LA BARRERA. *Mi labor de estudio como miembro de la Comision de Demarcacion territorial de la Sociedad Geografica de Lima.* 1 broch. in-8, 93 p. illustré. Lima. Años de 1932-1933. *Informes ilustrativos sobre la provincia « Rodriguez de Mendoza » etc.,* 1 broch. in-8, 30 p.

La seconde brochure n'est qu'un extrait de la première.

MAURICE ROBERT. *L'Afrique centrale*. Collection Armand Colin (Section de Géographie) n° 169. Un vol. in-16, 215 p., 15 figures. Paris 1934.

M. Maurice Robert est Belge ; de plus, il a pris et prend encore une grande part à la reconnaissance scientifique du Congo belge ; c'est lui qui dirige l'élaboration de cette œuvre de grand style qu'est l'Atlas du Katanga, ainsi que des cartes à grande échelle qui l'accompagnent. Il en résulte que, d'un côté, son ouvrage sur l'Afrique centrale s'occupe presque exclusivement du Congo belge, avec quelques rares allusions au Congo français et à l'extrême Nord de la Rhodésie, limitant ainsi excessivement l'extension du terme : Afrique centrale, mais que, d'un autre côté, il nous apporte sur le Congo belge et surtout sur le Katanga des documents de première main, particulièrement précis, et d'une saveur personnelle précieuse.

M. Maurice Robert a comme domaines spéciaux la géologie et le Katanga. D'où la forme qu'il donne à son étude sur l'Afrique centrale. Après un rapide aperçu de la géographie physique et de la géologie du Centre africain, il consacre plus de cinquante pages, le quart du volume, à l'étude des gîtes minéraux, qu'il envisage dans leurs liaisons géologiques. Naturellement le Katanga, un des premiers pays du monde pour la richesse en minerais de cuivre, « où se trouve localisée l'une de ces accumulations minérales qui n'apparaissent qu'en des points exceptionnels et privilégiés de la surface terrestre », se trouve ici à l'honneur.

Un second chapitre de grande étendue est celui qui traite de l'hydrographie de la région congolaise. Elle est considérée avant tout dans ses applications à la navigation. Le Congo et ses grands affluents coulent sur la surface aplanie d'une grande cuvette qui a été, un certain temps, occupée par un lac, de telle sorte que leur lit est à la fois très régulier, très large et très peu profond. Il faut faire exception pour quelques tronçons, ainsi le tronçon terminal du Congo, où le tracé du fleuve est plus récent et loin encore de sa régularisation ; le Katanga méridional semble lui aussi ne se drainer que depuis peu en direction du Haut-Loualaba (Congo), dont le sépare un nœud montagneux. Aussi a-t-il fallu suppléer aux déficits de la circulation fluviale par la construction de chemins de fer, dont les principaux (combinés ou non avec des tronçons navigables) se disposent en étoile autour du Katanga méridional : lignes d'Elisabethville-Capetown (3865 km.), Elisabethville-Beira (2605 km.), Elisabethville-Dar-es-Salam, mixte (2797 km.), Elisabethville-Matadi, par le Congo, mixte (4013 km.), ou par le Kassai, mixte aussi (2762 km.), enfin Elisabethville-Lobito (2107 km.) la véritable liaison géographique entre le district cuprifère et l'océan. Tout cela fait l'objet d'un troisième grand chapitre, celui des voies de communication.

On peut dire que ce livre est conçu par un colonial et qu'il s'adresse en tout premier lieu aux coloniaux pour leur fournir des bases scientifiques et précises à leur effort d'occupation du sol. Le Congo belge étant encore au premier stade de son évolution, le stade minier, c'est la richesse minière exploitable qui est au centre du livre de M. Robert. Les cultures et élevages ont un moindre avenir devant eux : les sols su-

perficiels, dont l'auteur fait une analyse détaillée, sont en majorité pauvres et ils ont une tendance à se dégrader par le défrichement et la culture.

Quant à l'homme, l'indigène comme le colon, il n'a aucune place dans ce livre de géographie. Et pourtant il semble bien que même pour un colon, il serait utile d'avoir quelques notions sur la population au milieu de laquelle il va s'installer.

BIERMANN.

JEAN LEYDER. *Le jeu de dés chez les Bwaka* (Ubangi). Extrait de la revue le Flambeau, août 1933, 1 broch. in-8, 22 p.

JEAN LEYDER. *Bonda, pygmée Babinga de l'Ubangi*. Extrait de la revue le Flambeau, sept. 1933. 1 broch. in-8, 12 p.

M. Leyder est un fonctionnaire de la colonie belge du Congo qui consacre ses loisirs à une étude approfondie de la mentalité de ses administrés, étude qui ne peut que leur être utile. Preuve en soit la question du jeu. Les Bwaka ont pour le jeu une passion perturbatrice de tout esprit de travail et qui peut les mener jusqu'à la rébellion. Un arrêté a interdit les jeux de hasard en public, mais les Bwaka ne se dénonçant pas entre eux et le territoire étant beaucoup trop grand pour le petit nombre d'agents de l'État, cet arrêté reste lettre morte. L'auteur recherche alors d'autres moyens pour lutter efficacement contre une pratique invétérée. Il note l'augmentation des agents de l'État, l'amélioration des moyens de transport, etc., mais surtout l'introduction d'autres divertissements, sports, travaux manuels, pour le plaisir ou pour en tirer gain, etc., pour combattre l'oisiveté des Bwaka.

BIERMANN.

MARCEL KURZ. *Le problème himalayen*. Étude géographique et historique. 1 brochure, 75 p. s. 1. 1934.

Reproduction d'un article paru dans *Alpinisme*, 1933-1934, et traduit en allemand sous le titre *Die Erschliessung des Himalaya*, dans *Die Alpen* 1933.

Passe en revue, de l'Est à l'Ouest, toutes les sommités de l'Himalaya, rappelle ce qu'on en sait, résume les reconnaissances et les ascensions ou tentatives d'ascension dont elles ont été l'objet et indique, pour certaines d'entre elles et d'après ses propres observations et d'après les photographies et les cartes qu'il a pu se procurer, la voie à suivre pour arriver au sommet. Très belles photographies, plusieurs d'après ses propres clichés.

BIERMANN.

P. SAINTYVES. *Les cinquante jugements de Salomon* ou les arrêts des bons juges d'après la tradition populaire. 1 vol. in-12 de 122 p., Paris. Domat-Montchrestien. s. d.

M. Saintyves continue à scruter la tradition populaire et à en rapporter des éléments de comparaison qu'il groupe sous divers titres. Il a ainsi recueilli les récits relatifs à des jugements sagaces et habiles qui

ont frappé les imaginations. Le premier, qui donne en quelque sorte son titre à la collection entière, est le fameux jugement de Salomon entre les deux mères qui réclament le même enfant chacune pour elle. Une première partie comprend les jugements qui, à l'instar de celui-là, ont pour base des aveux habilement obtenus de la part des coupables. Dans une deuxième section sont réunis les arbitrages particulièrement subtils, où les prétentions du demandeur sont adroitement rabattues. Enfin une troisième et dernière section groupe les exemples de jugements qui ont été considérés par l'opinion populaire comme répondant le mieux à l'équité, en tenant compte des circonstances individuelles. Il est peut-être abusif de la terminer par l'arrêt du Président Magnaud en faveur d'une pauvre femme qui avait volé un pain, arrêt qui n'appartient pas à la tradition populaire. Les nombreuses sources auxquelles l'auteur a puisé sont indiquées dans un appendice. BIERMANN.

AVIS

Le *Bulletin* de 1935 est en préparation. A l'occasion du cinquantième de la *Société neuchâteloise de Géographie*, nous espérons pouvoir lui donner des dimensions plus considérables que ces années dernières. Nous avons déjà obtenu la promesse de collaboration de MM. H. Spinner, Paul Girardin, Pierre Clerget, qui avaient travaillé avec nous il y a 25 ans, en 1910. Nous avons en outre celle de MM. H.-Ph. Junod, missionnaire au Transvaal, B. Z. Milojevitch, professeur à Belgrade, R. Meylan, professeur à Lausanne, qui ont déjà fait paraître des articles dans notre *Bulletin*. Nous aurons aussi un article sur l'ethnographie de l'Angola, par M. Th. Delachaux, notre président. D'autres concours nous sont promis d'une manière plus dubitative.

Aussi espérons-nous que les fonds nécessaires à la publication de ce *Bulletin* de circonstance seront mis à notre disposition par les amis de la Société neuchâteloise de Géographie.

La Rédaction.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LODZ, LE MANCHESTER POLONAIS. Note de géographie historique et économique, par le Dr Léon Felde, avec une planche hors-texte et 4 figures dans le texte	5
GÉOGRAPHES ET GÉOGRAPHIE EN POLOGNE 1934, par Charles Biermann. . .	46
BENGUELA, par Théodore Delachaux, avec 8 photographies	61
NÉCROLOGIE. Henri-A. Junod.	69
SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE DE GÉOGRAPHIE. Rapport de gestion pour l'exercice 1933, par Th. Delachaux.	71
MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE LA VILLE DE NEUCHATEL. Rapport sur l'exercice 1933, par Th. Delachaux.	74
BIBLIOGRAPHIE (par Charles Biermann) :	
R. Engelmann : Talnetzstudien.	78
E. Markus : Chorogenese und Grenzverschiebung.	78
G. Montandon : La race, les races	79
J. Blache : L'homme et la montagne	79
Charles Gos : Alpinisme anecdotique	81
Johannes G. Granö [volume jubilaire]	82
P. Suter : G. F. Meyer, ein Basler Kartograph.	82
Max Kiener : Beiträge zur Orographie des Westschweizerischen Mittel-landes	82
Comité national de Géographie : Atlas de France.	84
Jules Sion : La France méditerranéenne.	86
B. Saint-Jours : Nos populations n'ont pas eu à fuir.	87
Max Sorre et Jules Sion : Géographie Universelle, tome VII. Méditerranée. Péninsules méditerranéennes. 1 ^{re} partie	88
L. Schwalbach : Portugal Continental. — Os niveis dos Continentes e dos Oceanos. — La physionomie géographique de Lisbonne.	90
A. Rivoallan : L'Irlande.	91
Ester Lumme : Die Flugsandfelder und Dünengebiete Finnland	91
Karl Orviku : Sõrve.	92
Endel Grepp : Eesti Laadad.	92
O. Ampferer : Geologie und Mechanik des Westrandes der Ostalpen . .	93
B.-Z. Milojevitch : Le littoral et les îles dinariques.	93
Alfred Löhnberg : Zur Hydrographie des Cerknisko Poljë.	94
Atlas de la Société de Géographie de Beograd. Fasc. 11 et 12	95
Capitan Emilio de la Barrera : la Provincia Rodriguez de Mendoza. — la Comision de demarcacion territorial	95
M. Robert : L'Afrique centrale.	96
J. Leyder : Le jeu de dés chez les Bwaka Bonda	97
M. Kurz : Le problème himalayen	97
Saintyves : Les cinquante jugements de Salomon.	97

La Société Neuchâteloise de Géographie

fondée en 1885, se compose de membres effectifs, de membres correspondants et de membres honoraires. Les membres effectifs paient une cotisation annuelle de fr. 5.—, qui peut être rachetée par un versement unique de fr. 100.— (membres à vie). La cotisation se paie par remboursement. Le refus du remboursement ne dispense pas du paiement de la cotisation, à moins que démission ait été donnée par lettre au Comité avant le 31 décembre de l'année précédente. On devient membre effectif en tout temps en écrivant au Secrétariat de la Société, Bellevaux, 25, Neuchâtel, lequel doit être avisé également des changements de qualité ou d'adresse.

La *Société Neuchâteloise de Géographie* publie un *Bulletin* qui est distribué gratuitement à ses membres. Tous les articles publiés dans le *Bulletin* sont originaux. Les relations étendues que la Société possède avec des savants de toutes les parties du monde assurent à son *Bulletin* la plus grande variété : relations de voyage, articles scientifiques, études économiques, ethnographiques, etc., sur la Suisse, l'Europe et les autres continents, particulièrement l'Afrique. Le *Bulletin* contient une partie bibliographique : il rend compte des ouvrages dont il lui est envoyé **deux** exemplaires. La Société ne prend sous sa responsabilité aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans le *Bulletin*.

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin*, lettres, communications diverses, ouvrages pour comptes rendus, etc., doit être adressé, d'une manière expresse, à M. CHARLES BIERMANN, à l'Université de Neuchâtel (Suisse).

La *Société Neuchâteloise de Géographie* est disposée à racheter, au prix de fr. 5.— l'exemplaire, les tomes I-V et VII du *Bulletin*, qui sont épuisés. Les autres tomes sont en vente, dans les limites du stock restant. S'adresser au Secrétariat de la Société, Bellevaux, 25, Neuchâtel.

La *Société Neuchâteloise de Géographie* échange son *Bulletin* avec les publications analogues des Sociétés de Géographie de la Suisse et de l'étranger et avec un certain nombre de journaux et revues géographiques. La liste des échanges porte plus de 500 numéros. La grande diffusion du *Bulletin*, en Suisse et dans tous les pays du monde, assure aux annonces la plus large publicité. (Prix des annonces : la page, fr. 50.— ; la demi-page, fr. 30.—.) Les journaux, revues, ouvrages, reçus par la Société, soit par voie d'échange, soit en don ou hommage d'éditeur, sont remis à la *Bibliothèque* de la Société, l'une des plus riches de ce genre en Suisse. La *Bibliothèque* est à la disposition des membres de la Société.

N.-B. — L'envoi du *Bulletin* aux Sociétés correspondantes tient lieu d'accusé de réception de leurs publications.

